ARM

IA

7011

ARMAND DURAND

OU

LA PROMESSE ACCOMPLIE

ARM

LA

O. BEAU

MADAME LEPROHON

ARMAND DURAND

OU

LA PROMESSE ACCOMPLIE

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par J.-A. GENAND

MONTRÉAL
O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
256 et 258, rue Saint-Paul

1892

PS8423
E6
A713
1892

Enregistré conformément à l'acte du Parlement d
Cana la, en l'année mil huit cent quatre-vingt-douze, p
C. O. Beauchemin & Fils, au bureau du Ministre d
l'Agriculture.

AR

Au no
étaient
-nous
s bord
ille du
rme qu
s par
ermis
mme
e race
eux et
atteigna

ARMAND DURAND.

I

Au nombre des premiers colons français qui étaient établis dans la seigneurie de . . . nous l'appellerons Alonville—située sur s bords du St-Laurent, se trouvait une fa-ille du nom de Durand. La vaste et riche rme qui lui avait été transmise de père en s par succession régulière lui avait toujours rmis de tenir convenablement sa position mme première famille du district. C'était e race d'hommes robustes et beaux, indus-ieux et économes, mais d'une économie qui atteignait jamais les limites de la parcimonie.

Par sa grande et droite stature, par s cheveux et ses yeux d'un noir de jais, par s visage bronzé et ses traits réguliers, Pa Durand était un excellent échantillon des r présentants mâles de cette famille. Contr rement à la plupart de ses compatriotes q d'ordinaire se marient très jeunes, du moi dans les districts ruraux, Paul était arrivé à trentaine avant de se décider à prendre femm non pas qu'il fût indifférent au bonheur co jugal, mais parce que son père étant mort av que lui-même eût atteint l'âge de virilité, mère avait continué à vivre avec lui sous le t paternel, conduisant à la fois sa bourse et s ménage d'une main judicieuse mais un p arbitraire. Françoise, sa sœur unique, s'é mariée, à seize ans, avec un respectable m chand de la campagne qui demeurait dans village voisin et auquel elle avait apporté, n seulement une jolie figure, mais encore u dot confortable : de sorte que madame Dura pouvait, en toute liberté, veiller sur son fils se consacrer entièrement à lui.

C'était une bien belle propriété que celle l'administration de laquelle présidait cette exc lente dame ; nous ne pouvons résister à la t tation d'en faire la description. La mais

çonnerie brute, était construite substantiel-
ment quoique avec une certaine irrégularité ;
grand orme en ombrageait la façade, et tout
tour des dépendances et des clôtures d'une
ncheur éclatante. Régulièrement tous les
s ces haies étaient blanchies à la chaux, ce
i donnait un nouvel air de propreté à cette
me si bien tenue et si bien montée. A une ex-
mité de la bâtisse s'étendait le jardin, bizarre
lange de légumes et de fleurs, où de superbes
es flanquaient des couches d'oignons, et où
carrés de betteraves et de carottes étaient
rdés de pensées, de marguerites et d'œillets.
ns un coin, commodément placé au milieu
n véritable champ de fleurs de toutes cou-
rs et de toutes sortes, s'élevait une espèce
bri sous lequel étaient rangées avec une sy-
trie parfaite huit ou dix ruches. Mais à quoi
une plus longue description ? Tous ceux
ont voyagé sur les rives de notre noble
nt-Laurent et même sur celles du pittoresque
helieu ont dû voir un grand nombre de ces
idences.

Apparemment Paul Durand craignait que les
gences si contraires d'une femme et d'une
re dans un même ménage ne pourraient se
cilier dans sa maison comme elles s'harmo-

nisaient dans plusieurs autres, en raison d difficulté que madame Durand la mère épr verait à céder une partie de l'autorité que que-là elle avait été habituée à exercer en veraine. Ce ne fut donc qu'après l'épo fixée pour le deuil de cette mère bien-ai qui était morte entre ses bras, qu'il songea trouver une compagne pour remplir le que la mort avait fait dans la vieille fe Mais la grande difficulté résidait dans l' barras du choix, car les plus riches hériti comme les plus jolies filles de la paroiss montraient fort disposées à accueillir favor ment sa demande. Cependant aucune d' n'était destinée à être choisie par lui.

Le seigneur d'Alonville, M. de Courval, un homme riche, doué d'un bon cœur et hospitalier comme la plupart de ceux qui partiennent à cette catégorie sociale. Du toutes les belles saisons, son vaste manoir rempli d'une série d'amis des paroisses voi et surtout de Montréal où résidaient tou parents.

Parmi ces derniers il y avait une famille récemment arrivée de France et qui ac très volontiers la pressante invitation que l M. de Courval d'aller passer une partie de

avec lui. Monsieur et madame Lubois vinrent donc, amenant avec eux deux jeunes enfants, âgés respectivement de sept à neuf ans, ainsi que leur gouvernante. Cette dernière, Geneviève Audet, était une jeune fille de frêle apparence, aux traits délicats et aux manières timides, possédant une éducation suffisante pour l'humble poste qu'elle occupait, mais en réalité n'ayant pas de grandes connaissances en dehors de cette sphère. Elle était une cousine éloignée sans fortune de la famille avec laquelle elle vivait, et ainsi que cela arrive souvent, ces liens de la parenté n'avaient en rien amélioré sa condition vis-à-vis d'elle. On ignorait généralement ce fait pendant qu'elle-même n'y faisait pas souvent allusion ; cela cependant l'empêchait de chercher à se faire une position meilleure en demandant de l'emploi dans d'autres familles, parce que agir ainsi aurait été jeter du discrédit sur cette parenté qui était pour elle un honneur si stérile.

Paul Durand allait souvent chez M. de Courval, partie parce que ayant ensemble acheté à un prix nominal une vaste étendue de terrains marécageux qu'ils étaient en train d'utiliser par l'asséchement, ils avaient en commun quelques intérêts, et partie parce que ses visites offraient

une source de jouissances réelles à M. de Courval qui était en théorie aussi bon agriculteur que Durand dans la pratique et qui prenait un véritable plaisir à causer de moissons, d'asséchements, de tout ce qui concerne une ferme, avec quelqu'un dont les succès dans ces spécialités étaient une preuve frappante de la justesse de ses propres opinions. Quand il venait au manoir, s'il arrivait que le seigneur eût alors des visiteurs, tous deux se rendaient dans la chambre qui servait au double usage de bibliothèque et de bureau, et là ils causaient à l'aise en fumant l'excellent tabac de M. de Courval.

Celui-ci aurait volontiers présenté Paul à ses amis les plus distingués, car il l'estimait et le respectait ; mais Durand évitait naturellement une société où les conversations portaient sur des sujets de la ville qui lui étaient parfaitement étrangers, et dont ceux qui y prenaient part avaient quelque peine à cacher l'espèce de mépris qu'ils éprouvaient à l'égard de sa position sociale.

Dans ses allées et venues il lui arrivait souvent de rencontrer Geneviève Audet avec ses petits élèves et quelquefois il était peiné, d'autres fois irrité en voyant l'espèce de tyran-

nic que ces enfants gâtés et rebelles paraissaient exercer sur leur infortunée gouvernante. Simple et droit en toutes choses, il communiqua un jour ses impressions à ce sujet à M. de Courval, et sans remarquer l'éclair de plaisir qui rayonna tout à coup dans les yeux de ce monsieur, il se mit à écouter placidement l'éloquent panégyrique qu'il lui fit des vertus de mademoiselle Audet, en accompagnant ces éloges de quelques touchantes allusions aux épreuves et aux peines qui de fait l'accablaient; puis, M. de Courval l'invita à aller visiter avec lui ses magnifiques betteraves à vaches. Soit hasard ou autrement, ils s'avancèrent vers l'endroit où Geneviève, assise sous un érable dont les larges branches fournissaient beaucoup d'ombres, engageait ses élèves indociles à apprendre que le Canada n'était pas en Afrique, ainsi qu'ils persistaient à le dire. Quoi de plus naturel qu'il présentât son compagnon à la gouvernante! C'est ce qu'il fit; et pendant que ces deux derniers échangeaient ensemble quelques paroles, il se mit à cajoler les enfants qui l'accablèrent aussitôt de leurs babils enfantins.

Les manières de Geneviève n'avaient que peu de cette vivacité qui caractérise généralement les Françaises et la triste expérience dont sa

jeune existence était remplie avait imprimé son langage un ton réservé, presque froid. Ce pendant Paul se sentit singulièrement atti vers elle. Elle était si délicate, elle avait l'air faible, et en réalité elle était si désolée, si ma heureuse, qu'il ne put s'empêcher de ressent cette espèce d'impulsion intérieure qui possè les hommes de cœur en présence de la faibles opprimée et qui les pousse à la protéger et à secourir.

L'entrevue avait duré plus longtemps qu' avait cru, tant elle avait été intéressante; et ne fut pas la dernière, car deux jours après M de Courval le fit mander pour examiner un lé gume monstre sous la forme d'un énorme nav capable de remporter le prix, non seuleme pour sa grosseur, mais encore pour sa difformi et son infériorité au double point de vue du go et des qualités nutritives. Ils examinèrent don la curiosité et firent sur son compte toutes sort de commentaires; puis tout en causant, ils s promenèrent, M. de Courval ayant soin de di riger les pas précisément au même endroit o se trouvait mademoiselle Audet comme la pre mière fois. Le bon seigneur se mit encore à am ser les enfants, pendant que Durand qui, nature lement n'était pas resté en arrière, causait ave

ur gouvernante. L'impression favorable que eneviève lui avait faite dans la première en-evue, fut fortifiée par celle-ci et pleinement nfirmée par deux ou trois autres rencontres bséquentes.

Il n'y avait plus aucune nécessité pour M. de ourval d'envoyer chercher Paul, car mainte-nt celui-ci avait toujours quelque message à porter au manoir, ou quelque question à faire seigneur. Il n'y avait pas, non plus, d'obs-cles sur sa route, [car madame Lubois et son ari étaient retournés à Montréal, laissant à lonville les enfants et leur gouvernante, à la emande bienveillante que leur en avait faite M. Courval dont la vieille intendante, respectable atrone qui occupait dans sa maison un emploi périeur à celui de domestique, était là pour tisfaire les convenances.

Une brûlante après-midi que Paul s'achemi-it vers le manoir, pensant peu au message os-nsible dont il était chargé, mais beaucoup à eneviève Audet, il aperçut celle-ci assise avec s élèves sous de grands pins, un peu en hors du chemin qui conduisait directement à maison ; et il se dirigea vers eux. Ses al-res étaient lentes, le vert et soyeux gazon ne ndait aucun écho sous ses pas, de sorte que le

petit groupe qui était sous les arbres ne put soupçonner aucunement son approche. Il est probable que, s'il en eût été autrement, la scène dont il fut témoin eût reçu quelque modification en se développant. La gouvernante, pâle et triste, était assise sur un petit tabouret de jardin tenant entre ses mains un livre à demi fermé. Son plus jeune élève était à côté d'elle, manifestant, par le rire et les regards, sa haute approbation de la conduite rebelle de son aîné qui se tenait menaçant devant la gouvernante et informait celle-ci qu'il n'apprendrait plus rien d'elle, parce que sa mère avait souvent dit qu'elle était incapable de les instruire, qu'elle ne savait comment diriger ou élever les enfants.

Avec une merveilleuse douceur la jeune fille répondait que, lors même que madame Lubois aurait dit cela, il devait apprendre d'elle et lui obéir jusqu'à ce que sa mère se fût procuré une autre gouvernante, et que le devoir la forçait d'insister pour qu'il apprît ses leçons dans lesquelles il était arriéré.

—C'est votre faute ! criait le petit rebelle. Maman dit que nous n'apprendrons jamais rien tant que nous n'aurons pas de précepteur et qu'elle va nous en amener un demain ; seulement, elle ne sait que faire de vous. Personne ne vous mariera, car vous n'avez pas de dot.

Paul était d'une tolérance excessive pour les
piègleries des enfants. Peu de prairies étaient
ssi envahies que les siennes par les petits
leurs de fraises et peu de pruniers aussi im-
nément dépouillés de leurs fruits, et souvent
voisins le prenaient à partie parce que sa trop
nde indulgence avait un effet démoralisateur
la jeunesse du village ; mais à toutes ces
nontrances il répondait qu'ils ne devaient pas
blier qu'ils avaient été enfants, eux aussi. Ce-
ndant, cette fois, il ferma ses mains avec vio-
ce, pendant qu'une interjection qu'il vaut
eux ne pas répéter ici s'échappa de ses lèvres.
ignant de perdre possession de lui-même et
hant qu'une intervention de sa part dans la
sente affaire serait très préjudiciable à made-
iselle Audet elle-même, il tourna brusque-
nt dans une épaisse allée de sapins ; arrivé
milieu, il se jeta tout de son long sur la pe-
se, et prenant son mouchoir, il s'en essuya
ront. Il paraissait vivement agité ; mais Paul
and ne se laissait jamais aller au soliloque
sorte que après une demi-heure de réflexion
fonde, il se leva et revint lentement à l'en-
t où il avait laissé Geneviève.
lle y était encore, les yeux attentivement
s vers la terre, et un air plus fatigué, plus

languissant encore que d'habitude répandu sur ses petits traits réguliers. Les voix perçantes des enfants engagés dans un jeu turbulent retentissaient tout près de là; mais elle ne paraissait pas les entendre, non plus que Durand, car il l'aborda doucement. Il fut obligé de répéter sa salutation d'une voix un peu plus haute; cette fois, elle leva la tête.

—Je présume, dit-il alors, que je ne dois pas demander à mademoiselle Audet ce à quoi elle songeait? ses pensées paraissaient être bien loin d'ici?

—Oui, elles étaient en France.

—Oh! sans doute, c'est parce que mademoiselle Geneviève y a beaucoup d'amis qu'elle aime tendrement?

—Non, répondit-elle avec douceur, je n'en a plus maintenant.

Il n'y avait rien de sentimental ni d'affecté dans le calme accent dont elle faisait cette réponse, et Paul se mit à la considérer en silence. Les rayons dorés du soleil perçant à travers les branches des arbres illuminaient son visage oval et délicat, ses grands yeux empreints de douceur, et quoique de sa vie il n'eût jamais lu de romans, il sentit le charme magique de la scène et de la situation aussi vivement que s'

eût parcouru une demi-douzaine de volumes par semaine.

Son examen fut long et minutieux, envelop-pant chaque trait, chaque détail, même les petits doigts effilés qui retournaient machinale-ment les feuilles du livre qu'elle tenait encore entre ses mains et sur lequel ses yeux étaient restés attachés ; puis il se dit à lui-même :

—Comment ! une telle jeune fille incapable de se marier faute de dot ! Ah ! madame Dubois, nous verrons bien.

Avec la courtoisie et l'aisance de manières que possède généralement le cultivateur cana-dien, quelque pauvre et illettré qu'il soit, il s'assit à ses côtés sur le banc du jardin.

Et maintenant, si le lecteur a anticipé ou re-douté une scène d'amour, nous nous hâtons de l'assurer qu'il a eu tort, et nous nous contente-rons de dire que lorsque Paul Durand et Gene-viève revinrent lentement à la maison, une demi-heure après, ils étaient fiancés. La vive rougeur répandue sur le visage de la jeune fille et l'éclat de ses yeux disaient son bonheur et son émotion ; dans l'attitude de Paul il y avait un mélange de triomphe honnête tempéré par une tendresse qui donnait les augures les plus favorables de leur bonheur futur.

C'étaient cependant des amoureux très calm
très peu démonstratifs, si bien que lorsque
de Courval les rejoignit soudainement, il ne
vint pas à l'idée le plus léger soupçon de l'é
réel des choses; remarquant seulement, q
Geneviève paraissait plus joyeuse que d'ord
naire, il invita instamment Durand à l'acco
pagner à la maison. Celui-ci accepta l'invitatio
et Geneviève, devenue tout à fait inquiète
sujet de ses élèves, retourna au berceau d'
partaient leurs voix, élevés en ce moment au di
pason d'une vive dispute.

Assis dans l'étude de M. de Courval, D
rand, sans employer de circonlocutions, info
ma son hôte, qui en fut enchanté, de ce q
venait d'avoir lieu, le priant en même tem
de remplir le devoir d'écrire à madame Lub
pour la mettre au courant de la situation.

—Veuillez lui demander, ajouta-t-il en ter
nant, de permettre que le mariage ait lieu
plus tôt possible, et surtout n'oubliez pas
lui dire que je ne veux pas de dot.

M. de Courval fit ce qu'on lui demand
Une froide réponse ne tarda pas à arriver; m
dame Lubois se contentait de dire "que Ge
vière était bien libre de faire comme bon
semblait, mais que le PARTI qu'elle pren

'étant pas remarquablement brillant, il n'y vait pas lieu d'y mettre une précipitation im-nodérée."

Les intéressés, surtout Durand, furent d'un vis contraire, et deux semaines après, de bonne eure le matin, l'heureux couple fut marié dans 'église du village. M. de Courval servait de ère à la mariée, M. Lubois s'étant convaincu u'il lui était impossible d'aller à Alonville our la circonstance. Le déjeuner donné par excellent seigneur fut somptueux, quoiqu'il 'y eût que peu de monde pour le partager; et u moment du départ, donnant une chaleureuse oignée de main à Durand :

—N'est-ce pas, lui dit-il, qu'après tout nous ous sommes bien passés de nos nobles cousins!

Il est probable que c'était la crainte de voir ette parenté réclamée par les nouveaux mariés ui avait déterminé l'injustifiable indifférence ont les Lubois avaient fait preuve. "Nous n'irons as, s'étaient-ils dit avec aigreur, nous exposer ux incursions de ces campagnards. M. de ourval peut faire toutes les politesses qu'il lui laira au fermier Durand, parce qu'il demeure ans une campagne où la société n'est pas seu-ement limitée, mais encore très peu choisie; uant à nous, nous ne pouvons pas songer à

admettre dans notre salon aristocratique un paysan aux bottes ferrées et aux rustiques manières."

II

Une assez vive jalousie avait éclaté à Alonville à cause de la manière prompte et inattendue dont le meilleur PARTI de la paroisse avait été pour ainsi dire enlevé par une étrangère, et les langues des mères aussi bien que celles des jeunes filles étaient également actives et sans miséricorde à dénoncer ce mariage.

—Qu'a-t-il donc découvert en elle? disait-on; qu'a-t-il vu dans cette créature au visage de poupée, sans vie et sans gaieté, qui l'ait séduit à ce point? Qu'est-ce qui a pu l'induire à prendre en mariage une étrangère, quand il avait dans son village tant de jeunes et jolies filles qu'il connaissait depuis la plus tendre enfance? Elle a de très petits pieds et des mains très mignonnes, c'est vrai; mais tout cela est-il bon à quelque chose? Ces mains peuvent-elles boulanger, filer, traire et faire quoi que ce soit

tile? Ah! bien, la rétribution ne manquera d'arriver, et Paul Durand pleurera sous le et la cendre les jolies filles qu'il a laissées de é pour ce petit poupon!

Mais toutes ces récriminations et ces prophé- lugubres ne troublaient en rien la sérénité ceux qui en étaient l'objet. Etaient-elles ce- dant sans fondement? Hélas! pas tout à fait, nme on va le voir. La nouvelle mariée avait , sinon aucune connaissance sur la tenue n ménage, et c'est ce qu'il y avait de plus heureux, car la vieille femme qui avait duit assez habilement la maison de Durand uis la mort de sa mère avait brusquement andé son congé en apprenant les prochaines usailles.

e n'est pas que cette bonne dame eût été iculièrement froissée à l'idée de voir une me introduite dans l'établissement; mais, ant elle, la faute la plus grave qu'avait com- e Paul, c'était d'avoir méconnu les charmes e certaine nièce à elle qui pouvait produire fois une jolie figure et une dot confortable, ue la mère Niquette avait décidé depuis ieurs mois déjà devoir être une compagne convenable pour lui.

yant cet objet en vue, elle avait fait, du

matin au soir, l'éloge de Sophie, de ses qualités intellectuelles et morales, s'attachant particulièrement à démontrer son habileté à tenir un ménage,—et la patience avec laquelle Durand écoutait ces panégyriques qu'il considérait comme des bavardages de commère, l'ayant malheureusement confirmée dans ses illusions que la belle Sophie elle-même partageait, elle s'était sentie trop vivement froissée pour rester plus longtemps dans cette maison après avoir vu ses rêves aussi cruellement évanouis. Les deux servantes inexpérimentées engagées au dernier moment pour la remplacer, quoique vigoureuses et pleines de bonne volonté, étaient tout à fait incompétentes,—de sorte que la nouvelle mariée dut s'en rapporter entièrement à ses propres ressources, ayant un vague pressentiment des embarras qui allaient s'ensuivre. Paul avait fait tout son possible pour inviter madame Niquette à rester à son poste. Il l'avait sollicitée, suppliée, lui offrant ce qui était alors considéré comme des gages presque fabuleux; mais la vengeance a quelque chose de doux pour certaines natures, et la vieille gouvernante ne pouvait pas se priver de cette douceur.

Oubliant la bienveillance et la considération que son maître lui avait toujours accordées, la

adeaux et les privilèges qu'il lui avait distribués d'une main très libérale, elle s'était persuadée qu'on la traitait avec la plus noire ingratitude et qu'elle figurait dans la maison un personnage réellement sacrifié.

—Ah ! s'était-elle dit en le laissant par un " bonjour, M. Durand " auquel celui-ci avait répondu avec froideur, ah ! mon beau mari, je vous verrai bientôt me supplier de revenir ici ; mais je ne ferai pas cela avant que vous et votre femme m'ayez longtemps et vivement sollicitée, et quand je reviendrai, je vous apprendrai à vous deux à respecter la mère Niquette.

Mais la bonne vieille dame s'était trompée : ni le maître ni sa femme ne vinrent la troubler de nouvelles supplications. Bien qu'ayant demeuré longtemps chez Durand, elle n'avait pas encore pu pénétrer entièrement son caractère.

Ainsi que nous l'avons dit en commençant, les femmes dans la famille Durand avaient toujours été de remarquables ménagères, et pendant le long règne de la dernière qui avait porté le nom, la maison de Paul avait été la mieux conduite, la plus proprement tenue de toutes celles du village, tandis que les produits de sa laiterie étaient également renommés pour leur quantité et leur qualité. Cet état de choses satisfai-

sant ne s'était que peu ou point détérioré pendant l'administration de madame Niquette qui—nous devons lui rendre cette justice—avait veillé d'aussi près que sa maîtresse au confort de Paul et aux intéressés de l'établissement. Hélas! sous le régime nouveau, les choses étaient très différentes, et il était heureux pour le repos d'esprit de la défunte madame Durand qu'elle n'eût pas connaissance de ce qui se passait sous le soleil et surtout des détails qui concernaient le ménage de son fils.

Celui-ci aimait la bonne table et y avait été toujours habitué; maintenant la soupe était souvent brûlée ou trop liquide, le pain sur e chargeant, digne du mauvais beurre destiné à être mangé avec lui; et puis les crêpes friables, les beignets et les délicieuses confitures qui avaient autrefois si souvent orné sa table, n'étaient plus qu'un souvenir du passé. Cependant, avec toute la générosité d'un noble caractère, il ne se plaignait ni ne murmurait; mais se contentait de temps en temps de faire en riant quelque remarque sur le sujet, évitant toutefois toute allusion de ce genre lorsque sa femme paraissait ennuyée ou embarrassée. La pauvre Geneviève faisait souvent des efforts surnaturels pour tâcher d'acquérir une petite parcelle des précieuses

nnaissances dans lesquelles elle faisait un dé-
t aussi absolu ; mais les résultats en étaient
jours des échecs décourageants, et elle en
t graduellement à la conclusion fatale qu'il
était tout à fait inutile d'essayer. Pour
mble de malheur, la sœur de Paul qui avait
emment perdu son mari, venait d'envoyer
e lettre dans laquelle elle annonçait que sa
té, ébranlée par les chagrins et la fatigue
elle avait éprouvés durant la maladie de son
ux, avait besoin d'un changement d'air,
elle terminait en se disant assurée que son
re et sa nouvelle sœur la recevraient avec
té pendant quelques semaines.

Oh ! combien l'honnête Paul redouta cette
ite ! comme il s'émut en songeant que les
ladresses de sa pauvre petite femme seraient
mises au regard perçant de sa sœur, un mo-
e de ménagère ! Quant à Geneviève, elle
mpta les jours et les heures, comme le crimi-
suppute le temps qui le sépare de l'époque
ée pour l'exécution de sa sentence. Son in-
titude ne fut pas de longue durée, car trois
rs après sa lettre, madame Chartrand arriva.
lgré son deuil tout récent qu'elle sentait en
lité très profondément, malgré sa santé quel-
peu délabrée, cette dernière fut alarmée,

presque terrifiée, en voyant l'état de choses qui se faisait remarquer dans la maison de son frère. De vagues rumeurs sur l'inhabileté de sa belle-sœur étaient bien parvenues jusqu'à ses oreilles, mais entièrement occupée par son mari qui avait été confiné dans sa chambre pendant trois ou quatre mois avant sa mort, elle y avait à peine prêté attention. Elles se présentèrent alors devant elle dans toute leur affreuse réalité, et peut-être n'aurait-elle pu trouver de plus grande distraction à son légitime chagrin que le nouveau champ de regret qui s'ouvrit devant elle.

—Comment, se disait-elle intérieurement, comment puis-je trouver le temps de pleurer Louis quand je vois sur la table de mon frère du pain aussi méchant et du beurre immangeable ? Comment puis-je m'absorber à déplorer mon veuvage quand je vois ces misérables servantes de mon frère s'amuser avec leurs cavaliers pendant que le dîner brûle sur le poêle et que la crème se perd dans la laiterie ? Ah ! c'est désolant !

C'était en effet bien distrayant, car madame Chartrand n'avait pas été huit jours dans la maison, qu'elle avait oublié ses peines et son deuil, dans l'étonnement profond où l'avait jeté

n examen plus attentif des gaspillages et de la auvaise administration du ménage. Elle n'eut our Geneviève d'autre sentiment que celui une pitié dédaigneuse, et un vif regret que aul eût commis une aussi grave erreur dans choix d'une épouse. Cette femme robuste et ctive, habituée dans le berceau au ménage, ne ouvait comprendre la langueur maladive et découragement auxquels sa délicate et nerense belle-sœur était si souvent en proie, et lus d'une fois, elle l'accusa intérieurement affectation.

Les choses ne pouvaient pas rester longtemps ans cet état sans fournir à quelqu'un l'occasion e se décharger le cœur et un dimanche aprèsidi qu'elle avait sous un prétexte quelconque efusé d'accompagner Geneviève aux vêpres, adame Chartrand entra dans la chambre où aul fumait sa pipe dans une calme solitude. elui-ci ne se méprit pas sur la détermination ui se lisait dans les yeux aussi bien que dans solennité des allures de sa sœur, et il se préara à une scène ; mais, comme un habile taccien, il attendit l'attaque en silence.

—Paul, s'écria-t-elle brusquement, dépose- ta pipe et écoute-moi. Je veux avoir un enretien avec toi.

— Un entretien ! et sur quel sujet ? répondit-il d'un ton bref.

—Sur quel sujet ? dis-tu. Peut-il y en avoir d'autre que la manière déplorable dont est conduit ton ménage ?

Je crois que c'est une affaire qui ne regarde que Geneviève et moi, répondit-il sèchement en reprenant sa pipe qu'il avait momentanément déposée sur la table.

—Ceci est une réponse digne tout au plus d'être faite à un étranger, mais ce n'est pas celle que tu devrais faire à ta sœur ainée et unique qui, en te parlant ainsi, n'est mue que par un affectueux intérêt pour toi. Accorde-moi un peu de patiente attention, je ne t'en demanderai pas davantage. Laisse-moi te dire maintenant sans réserve tout ce que j'ai sur le cœur, et puis, si tu le désires, je garderai ensuite le silence.

Pensant qu'il y avait quelque vérité dans ce que sa sœur lui disait, Durand inclina la tête et elle reprit :

—Du temps de notre pauvre mère, bien que tu n'eusses pas plus de vaches dans tes pâturages qu'il y en a maintenant, et peut-être moins puisque tu as ajouté trois belles génisses à ton troupeau, il y avait toujours rangés dans ta

cave plusieurs quartauts de bon beurre bien fait, attendant que les prix fussent satisfaisants pour être transportés au marché ; toujours il y avait sur les tablettes des rangées de fromage et des paniers d'œufs. Et aujourd'hui ; il n'y a rien à vendre pour le présent et rien pour plus tard. Dans un coin de la laiterie malpropre un quartaut d'une certaine substance rance que nous devons appeler beurre parce qu'elle ne répondrait à aucun autre nom, une douzaine d'œufs peut-être sur une assiette fêlée, et un peu de crème moisie : voilà toute ta richesse de laitage. L'état des choses est-il meilleur dans la basse-cour? Quand je songe aux nombreuses couvées de grasses volailles, de dindes et d'oies qui la peuplaient jadis, mon cœur souffre en n'y voyant maintenant qu'une couple d'oisons et de dindes solitaires, ainsi que les quelques chétifs bantams aussi sauvages que des bécasses qui prennent leur nourriture où ils peuvent, car la plupart du temps on oublie de leur en donner, bien que les restes de repas qui sont perdus suffiraient amplement pour faire d'eux des volailles de prix..... Qu'as-tu à répondre à tout cela, frère? Oui, je te le dis, tu es sur le grand chemin de ta ruine.

—Non, Françoise, il n'y a, quant à cela, au-

cun danger. Dieu est très bon pour moi.—E disant cela, Paul ôta son chapeau en signe d respect.—Ma récolte a été cette année beaucou plus considérable que toutes celles que j' cueillies jusqu'ici, quoique bien souvent m greniers aient été remplis jusqu'au comble Avec moi tout a prospéré en quantité et en qu lité, et grâce au ciel, nous ne nous apercevro pas des pertes qui peuvent se faire sentir dans l laiterie ou la basse-cour.

—Eh bien, Paul, c'est très heureux que t jouisses d'une aussi bonne fortune, car tu en grand besoin.....Mais voyons maintenant pou ton propre confort. Ta table—tu ne dois p m'en vouloir si je te parle aussi franchemen car tu m'as permis de te dire tout ce que j' sur le cœur—ta table est, j'en suis certaine, plus mal fournie de toutes celles de la paroisse

—Mais, chère sœur, nous avons eu dernièr ment de très bons pâtés et d'excellentes tarte il me semble.

—Ah! frère, tu peux bien paraître embar rassé et regarder le fourneau de ta pipe d disant cela ; quoi que tu fasses, tu ne me donn ras pas le change. En deux ou trois occasion différentes, j'ai vu la petite fille de la veuve La pointe passer dans la cour portant ces tartin

ces pâtés. En fait de cuisine, rien d'aussi
pétissant ne peut plus être préparé ici, à
ins que je relève mes manches et que je me
tte moi-même à l'œuvre.

Le pauvre Paul se trouva considérablement
oncerté, car il était allé secrètement trouver
veuve Lapointe et l'avait payée d'avance pour
confection de ces friandises, espérant que
il exercé de sa sœur croirait qu'elles étaient de
ture domestique. Il se mit donc à fumer
s fort et sans souffler mot, pendant que l'im-
oyable madame Chartrand continuait :

—Regarde le jardin : il ne peut être com-
é qu'à celui d'un fainéant, tant il est rempli
mauvaises herbes et de chardons, et cepen-
t je vois deux grandes paresseuses de ser-
tes qui ne font que flâner ici. Notre mère
vait qu'une domestique, et de son temps ce
nd jardin faisait l'admiration de toute la pa-
se par son magnifique étalage de légumes,
fruits et même de fleurs. Je ne vois, non
s, aucune trace de toile ou de linge d'un mé-
e comme chaque femme d'un Durand avait
ours été capable d'en faire pour son mari et
enfants..... Veux-tu me dire ce que fait ou
ue peut faire Geneviève ?

ne vive rougeur s'était graduellement répan-

due sur le visage hâlé de Durand ; enfin, fra pant la table d'un grand coup de poing :

—Françoise, s'écria-t-il, ceci est mon affa et ne regarde que moi, entends-tu ? et n'é la promesse que je t'ai faite de te laisser parl tu n'aurais assurément pu dire tout ce que viens de débiter.

—Je le sais, répliqua philosophiquement m dame Chartrand ; mais comme tu m'as don ta parole que tu m'écouterais jusqu'au bo je te la rappelle. Ai-je dit des choses qui soient aussi vraies que l'Evangile même ? Ai calomnié Geneviève en quoi que ce soit ?

—Si je suis satisfait de ma femme, qui est qui a le droit de la trouver en faute ? dem da-t-il en haussant davantage la voix.

—Tu n'as pas besoin de te fâcher contre m Paul. Je vois que tu cherches une quere mais je ne satisferai pas ton désir. C'est toujo comme cela avec vous autres, hommes : qu votre cause est mauvaise, vous tâchez inva blement de l'améliorer par des paroles vives beaucoup de tapage. Maintenant je dirai tou que j'ai à dire quand même tu ferais deux plus de bruit. Dieu sait qu'il n'y a dans m cœur aucun mauvais sentiment à l'égard d femme, et c'est pour son bien ainsi que pou

en que je parle aussi ouvertement. Personne us que moi ne s'est réjoui en apprenant ton ariage, parce que je pensais que ce serait là ton onheur.

—Ainsi en a-t-il été, Françoise, et je suis aussi eureux qu'un roi. Aussi bien je n'ai pas l'intention de nous rendre malheureux, ma pauvre tite femme et moi, en lui demandant de faire qui est au-dessus de ses forces. Elle n'est s faite pour les travaux durs et fatigants, pas us que le petit oiseau qui gazouille dans rme qu'il y a là devant la maison. De plus, e est jeune et elle apprendra.

Madame Chartrand pensa intérieurement 'en effet des femmes aussi jeunes et aussi délites que Geneviève étaient souvent devenues de nnes ménagères, mais elle garda cette réxion pour elle-même et reprit :

—Je ne veux pas blâmer ta femme pour son norance à conduire un ménage, mais ne pen-tu pas qu'elle ferait bien de commencer de te à l'apprendre? Il se pourrait que tes issons ne seraient pas toujours aussi bonnes e cette année ; les enfants qui entraînent de uvelles dépenses, peuvent venir, et la ruine nt tu te ris maintenant te surprendre plus d. Ecoute, je vais te faire une proposition.

Je suis veuve, sans enfants, et parfaiteme libre de suivre mes volontés. Dis un mot et viens demeurer ici. Je ne serai pas un fardea car tu sais que j'ai par moi-même des moye suffisants. J'enseignerai à Geneviève la ten du ménage si elle a la force ou le désir de l'a prendre, et dans tous les cas je prendrai s moi toute la tâche de conduire la maison. T bien-être, ta bourse et ton bonheur y gagneron Maintenant, réfléchis bien avant de me donn une réponse quelconque.

Paul suivit ce conseil. Il croisa ses bras s la table et y reposa sa tête, afin de réfléch plus mûrement. Sans doute la prospérité mat rielle de l'établissement augmenterait notabl ment par les soins de cette ménagère éc nome, mais comment Geneviève prendrait-el cela? c'était là l'important. Les tinettes beurre, les meules de fromage s'accumuleraie dans ses caves, la toile et le linge de ména dans ses gardes-robes, et lorsqu'il reviendr fatigué, épuisé de ses propres travaux des champ il trouverait de bons et succulents repas l'atte dant; oui, tout cela lui serait très agréable, ma serait ce la même chose pour sa femme qui p serait toutes les heures de son absence à évit la constante surveillance que sa sœur exercer

chaque chose et sur chaque personne autour lle ? Comme elle serait peinée, mortifiée se voir continuellement exposée à un frappant traste avec l'habile et énergique madame artrand, obligée de ressentir aussi amèrement inférioriété sur tout ce en quoi l'autre cellait. Non, il n'avait pas le droit de commettre le bonheur de sa femme en permettt l'intrusion d'un tiers de sa maison. D'un bieuveillant mais ferme, il répondit donc :

—Merci, Françoise, pour ta bonne offre qui est, e sais, l'impulsion d'un cœur tendre et généx ; mais il vaut mieux que nous restions ls, ma petite Geneviève et moi. Nous aus, je le présume, des embarras comme tous gens mariés ; mais nous devons essayer de les porter avec patience. Si Geneviève fait dét en quelque chose, elle est au moins douée n caractère doux et affectionné.

—C'est donc une affaire décidée, Paul ?

—Oui. Tu n'es pas fâchée ?

—Mais non : penses-tu donc que je n'ai pas s de jugement que cela ? Mais il me faut tir dès demain, car je ne veux pas souffrir s longtemps des épreuves auxquelles mon pérament et ma conscience sont continuelent exposés dans cette maisen. Entre l'in-

différence de Geneviève et la honteuse né
gence de sa servante paresseuse, je serais m
en pièces avant quinze jours, empêchée que
serais d'essayer à mettre les choses en ord
Oui ! elles m'ont déjà presque fait perdre
vue mon pauvre mari et le chagrin légiti
qu'en veuve bien apprise je dois ressentir de
mort. Je retourne maintenant dans ma cha
bre pour y faire quelques prières, car j'ai m
qué les vêpres afin d'avoir cet entretien avec t

Et elle sortit.

Paul se laissa aller à une profonde rêve
d'où il fut bientôt tiré par l'arrivée de sa femm

—Viens ici, lui dit-il en l'apercevant.

Et passant son bras autour d'elle, il contin

—Ma sœur désire venir demeurer avec nou
elle prendrait la direction du ménage. Qu
dis-tu ?

Le pâle visage de la jeune femme rougit
gèrement et ses lèvres tremblèrent ; m
reprenant presque aussitôt possession d'el
même, elle répondit deucement :

—C'est bien, Paul, si tu le désires toi-mêm

—Non, ma petite femme, non ! il n'en s
pas ainsi. Je ne permettrai à personne de s'
terposer entre toi et moi ; nous nous tirer
d'affaire seuls. J'ai déjà dit à sœur Françoise

il en est, et la responsabilité du refus ne
mbe que sur moi.

Oh ! comme les beaux yeux lustrés de Ge-
ième surent bien le remercier, pendant que
mignons petits doigts pressant doucement sa
in le ramenaient par leur muet langage à
ection qu'avaient pu lui faire perdre les re-
ntrances impitoyables de madame Chartrand.
Cette dernière fut fidèle à sa détermination
e lendemain matin, au moment même où
oleil commençait à illuminer l'orient de ses
x, elle montait dans une élégante petite char-
e à ressort dans laquelle son frère la rame-
t chez elle. Si Paul avait éprouvé quelque
ords de conscience d'avoir refusé l'offre si
ne de bonne intention de sa sœur, la vue du
ge gras et dodu, des joues pleines et ver-
lles de celle-ci qu'il fit intérieurement con-
ter avec la frêle enveloppe et la délicate
re de sa femme, le réconcilia bientôt avec
même.

près le départ de madame Chartrand, une
deux servantes incapables fut renvoyée, et
e procura une excellente ménagère qui pou-
faire presque toute chose d'une manière
i satisfaisante que la sœur de Paul elle-
me. Mais, hélas ! elle avait un caractère

terrible et sans la moindre provocation, e
s'abattait comme une tigresse sur l'inonce
agneau qu'elle avait pour maîtresse. Conna
sant sa valeur cependant, Geneviève souffr
tout en silence ; mais une après-midi que Ma
donnait carrière à sa mauvaise humeur
faisant des remarques insolentes et demand
pourquoi certaines personnes ont été mises da
le monde puisqu'elles ne pouvaient pas mê
aider une pauvre servante qu'elle croyait écras
d'ouvrage, son maître, qu'elle croyait très occ
pé dans la cour, était entré sans qu'elle s'en
aperçue, et après avoir écouté un instant ses di
tribes, il la prit par le bras, et lui ordonna
faire de suite son paquet et de partir.

Il s'en suivit naturellement une tempête. G
nevière courut chercher un refuge dans
chambre où elle écouta, avec une alarme ne
veuse, le bruit qui se faisait dans la cuisine,
fracas de la vaisselle, le cliquetis des couteau
les mouvements spasmodiques des chaises,
bancs et des seaux qu'on renversait. Le v
carme finit par cesser, et le mari et la femme
sentirent tous deux soulagés quand la porte
referma sur leur habile mais redoutable se
vante.—Paul remerciait pieusement mais d'u
manière quelque peu obscure, la Providence

paix qui leur était maintenant accordée, quand ême il devrait retomber dans le chaos où ils aient auparavant", voulant probablement faire usion à l'irrégularité générale et à la confu-on d'où l'activité de Marie avait retiré sa aison.

III

La société continuait toujours son va-et-vient ez M. de Courval, car les bois aux teintes aires et les épais nuages couleur d'ambre du ois d'octobre, outre l'abondance de l'excellent bier que l'on trouvait dans les environs, ren-aient la campagne aussi attrayante qu'elle l'a-it été pendant la belle saison.

Il passait fréquemment devant la porte de rand des messieurs armés de fusils et suivis leurs chiens, les uns à cheval, les autres à ed ; mais Geneviève ne les voyait pas. M. de urval avait souvent invité, et d'une manière essante, les nouveaux mariés à venir visiter manoir, mais comme Paul ne s'en souciait idemment pas tandis que des étrangers s'y

trouveraient, Geneviève demeurait tranquillement chez elle.

Une après-midi qu'elle était debout devant la porte de sa maison et qu'elle admirait dans le lointain, les magnifiques coteaux embrasés par les rayons dorés qu'offre une superbe journée de cette belle saison qu'on appelle Eté de la St Martin, M. de Courval passa à pied accompagné de deux de ses amis. Ils paraissaient tous trois exténués de fatigue, car ils marchaient depuis une heure fort matinale, et lorsque Geneviève que M. de Courval avait abordée avec sa politesse ordinaire, leur offrit d'entrer un instant pour reposer,—chose qu'elle ne pouvait manquer de faire sans violer les règles de la plus commune courtoisie, attendu que M. de Courval se plaignait de la fatigue,—ils acceptèrent avec joie son invitation. Il lui présenta ses deux amis, le premier un M. Caron, homme d'un âge mûr, le second un jeune et charmant officier de cavalerie, du nom de Chevandier, qui venait d'ariver de France pour passer quelque temps au Canada.

Ce dernier parut à la fois surpris et frappé de la beauté et des manières gracieuses de leur hôtesse, qui était occupée à placer devant eux des verres et une cruche d'excellent cidre, qui, nous

ns pas besoin de le dire, n'était pas de ma-
cture domestique.

pendant, Geneviève ne s'aperçut pas de
ntion particulière dont elle était l'objet de
rt du capitaine de Chevandier, qui aurait
xtrêmement affligé s'il eût su qu'elle n'avait
ment pas remarqué l'abondance de ses che-
lissés, sa belle moustache, ou la classique
arité de ses traits.

r ces entrefaites arriva Durand qui s'em-
a de leur offrir l'hospitalité, et il le fit avec
aisance et une politesse exquises. Des pré-
aristocratiques de Chevandier furent en
que sorte choqués par l'arrivée sur la scène
et hôte roturier ; mais ses airs de grand
eur produisirent aussi peu d'effet sur le
que ses regards d'admiration en avaient
ur la femme. Quand nos trois amis se
t reposés et rafraîchis, ils prirent leur
é et en revenant, notre Adonis militaire
ndonna à d'amers regrets sur ce que "cette
mante petite créature avait pour destinée
sser toute sa vie au milieu des vaches, des
les et autres choses semblables."

ssitôt qu'ils furent partis, Durand annonça
emme qu'il pensait aller à Montréal pour
eter des épiceries et autres articles de né-

cessité, ainsi que pour voir le marchand à il avait coutume de vendre la plus grande p des produits de sa ferme, et il lui deman elle aimerait à l'accompagner.

— Quoique nous n'ayons cette année ni beu ni volailles à vendre, je puis, ma petite fem te donner quelques piastres, que tu pourras penser en rubans, dans les beaux magasin ajouta-t-il en souriant, car il s'attendait que Geneviève accepterait son offre avec pressement : attendu qu'un voyage à la v même sans la perspective d'avoir à y dépe quelques dollars, était alors considéré par femmes d'Alonville comme un insigne privil

Elle réfléchit un moment, hésita, puis, surprise et au désappointement de son m elle refusa, alléguant pour raison qu'elle savait pas comment elle agirait avec les Lub Elle pensait que si elle allait à la ville sans faire une visite pour remercier madame Lubois grossier bijou à l'ancienne mode qu'elle avait envoyé comme cadeau de noces, la fam la taxerait peut-être d'ingratitude, et que d autre côté, si elle se présentait avec son ma leur résidence, renommée par ses exclusi on les considérerait peut-être comme de dé gréables visiteurs. Donc, pour sortir de ce

marchand à
lus grande p
l lui demand

année ni ben
na petite fem
ne tu pourras
aux magasin
l s'attendait
n offre avec
oyage à la v
oir à y dépe
onsidéré par
insigne privil
hésita, puis,
nt de son m
aison qu'elle
avec les Lub
la ville sans
adame Luboi
ode qu'elle
noces, la fam
de, et que d
avec son ma
ses exclusi
omme de d
sortir de ce

emme, elle avait résolu de rester à la maison, 'autant plus que Paul ne devrait être absent que uelques jours.

Le lendemain du départ de son mari, Geneiève, qui aimait beaucoup le grand air, et qui e pouvait imaginer de plus douces jouissances ue celle de s'asseoir pendant quelques heures ur un banc dans le jardin ou à l'ombre du rand orme qui ombrageait si agréablement sa emeure, à écouter le ramage des oiseaux et des nsectes, prétexta un ouvrage de couture, et 'enfuit derrière le grand arbre dont le tronc la rotégeait contre les rayons du soleil.

Elle avait été élevée dans une ville sombre et nalpropre de France (car quoi que l'on en dise, 'on rencontre des villes sombres et malpropres ans cette partie favorite du globe) ; il n'y avait onc rien de surprenant que la campagne fût our elle un monde inexploré, aussi délicieux ue nouveau. Comme elle jouissait de sa fraîheur, de sa beauté, de ses parfums ! comme haque nouvelle phase de cette vie faisait naître n elle une admiration qu'elle n'osait exprimer autement, de crainte de paraître ridicule ! Cette prédilection était peut-être la cause du peu e progrès qu'elle faisait dans la science de la enue d'un ménage, car malgré qu'elle fût en

personne dans sa cuisine, au milieu des fritures des étuvées ou des grillades, ou à son lavage, ses pensées se tournaient avec passion vers l'air pur et frais du dehors, le bruissement des branches au-dessus de sa tête ; et elle pensait elle-même non sans soupirer, combien elle préférerait un morceau de pain et une tasse de lait au milieu d'un si délicieux repos, aux somptueux banquets apprêtés avec tous les soins et l'habileté de l'art culinaire.

N'ayant que peu de chose à faire dans son ménage, elle avait célébré le premier jour de l'absence de Paul, en prenant son dîner des mets que nous venons de mentionner, chose qui convenait bien à ses servantes qui, passionnées elles aussi pour le DOLCE FAR NIENTE, étaient bien aises de se sauver de l'ouvrage en se servant des mêmes mets pour leur dîner et en y ajoutant un morceau de viande froide. Puis elle prit une paire de pantoufles qu'elle brodait pour en faire présent à son mari, assurée qu'elle était qu'il les trouverait aussi utiles que belles, et s'installa dans un coin au pied du vieil orme.

Il faisait un temps délicieux. Souvent elle s'arrêtait dans son ouvrage pour promener ses regards des belles collines pourprées qui se trouvaient dans le lointain aux superbes couleurs

s bois d'automne, des nuées mélangées d'or d'azur qui se déroulaient au-dessus de sa te aux lames rejouissantes du beau et majes- eux Saint-Laurent. Un calme parfait régnait ns la nature. Les oiseaux avaient déjà pris ur essor vers des climats qui leur offraient un ntre été, et le silence n'était rompu que par le ruissement des feuilles qui tombaient de temps autre.

Tout à coup, cependant, le bruit d'un pas qui pprochait lui fit lever les yeux, et elle aperçut rès d'elle le capitaine de Chevandier, la cas- uette à la main, un sourire engageant sur les vres. Ses manières étaient courtoises, sans ffectation. Geneviève écouta, sans se déranger, uelques observations qu'il fit sur la tempéra- ure, la campagne et la chasse. Le temps s'é- oula d'une manière si agréable que lorsqu'il artit, elle ne s'aperçut pas qu'il y avait près d'une heure qu'ils étaient en conversation.

Le lendemain il faisait un temps aussi char- mant que la veille, et après avoir pris un léger epas, elle se hâta de prendre son canevas et ses aines, et se rendit au jardin, cette fois à l'ombre d'un pommier tout tordu et recourbé, car une spèce d'instinct lui disait qu'elle s'y trouverait moins sur le chemin de M. de Courval et de ses isiteurs qu'au pied de l'orme.

Pendant qu'elle travaillait avec ardeur à s ouvrage, afin de terminer son petit cadeau ava l'arrivée de son mari, elle entendit une vo claire et cultivée lui demander : "Comment porte madame Durand ?" Levant aussitôt l yeux, elle aperçut le capitaine de Chevandi qui regardait de par-dessus la petite porte d jardin.

Quoique Geneviève fût loin d'être satisfaite d cet incident, elle était trop bien élevée pou laisser percer la contrariété que lui inspirait cett nouvelle visite ; aussi lui rendit-elle polimen son salut, mais il y avait tant de réserve dans se manières que de Chevandier ne savait commen continuer : il chercha des inspirations autou de lui. Par bonheur il aperçut une plate-band de magnifiques dahlias aux couleurs variées e nuancées ; alors feignant une grande admiration pour leur éclatante beauté, il demanda l permission de les examiner de plus près et d'en cueillir un. Elle acquiesça d'une manière indifférente à ce qu'il demandait. Tout en discourant avec l'air d'un connaisseur sur les riche nuances et la beauté particulière des échantillons qu'il avait devant lui, il essaya de faufiler un gracieux compliment à la charmante maîtresse du jardin sur son bon goût et sur les succès qui avaient couronné ses efforts.

Capitaine de Chevandier, lui dit-elle, vous
lonnez plus de crédit que je n'en mérite :
devez présenter vos louanges à la vieille
gère qui tenait la maison de mon mari
son mariage.

Chevandier se mordit les lèvres, et il se
a en lui-même de ce que ses spirituels et
iques compagnons d'armes n'eussent pas
moins de sa déroute ; mais se remettant
ôt, il reprit :

'importe, cela ne m'empêchera pas de
ir ces deux cramoisis-là, avec la permission
dame.

il joignit l'action à la parole. Puis, en
nt de fleurs, il était naturel que la conver-
tombât sur la campagne, et par une tran-
très juste, sur la France. Enfin il avait
trouvé un lien entre eux, et de Chevandier
pas lent à le saisir. Quoique né à Paris,
vait peu d'endroits de son beau pays qu'il
pas visités ; il connaissait même la petite
malpropre où Geneviève était née ; e
l y avait été retenu par le mauvais temps
ongue journée, pendant laquelle il avait
e temps maugréé contre cette place qu'il
dérait et qualifiait comme le point le plus
portable, le plus petit et le plus pauvre de

la surface du globe. Cependant aujourd
ses sentiments étaient tout différents, et l'a
ration avec laquelle il parlait de sa mo
église, de la tranquillité de son petit cime
en faisait presque venir les larmes aux ye
Geneviève.

—Ah ! madame Durand, s'écria-t-il ave
vacité après un moment de silence, com
vous devez vous trouver malheureuse, t
plantée de votre cher pays sous ce climat é
ger ? Que sommes-nous ici, nous enfants
France, que de pauvres exilés ?

Malgré l'amour qu'elle professait pour l
de ses pères, Geneviève n'était pas prête à
si loin, et levant ses yeux qui n'avaient pa
bli devant le regard rempli d'admiration
sentiment qui était fixé sur elle, elle repri

—Malheureuse ! dites-vous ; vraiment,
de Chevandier, vous vous trompez : j'ai g
depuis quelques mois, plus de vrai et pa
bonheur que je n'en ai connu pendant tou
vie. La France m'est chère, sans doute, co
souvenir ; mais toutes les affections de
cœur et toutes les espérances dont je puiss
bercer sur cette terre sont concentrées ic
Canada.

Soit qu'il fût incapable de se relever

veau coup, soit qu'il jugeât par les maniè-
de Geneviève que son séjour chez elle avait
assez prolongé, il se leva, et après avoir
noncé quelques mots sur le même ton de
tesse et de respect dont il se serait servi avec
dame de la plus haute société, il se retira.
s en fermant la porte sur lui, il ne put
npêcher de se dire :

—Quelle prude et gênée petite créature, mais
si quels yeux incomparables, quels doigts
és ! certainement que son imbécile de mari
s'attendre à ce qu'elle en fera de drôles en
de traire les vaches et de fabriquer le beurre.
! je crains fort, mon cher Durand, que tu
erçoives un peu tard que tu t'es énormément
rvoyé dans ton choix.

s'en revint chez M. de Courval, portant sur
traits, d'ordinaire insouciants, les traces
ne profonde pensée.

e jour suivant, de Chevandier fit sa toilette
c un soin tout minutieux, et après s'être mu-
de journaux et de revues qu'il avait tout
emment reçus de France, il s'achemina, à la
me heure, vers la résidence de Durand : il
arda au dessus de la porte du jardin, et il vit
Geneviève ne se trouvait pas sous le pom-
r, non plus que sous l'orme. Il devenait évi-

dent qu'elle ne voulait plus avoir d'entrev avec lui. Mais de Chevandier, qui n'était homme à se décourager pour si peu, fra résolûment à la porte avec une badine qu'il p tait, et il demanda à la servante aux allu gauches et hébétées qui lui ouvrit, si mad était à la maison.

—Elle est quelque part dans le jardin, rép dit elle sèchement.

Et persuadée qu'elle s'était acquittée de ce qu'elle avait à faire dans la présente conjo ture, elle poussa brusquement la porte, laqu se referma avec un tel fracas que notre visit en recula.

—Quels sauvages! se dit-il; mais je ne rendrai pas: il faut que je la cherche dans le j din.

Si on avait demandé au capitaine de Chevan p urquoi il s'acharnait ainsi à Geneviève et q étaient ses desseins en lui portant de telles at tions, il aurait répondu sans hésiter qu'il ne voulait pas de mal. Madame Durand était femme aussi jolie que charmante, et il pen qu'un commerce d'amitié sentimental et in cent avec elle contribuerait puissamment à r dre son séjour au manoir moins monotone plus agréable. Malgré tout cela, ç'aurait été

eur pour Geneviève si, confiante comme
était, elle l'eût sans arrière-pensée écouté et
uragé, car aucun principe religieux ne le
ait, la seule influence qui eût sur lui
qu'empire étant le code d'honneur du
de et l'on sait combien ce code est quelque-
relâché.

étonnant intérieurement, s'emportant mê-
e ce qu'elle lui avait inspiré un si vif inté-
l souleva le loquet de la petite porte et s'a-
ra au milieu des citrouilles, des concom-
et des melons qui y croissaient négligem-
en abondance ; il arriva à un petit berceau
que fait en planches, autour duquel on
taillé une vigne sauvage qui formait une
erture d'une délicieuse verdure. Geneviève
it avec son " éternelle broderie," ainsi que
evandier avait stigmatisé son travail. Il
préféré la trouver mélancolique et rê-
: cependant il entra avec son air aimable
aire, en offrant ses lettres de créance sous
des livres et journaux qu'il avait apportés
lui. Geneviève ne pouvait faire autrement
e le remercier de sa politesse ; d'ailleurs,
prouvait un grand plaisir de voir les noms
gravures des lieux et des choses qui lui
t si familières.

Pendant qu'elle examinait le frontispice tré d'un de ces volumes, il prit l'ouvrage q venait de déposer.

—A qui, lui demanda-t-il en souriant, nez-vous ce monument d'industrie et de pa ce féminine que je tiens à la main?

—C'est une paire de pantoufles pour mari, répondit-elle.

Lorsque de Chevandier se représenta honnête Paul chaussé de grosses bottes de ca gne enjambant à travers le fumier de sa puis en voyant cet assemblage de perles soie qu'on lui destinait, une expression d quante ironie passa sur ses traits; il pliss lèvres et ajouta involontairement:

—M. Durand est un homme heureux et s comme de raison, apprécier ce cadeau de J'apprends tous les jours qu'il est un exce fermier, et qu'il s'y entend parfaitement en de tout ce qui concerne la charrue, les ég les bêtes à cornes et autres horreurs du m genre.

Geneviève regarda son interlocuteur: que novice en ces sortes de persiflages, devina le mépris qu'il cachait sous les com ments à moitié ironiques qu'il faisait de Pa tenant constamment ses yeux fixés sur lui, reprit:

Mon mari est non seulement un excellent er, mais encore il est honorable et intègre, point, que la plus indifférente des épouses ourrait s'empêcher de le respecter et de er.

y avait quelque chose de grand dans cette ssion franche et hardie de ses sentiments, ut chez une personne aussi réservée et timide que Geneviève Durand ; et pendant e cœur de Chevandier lui en rendait se- ment hommage, il éprouva en même temps entiment d'une irritation jalouse contre me qui en était l'objet. Il comprit aussi devait s'abstenir de prononcer en présence jeune femme un seul mot qui pût être rété comme incivil envers Paul ; il s'em- donc de réparer sa maladresse en faisant Durand quelques remarques amicales et ctueuses avec ce tact et cette délicatesse lesquels il était passé maître.

nevière reprit son ouvrage, et pendant que oigts allaient avec une agile habileté, de ndier parlait ou lisait à haute voix quelques passages des journaux qu'il avait apportés lui. Le jour baissait, lorsque tout à coup une femme se leva et le pria de l'excuser, e peut-être on pouvait avoir besoin de ses

services à la maison. Il l'accompagna jusqu
porte.

Tandis qu'il lui disait quelques mots d'a
deux figures épiaient en cachette leurs mo
ments : c'était Manon, la fille qui avait rec
capitaine de Chevandier d'une manière si c
téristique, et Olivier Dupuis, la plus mau
langue du village.

—Et vous me dites, reprit lentement ce der
en secouant la tête d'une façon qui était de m
vais présage, que ce charmant gentilhomme
la ville vient ici tous les jours, et passe de l
gues heures avec MADAME (en appuyant dé
gueusement sur le mot), et cela lorsque le m
est absent ! Bien, bien, Paul Durand, est-ce
tu ne pouvais pas faire comme les autres, p
dre pour ta femme une fille vive et alert
notre village, au lieu d'aller au loin choisi
pareil bijou ? Ah ! nous verrons, nous verr
Quand pensez-vous que Paul sera de retou

—Demain, je crois.

—Eh ! bien, bonjour Manon, et si ja
vous vous mariez, ne marchez pas sur les
ces de votre maîtresse.

—Vous pouvez, père Dupuis, garder v
conseil jusqu'à ce qu'il vous soit dema
Lorsque je serai mariée, je ferai comme je v
drai.

t ils se séparèrent sur ce salut amical.

e lendemain la pluie tomba toute la journée torrents, et de Chevandier fut obligé d'a-donner le projet qu'il avait formé de retour- chez sa charmante voisine, de peur qu'une te par un pareil temps le rendît ridicule. st pourquoi dans un accès de mauvaise hu-r il descendit au salon, et là il tua le temps ourmenter les livres de M. de Courval qui taient presque tous d'agriculture, et à jurer, pêter et donner des coups de pied à la demi-zaine de chiens qui égayait la demeure de ami, vieux garçon.

e son côté, Geneviève se trouvait aussi heu-se qu'il lui était possible de l'être. Grâce à effor réunis à ceux des servantes, la maison uisait de propreté, tandis que Manon, par coïncidence extraordinaire, avait fait d'ex-lents pâtés et avait réussi une fois en sa vie sortir du four du pain qui ne fût pas brûlé dessus et cru en dedans.

Les merveilleuses pantoufles qui étaient heu-sement achevées pour l'occasion étaient or-eilleusement étendues sur le fauteuil de Paul, on avait eu soin de tirer dans son coin favori, s de la fenêtre remplie de bouquets. Puis nevière entra dans sa chambre, et après avoir

jeté un regard inquiet sur la pluie qui tomb à verse et à laquelle son mari devait, en to probabilité, être alors exposé, elle se mit frais de se faire aussi gentille et charmante possible. La tâche pour elle n'était pas difficil toujours jolie, elle l'était doublement en ce m ment, car le plaisir que lui faisait éprouv l'espérance de l'arrivée prochaine de son m après cette première séparation illuminait yeux et imprimait à ses joues un vif incarnat

IV

Pendant qu'elle attend ainsi, nous retourn rons de quelques heures sur nos pas, à la re contre de Paul qui s'en revenait chez lui. allait rapidement, cahoté en tous sens, sans soucier ni de la boue des chemins ni de la plu qui l'inondait si généreusement mais tout enti à l'heureuse perspective de se trouver bient avec sa chère Geneviève, au souvenir des e cellentes affaires qu'il avait faites à Montréal dont il rapportait des preuves par de jolis pr sents destinés à sa femme.

Tout à coup, il rencontra le bonhomme ivier Dupuis qui cheminait à pied, de son té, le long de la route, sans paraître plus ucieux de la pluie qu'il ne l'était lui-même. va sans dire que Paul arrêta son cheval et rit au voyageur une place à ses côtés, pro-sition qui fut acceptée par ce dernier avec autant plus d'empressement qu'il avait plus une raison pour le faire.

Une fois repartis, après quelques paroles hangées entre eux à propos du temps, Paul dit sez vivement :

—Ah ! père Dupuis, ça fait du bien et ça ccourcit merveilleusement la longueur de la oute, que de savoir qu'au bout il y a une mme bonne et fidèle pour vous recevoir !

Olivier poussa un gros soupir, et secoua la te en signe de doute. Supposant que cette outade pleine de tristesse était de la part de upuis une allusion secrète à son propre état veuvage, Paul, bien que ce fût la première is qu'il le vit se chagriner à ce sujet, lui dit vec bonté :

—Courage, Olivier, tous ont leurs épreuves n ce monde, dans un temps ou dans un autre ; vous avez une assez bonne santé, assez de yeuse humeur pour suppléer à la solitude de otre foyer.

—Quant à cela, Paul Durand, répondit a grement Olivier, je me trouve bien moins plaindre sans femme que beaucoup d'autres q en ont une.

Le ton, plus encore que les paroles, été particulier, et Paul attacha un regard scrutateu sur son compagnon.

—Oui, regardez-moi bien; je voudrais seu lement que vous puissiez lire sur mon visag tout ce que j'ai dans le cœur. Ça m'éviterait d dire des choses qui ne me rapporteront pa grands remercîments, je suppose, si je les fai connaître. Oh! Paul, Paul, pourquoi n'avez vous pas fait comme vos voisins et vos ancêtre ont fait avant vous: choisi une femme parm les habiles et honnêtes filles de votre paroiss au lieu d'aller plus loin pour réussir si mal?

—Décidément, voisin Dupuis, interromp Paul qui commençait à se fâcher, vous ave pris ce matin, outre votre part de rhum, cell d'un autre.

Cette dernière insinuation le toucha au vif car le vieux Dupuis excédait souvent les borne de la tempérance, bien que cela ne lui fût pa arrivé cette fois; aussi avec un malin cligne ment de ses petits yeux rusés, il répliqua:

—Merci du compliment, mon bon ami; mai

je n'ai pas rencontré aujourd'hui de chrétien assez généreux pour m'offrir sa part Ce n'est ni ci ni ça, et nous n'avons pas besoin de nous battre parce que je crois de mon devoir d'avertir un vieil ami et un voisin, par pure bonté, quand je vois sa femme s'amuser pendant son absence avec un des jeunes messieurs bien habillés et tout parfumés qui sont en visite chez le seigneur. Ah! vous pouvez bien devenir pâle, car c'est vrai. Ils ont passé trois heures entières dans le jardin tout seuls, hier. Manon les a vus aussi, ce qui fait qu'elle peut vous dire la même chose; et le jour auparavant, la veuve Lapointe les a vus parler ensemble sous le pommier dans le jardin. Elle dit qu'elle est restée à les examiner pendant près d'une heure; et le beau monsieur était tout sourire et tout amabilité pour madame.

Et il appuyait encore avec emphase sur ce titre.

Dupuis était petit de taille, faible et avait les cheveux gris; aussi Paul qui possédait une force herculéenne, était trop bon pour satisfaire sa vengeance en usant d'une violence personnelle à son égard. Il fut donc obligé de se contenter de l'empoigner par le haut de son collet d'habit et le lâcher, comme il eût fait d'un

petit chien importun, au milieu de la boue du chemin; puis, laissant échapper sur le bonhomme une vigoureuse épithète de *coquin*, il fouetta son cheval avec fureur, et partit avec une vitesse à se rompre le cou le long de la route inégale.

Au bout de quelques minutes cependant, il permit au coursier de ralentir le pas en lui abandonnant les guides sur le cou, et, laissant tomber sa tête entre ses mains, il se prit à soupirer en murmurant :

—Oui, oui, il faut que cela soit vrai !

Cette pensée seule était une agonie indicible, mais n'enlevait rien à l'apparence de vérité qu'il y prêtait. Il se rappela alors l'admiration et l'étonnement avec lesquels l'élégant militaire avait obstinément suivi tous les mouvements de sa femme pendant la courte visite qu'il avait faite chez lui avec M. de Courval. Il se souvint aussi avec un sentiment mêlé de rage et de désespoir qu'elle avait, sans aucun prétexte à ses yeux du moins, refusé de l'accompagner à la ville.

Durand était de sa nature d'un tempérament très jaloux; mais ce défaut avait sommeillé jusque-là, faute de circonstances propres à le développer. En ce moment, il surgit tout d'un coup avec autant de violence et d'énergie que s'il s'y fût toujours laissé emporter toute sa vie.

Sa colère contre sa femme était adoucie néanmoins de temps en temps par le déchirement qu'il éprouvait de la blessure faite à sa tendresse pour elle ; mais sa rage contre de Chevandier était mortelle, et l'eût-il rencontré sur la route qu'il parcourait, on eût eu à déplorer quelque événement fatal.

Comme il entrait dans sa cour dont la porte était restée ouverte pour son arrivée, il sentit tout son être se contracter à la pensée qu'il allait se trouver en présence de sa femme. Il savait d'avance que tous les reproches et toutes les accusations dont il pourrait l'accabler ne lui apporteraient aucune satisfaction, et il se demandait s'il ne valait pas mieux pour lui poursuivre son chemin jusqu'au manoir, et là faire venir de Chevandier, et, sans un mot de commentaire ou d'explication, tomber sur lui et prendre une vengeance complète des torts qu'il lui attribuait, tout en servant à M. de Courval, s'il se mêlait d'intervenir, une petite dose du même traitement ; car après tout, il était l'auteur indirect de toutes ces misères, puisqu'il amenait avec lui dans des maisons humbles et vertueuses des amis élégants et sans principes.

Pendant qu'il hésitait ainsi sur ce qu'il devait faire, la porte de la maison s'ouvrit et Geneviève

accourut dans sa fraîche et pure beauté ; posa légèrement son pied mignon sur le marchepie de la voiture, elle approcha son visage rougissa pour lui donner un baiser. Naturellement dista te et peu expansive, rien que l'amour profon qu'elle portait à son mari pouvait l'engager sortir jusqu'à ce point de sa réserve habituelle mais lui, détournant la tête comme s'il n'eût pa compris son intention, il dit avec rudesse :

—Rentre à la maison à cause de la pluie.

Quelle angoisse déchirante avait traversé so cœur pendant qu'il articulait ces paroles !

Il avait eu tant d'amour pour sa femme, tan de confiance en elle, et elle était en apparenc si engageante, si aimable, si gentille, quell qu'elle pût être en réalité ! Sautant de son siège il enleva l'attelage de dessus son cheval, le con duisit à l'écurie, et sans vouloir être aidé pa un de ses domestiques qui s'empressait autou de lui, il soigna l'animal et le frotta lui-même.

Sentant bien alors que l'explication si redoutée entre lui et sa femme ne pouvait tarder plu longtemps, il entra à la maison. La nappe étai mise, le souper sur la table, et Geneviève l'attendait debout. Mais qu'il y avait loin de cette femme pâle et tremblante à la joyeuse créature qui avait bondi tout à l'heure si légèrement au-

vant de lui pour lui souhaiter la bienvenue ! jetant impitoyablement les pantoufles brodées l'on lui avait apportées (au milieu de l'angoisse e la pauvre Geneviève éprouvait sans pouvoir rendre compte de ce qui se passait, ce léger e de son mari lui causa un déchirement de ur que le travail de son imagination lui ren- t encore plus cruel), il s'assit à table, mais voulut ni manger ni boire, excepté un grand rre d'eau qu'il avala d'un trait. Puis, il re- ussa sa chaise.

—Qu'est-ce que tout cela signifie ? se de- ndait pour la vingtième fois la tremblante ne femme.

Et ses joues devenaient plus pâles et ses lè- s plus blanches, jusqu'à ce qu'enfin elle crai- t de se trouver mal.

—C'est la pâleur de la culpabilité ! pensait ul. Ah ! l'indigne hypocrite !

A la fin elle parla.

—Paul, qu'as-tu ? Pourquoi me traiter ainsi ?

—D'abord, réponds-moi à une question, mme ! Quels visiteurs as-tu eus ici pendant on absence ?

—Pas d'autres que le capitaine de Chevandier, ondit-elle tout interdite.

—Ah ! c'est donc vrai ? Et tu as l'audace de vouer !

Cette véhémence de la part de Paul n'av certainement pas de raison d'être ; car si e lui avait caché la vérité, il eût été encore pl courroucé contre elle si cela eût pu être possibl mais la colère a-t-elle jamais été logique conséquente ?

Sa réponse, toutefois, était une terrible co firmation des rapports qu'il avait reçus; d'une voix enrouée, suffoquée, il demanda :

—Combien de fois est-il venu ?

—Trois fois.

—C'est-à-dire tous les jours pendant m absence, excepté aujourd'hui : probablem que la crainte de me rencontrer à mon ret ou celle d'exposer son élégante personne à pluie l'aura retenu à la maison. O femme in gne et infidèle ! Que puis-je penser, que p sai-je en effet d'une épouse qui profite de l'a sence de son mari pour passer chaque jour heures entières en compagnie d'un par étranger qui n'a de titres à ses attentions parce qu'il est jeune, beau et sans principes?

—Oh ! sur ma parole la plus sacrée, Pa je le jurerai sur l'Evangile si tu veux, je ne jamais offensé, mon mari, ni en pensées ni paroles. Sans aucune invitation de ma part, capitaine de Chevandier est venu ici, pou

ement par un motif de politesse et de cour-
e.....

Silence, tu entends! Penses-tu me donner
hange sur tes méfaits aussi aisément que
? Ah! tu as prouvé que tu n'étais qu'une
me ingrate et infidèle. Bien que tu nous
rendus, nous et notre maison, un sujet de
erie dans le village, par ta misérable igno-
e de tout ce qu'une femme devrait connaî-
je ne t'ai jamais dit un mot de colère, ni ne
regardée froidement pour tout cela. Mais tu
ssé le temps que d'autres femmes emploient
s travaux utiles et honnêtes, à écouter les
les mielleuses d'une canaille, à jouer avec
neur de ton mari!

Paul, tu es injuste et cruel.

Silence! te dis je. Ne sais-tu pas que de-
toutes les misérables commères à la merci
uelles tu t'es exposée si faiblement, si cri-
llement, nous auront livrés tous les deux
épris du public? Ote-toi de devant mes
!

le se leva, et, oppressée par le sentiment
mal mortel, elle se traîna hors de la cham-

ennemi le plus acharné qu'aurait jamais eu
Durand, eût senti tous ses désirs de ven-

geance pleinement satisfaits s'il eût pu jeter coup d'œil dans cette chambre silencieuse et fond du cœur de celui qui l'occupait, alors q était assis, noyé dans la solitude de son anéa tissement. Sa tête brûlante s'inclinait jusque ses bras croisés, sans qu'il prît garde à l'om du crépuscule qui se faisait plus épaisse, et s se soucier de son jeûne de toute la jour qu'il n'avait légèrement rompu qu'une fois d l'heureuse anticipation de partager avec e chez lui, le doux repas du soir.

Peu à peu sa première violence fit place des pensées moins amères et à des sentime plus humains. Eh! quoi si Geneviève avait e seulement par inexpérience et faute de réflexio elle n'était coupable, après tout, que d'av simplement permis les visites de de Chevandi sans les rechercher ni les encourager.

Oui, mais le mal n'en était pas moindre, il avait, dans sa colère, prononcé des paro que peu de femmes pourraient aisément oubl ou pardonner; il sentait s'élever au dedans lui un certain esprit d'opiniâtreté bourrue l'empêcherait de faire rien qui ressemblât à avances, quand même il serait convaincu q l'avait accusée injustement.

Il prévoyait tout l'éloignement qui all

ir comme une muraille entre eux, éloigne-
t que le temps ne ferait que rendre plus
ond. Et ils avaient été si heureux ensemble !
vait connu tant de bonheur parfait dans sa
son depuis qu'elle y était entrée ! elle s'é-
enlacée si étroitement autour de tout son
! Alors, dans la violence de son désespoir,
mit à pousser des soupirs comme des san-
s.

e bruit que fait un pas léger traversa sur le
cher ; et levant les yeux, il aperçut Geneviè-
uprès de lui. Elle déposa sur la table la
ière qu'elle portait ; même dans le trouble
e moment, il remarqua sa pâleur mortelle,
es cercles livides que les larmes et la souf-
ce morale avaient déjà laissés autour de ses
x si doux. Tout à coup la conviction lui
qu'elle était innocente de toute faute volon-
, et avec cette pensée une crainte terrible
ersa son esprit, la crainte qu'elle fût venue
dire qu'elle le laissait, qu'il l'avait insultée,
agée au-delà des limites laissées au pardon.
aient justement des femmes douces et pai-
es comme elle qui en agissaient ainsi. Et il
it, il sentait que le démon de l'orgueil
iâtre qui était au dedans de lui, le tiendrait

muet ; et que même, dût son cœur se briser, ne ferait aucun signe et la laisserait partir.

D'une voix douce, elle lui adressa ces paroles :

—Paul, je suis peinée, vraiment peinée, t'avoir faché de la sorte. Si j'avais su que eusses désapprouvé les visites du capitaine Chevandier, j'aurais refusé de les recevoir, risque d'insulter sans provocation un ami de de Courval. Ecoute-moi, maintenant, jurer vant Dieu, aussi solennellement que si j'é sur mon lit de mort,—et elle s'agenouilla à c de lui, levant avec respect ses yeux purs et pl d'affection, brillants de tout l'éclat de la vé —je jure que je suis innocente d'une se pensée ou d'une seule parole qui ait pu t'of ser en quelque façon. Bien sûr, tu me pard neras de t'avoir déplu sans le vouloir?

Transporté à ces mots, Paul l'enleva dans bras et la pressa contre son cœur avec passi ou plutôt avec une énergie convulsive ; et la nant ainsi, il jura dans la profondeur de âme que jamais de nouveau il ne l'affliger ne la contredirait, ni ne douterait un mom de sa fidélité. Cet amour de femme, plus p sant que la colère, le raisonnement ou l'orgu avait détruit en un instant l'abîme que la pa on et le soupçon avaient creusé entre eux.

—Ma femme ! ma bien chère femme ! murmu-
t-il en même temps que des larmes que sa
oite nature d'honnête homme ne rougissait
s de laisser couler, tombaient rapides et
ondantes sur la tête soyeuse appuyée contre
poitrine. Dieu soit béni, de ce que la paix
t revenue ! puisse cette première querelle
re nous être aussi la dernière !

Ce fut la dernière en effet ; et dans la suite,
regard de doute ou de colère, ni d'un côté
de l'autre, ne vint assombrir le cours de leur
commune.

Le jour suivant, quand le capitaine de
evandier vint, on lui répondit que madame
rand était trop occupée pour le recevoir.
nd il renouvela ses visites, qu'il eut toujours
nd soin d'entreprendre au moment où il sa-
Durand absent de chez lui, alors qu'il l'avait
éloigner en arrière de sa ferme, il se flattait
s doute d'obtenir une réponse plus favorable ;
s elle était toujours la même, jointe à la
tification d'apercevoir Geneviève à l'une de
fenêtres, engagée dans l'importante fonction
oigner ses plantes et ses fleurs.

retournait alors sur ses pas en grommelant
juron.

e lendemain il disait adieu à Alonville pour
jamais revenir.

Après cela, tout alla tranquillement dans le nage de Durand. Mais bien qu'une paix parfai une inaltérable affection mutuelle y régnass il n'y avait pas de changement perceptible d l'économie domestique de la maison. Toutef l'honnête Paul était profondément satisfai heureux; après tout, c'était bien là le point p cipal. Le commérage calomnieux répandu le vieux Dupuis s'éteignit bientôt, faute d nouvel aliment. Et Geneviève continua de jo avec le même entrain, de l'éclat des jour soleil, des oiseaux et des fleurs, faisant taire temps en temps ses goûts par un effort désesp pour se mettre au soin du ménage.

Bientôt après arriva un gage de la sollicit pleine d'attentions de madame Chartrand, s forme d'un immense paquet, accompagné d billet dans lequel cette dame écrivait que, p voyant le cas où Paul aurait besoin bientôt nouvelles chemises, elle prenait la liberté de en envoyer une douzaine toutes taillées sur un patron de celles qu'elle avait en sa possessi ajoutant que leur confection ne serait qu amusement pour sa belle-sœur.

Sans doute, la jeune femme entreprit vol tiers la tâche, et quand Paul laissa la maiso matin pour se rendre aux champs, il emporta

l'aimable idée de sa gentille Geneviève, assise
a petite table, armée d'un dé délicat et d'une
re de ciseaux, ayant devant elle une pile de
e et de coton blanc comme la neige. Mais,
as ! le manque d'habileté plutôt que de bon
loir, vint frustrer les bonnes intentions de
nevière. Elle se troubla et se perdit au milieu
goussets des bandes et des morceaux ; et enfin
dant cœur et courage, elle déposa sa couture
s espoir de réussir jamais. Elle la laissa ainsi
la reprit deux fois, trois fois, durant le cours
cette journée, pour arriver toujours au même
ultat.

Pendant qu'elle était assise, ses deux mains
osant négligemment sur ses genoux, tout
ière à cette pensée qu'elle échangerait bien
ontiers le peu de talents qu'elle avait en bro-
ie pour l'art de mettre en ordre le chaos de
des blanches qu'elle voyait devant elle, Paul
tra, accablé par la chaleur et la fatigue de
travail sous un soleil brûlant.

Elle saisit vivement comme par instinct, cette
ture qui avait fait si peu de progrès depuis
matin, et jeta la vue sur son mari. Il venait
s'asseoir et essuyait les larges gouttes de
ur qui perlaient sur son front en feu. Il y avait
traste entre sa fatigue jointe à la chaleur qui

l'écrasait, et le repos dans lequel elle était milieu de cette chambre sombre et respiran frais; et cependant, ainsi entourée de ses a combien elle se sentait abattue, nonchala malheureuse!

—Eh bien! petite femme, comment va couture, demanda-t-il avec bonté?

Elle la rejeta de nouveau, et fondant larmes, elle se mit à sangloter.

—A quoi sert, dit-elle, de feindre plus lo temps? Je n'y entends rien. Paul, Paul, tu une femme inutile, indigne!

Repoussant l'ouvrage, Paul attira sa femm lui avec tendresse, en murmurant:

—Le ciel m'est témoin, Geneviève, que tu rends le séjour de ma maison agréable et h reux. Que peut faire de plus une femme? va pas te tracasser l'esprit à propos de se blables bagatelles. Ta douceur et ta patience rendent plus chère à ton mari que si tu étais meilleure cuisinière et la couturière la plus e tendue de la paroisse! Attache tout cela d un paquet, et ce soir, nous irons en voiture ch la Vve Lapointe, et nous le lui laisserons. sera une charité que de lui faire gagner quelq sous, et la promenade va te rendre aussi g qu'une linotte.

Ils partirent bientôt ; et malgré que les com-
ères s'émerveillassent de l'infatuation de Paul
l'égard de sa femme et du profond aveugle-
ent qui l'empêchait de s'apercevoir du peu de
rvices qu'elle lui rendait et de sa parfaite inu-
ité dans la gouverne de sa maison, elle alla
n chemin, plus chérie et plus choyée que
mais.

Un an ne s'était pas écoulé depuis cette
oque que la coupe du bonheur de Paul fut
mplie jusqu'aux bords par la naissance d'un
s.

Aucun noble portant des titres glorieux et
upirant après un héritier qui portera son nom
noré depuis des siècles, aucun millionnaire
sireux d'avoir un fils pour lui transmettre ses
menses richesses, ne se réjouissent plus de la
issance d'un garçon que l'humble paysan
nadien, soit que lui aussi aime à voir son nom
scur mais honnête conservé dans l'avenir,
it qu'il sache que le bras vigoureux d'un fils
i portera assistance dans les travaux des
amps, alors que le grand âge rendra ce se-
urs presque indispensable.

Mais, hélas ! la joie de Paul, comme tous les
yons du soleil sur cette terre, fut de courte
urée ; car la santé de Geneviève toujours frêle

et délicate, ne se remit jamais après la naissan de son enfant. Elle devint plus faible de jo en jour ; en dépit de l'affection et de la te dresse pleine de sollicitude dont l'entour Paul, en dépit même des liens de son amo sans borne pour son mari et son enfant qui l tenait étroitement attachée à l'un et à l'autr l'heure du départ arriva ; et patiente, résignée elle exhala doucement la vie entre les br puissants de son mari qui lui avaient ouvert u asile si sûr et si doux depuis qu'elle avait conn leur protection.

Ah ! Paul Durand, alors que vous étiez assi seul et le cœur brisé dans votre chambre, sa que nul autre bruit que le tic-tac monotone d l'horloge du coin ne vînt en rompre le silenc mystérieux, et que regardant en arrière, vou vous rappeliez la fatigue et la langueur qu'ell apportait de temps à autre dans ses démarches et ces teintes rosées qui montaient à ses joues e s'en effaçaient tour à tour sitôt qu'elle entrepre nait un effort léger ; vous deviniez le secret d ce manque d'énergie dont l'avaient blâmée s souvent les langues des fainéants ; et vous re merciez Dieu du fond de votre cœur de ce qu jamais vous ne lui aviez adressé aucun reproch ni aucun mot de raillerie à ce sujet, de ce qu

mais vous ne l'aviez poussée à des exercices et des efforts qui eussent dépassé ses forces.

Peut être cette pensée était-elle la plus grande consolation de Durand, aussi bien que les caresses dont il entourait son enfant, doué de toute la délicatesse des traits de sa mère, et partageant peut être, cela était à craindre, sa faiblesse de constitution.

Maintenant, dans son isolement, Paul eût désiré volontiers la compagnie de sa sœur ; mais cette dame très digne, fatiguée de ses habits de deuil avait déjà consenti à les échanger contre ses vêtements de noces, elle devait épouser dans quelques mois un respectable notaire quelque peu avancé en âge, mais ayant une bonne clientèle et un caractère pacifique : deux points sur lesquels madame Chartrand avait pris grand soin de se rassurer avant de donner aucune réponse affirmative.

Ce n'était pas tant parce qu'il craignait le gaspillage et le désordre dans l'administration de sa maison que Paul désirait la présence de sa sœur : il était parfaitement accoutumé à ces deux choses-là ; mais c'était pour son enfant. Le tendre petit nourrisson avait besoin de soins plus judicieux que ceux dont pouvaient entourer la tendresse capricieuse et la société ignorante de domestiques.

Une fois convaincu qu'il n'y avait plus l
d'espérer que Madame Chartrand viendr
vivre avec lui, il résolut de se remarier.

Ah ! quel honte ! s'écriera peut-être quelq
lecteur. Comment pouvait-il oublier si vite
jolie jeune femme qui s'était reposée, com
dans un nid, à son foyer et sur son cœur ?

Il ne l'oublia pas ; et de longues années apr
à l'heure solennelle où les dernières scènes
sa vie se retiraient de devant ses yeux obscur
par l'âge, l'espérance de la retrouver dans
monde meilleur absorbait encore tous ses regr
terrestres.

V

Ce ne fut que par amour pour Geneviè
que Paul chercha une mère pour son enfant,
cette pensée seule à l'exclusion de toute autre,
guida dans son second choix.

Sans se soucier de la jeunesse, de la beauté
de la richesse, il passa en revue plusieurs fill
aux yeux clairs, aux lèvres roses, qui auraie

ontiers accepté sa demande et en choisit une i n'avait pas une grande beauté, mais qui it aimable, vertueuse, et déjà considérée ns la paroisse comme une vieille fille; en a il avait la ferme conviction qu'en autant e la chose serait possible, elle remplacerait près de son fils qu'il idolâtrait, la bonne mère e celui-ci avait si prématurément perdue.

Le jour qu'il demanda Eulalie Messier en ariage, il lui expliqua franchement les raisons ur lesquelles il se décidait à changer son t, ajoutant qu'il l'estimait et la respectait, et 'il ferait tous ses efforts pour faire un bon ari; mais il ne lui dit pas un seul mot d'a-our. Eulalie fut parfaitement satisfaite, et ès reconnaissante envers la Providence et en-rs Paul; car sans dot et sans attraits person-ls, elle semblait irrévocablement condamnée rester seule, ce qui équivalait selon elle, à une e d'isolement et d'un labeur sans fin.

Le second mariage de Paul eut lieu par une rûlante journée de juillet, mois aussi incom-ode par l'ardeur de la chaleur aux habitants cette terre "de neiges et de glaces" que si ous demeurions sous les tropiques.

Plusieurs de nos lecteurs peuvent se rappeler nimitable description que nous donne Dic-

kens, dans son *Little Dorrit*, d'une jour de chaleur passée à Marseille ; il représe les pavés comme brûlants, les murs si cha qu'ils font lever des ampoules, pendant que piétons se morfondent pour trouver une to petite lisière d'ombre afin de sauver leur vie échappant aux rayons étouffants et enflamm du soleil.

C'était exactement une température de genre qui régnait à Alonville le jour en qu tion : pas la plus petite ride sur la surface u et claire de notre magnifique Saint-Laurent q roulait majestueusement tout près de là, et s laquelle se reflétaient comme dans un miro les charmants villages qui sont coquetteme assis sur ses bords ; pas la plus petite brise ag tait les feuilles, l'herbe et les fleurs sauvag qui bordaient la route et dont l'immobilité le donnait l'air d'être peintes sur la toile. L prairies nouvellement fauchées ressemblaient Sahara, les chaumes jaunis renvoyaient l rayons ardents du soleil qui les surplombaient et les champs étaient tristes et désolés ; l plantes, penchées moins par le poids de leur épis que par l'impitoyable chaleur, paraissaien demander pitié, ainsi que les bêtes à cornes les moutons qui haletaient sous le maigre om

ge des clôtures et des bâtiments et des quel-
es arbres éparpillés ça et là sur la ferme. De
r côté, les insectes jubilaient, les mouches et
abeilles bourdonnaient, les cigales et les
terelles gazouillaient à leur façon, et leur
nt monotone remplaçait celui des oiseaux
restaient muets dans le feuillage flétri.

Bon nombre de voitures dont les chevaux
ient attachés aux nombreux poteaux comme
en a ordinairement sur la place publique de
que paroisse, se trouvaient devant l'église du
it et modeste village.

Bientôt les propriétaires de ces voitures sor-
nt du lieu saint, et après un vif échange de
isanteries et de folies qui les rendit indiffé-
ts, sinon insensibles, à l'étouffante atmos-
ère, on se dirigea vers la maison du marié,
il ne fallait pas penser à se divertir chez l'é-
se puisqu'elle était pauvre.

Paul aurait de beaucoup préféré célébrer son
ond mariage sans éclat, comme le premier;
s ses amis s'élevèrent si énergiquement et
c tant d'indignation contre un procédé si
traire aux usages de la société, qu'il fut
gé de sacrifier ses goûts aux leurs et de
er aux exigences de la coutume.

Pas n'est besoin de dire que le matin du jour

en question, la résidence de Durand avait mise, de la cave à l'attique, dans un tout à fait brillant et hospitalier. De gros bo quets disposés dans des verres ou des po avaient été placés dans tous les endro disponibles, et une longue table recouverte d'u nappe de toile du pays était remplie de vaisse et de verres.

Dès que la joyeuse compagnie fut entrée da la maison, les femmes se rendirent dans la cha bre à coucher pour ôter leurs grands chapea de paille et défripper leurs robes d'indienne, et chacune, à tour de rôle, alla se lisser les ch veux et se regarder dans l'unique miroir, lequ pour les remercier, leur renvoyait leur resse blance d'une manière si difforme et si décour geante, que non seulement cela suffisait po guérir la vanité cachée qu'aurait pu possé celle qui s'y regardait, mais encore pour en fai reculer quelques-unes d'épouvante.

On se passa généreusement les pots de cid et de bière, ainsi que du sirop de vinaigre, breuvage rafraîchissant que chaque ménagè

(*) Nos lecteurs sont priés de se rappeler que ceci passait dans l'enfance de notre héros. Depuis lors, il fa convenir que les modes ont fait dans nos campagnes rapides progrès.

adienne sait faire à la perfection,—et peu stants après, au milieu des observations sur chaleur et les récoltes, on se plaça à l'entour la table. Après que le curé du village à qui avait donné la place d'honneur eut récité le *édicité*, on attaqua résolûment les plats friands se trouvaient devant soi. La table en était iment surchargée : c'étaient des volailles, des cisses, des porcs frais, des crêpes toutes fu- ntes, des tartes, du miel, des confitures et des ettes surchargées de ces fameuses beignes l'on trouve toujours sur les tables canadien- . A des distances raisonnables étaient placées bouteilles de rhum et de vin *Sherry*, ce nier pour les dames.

u haut bout de la table se trouvaient les ma- . Paul paraissait calme et tout à fait à son aise, s rien ne pouvait égaler le superbe aplomb a mariée qui était assise à sa nouvelle place, si tranquille que si elle y eut été depuis les dernières années. Ses cheveux, vraiment ants et abondants, étaient simplement relevés arrière de ses tempes : on voyait que sa toi- e, quoique sans reproches sous le rapport de propreté, de la décence et du bon goût, avait essairement été choisie plutôt pour la durée, vec le même dédain pour la parure qui dis-

tinguait son digne mari. On lisait sur sa fig une expression de franchise, d'honnêteté et bonne humeur. Elle écoutait avec une impa ble tranquillité, et sans rougir ou para embarrassée, les plaisanteries et les quoli que l'on disait sur son compte. Enfin le bel es le la bande, après avoir épuisé, à son intent et sans succès, toutes les flèches de son carque déclara à son voisin qu'il aurait plus de pla à faire endêver sa grand'mère. L'hilarité e gaieté générales ne furent aucunement interro pues par sa déconfiture, et les conversation les chansons continuèrent leur train : l'app de chacun était aussi aiguisé que dans les jo les plus froids de l'hiver. A la fin on se leva table, et pendant la confusion occasionnée pa changement de sièges, et tandis que les hom chargeaient leurs pipes à même leurs *blag* Durand fit à sa nouvelle femme un signe qu'e comprit, car elle se leva aussitôt et le su tranquillement à travers un étroit passage aboutissait à un escalier conduisant à la pa supérieure de la maison. Quoique le plafond fût bas, il y régnait comme en bas un air bien-être. Un bel enfant de deux ans dorm dans un berceau garni d'un drap de grosse t d'une éclatante blancheur. Penchant légèrem

grosse main brunie par le soleil sur le front son enfant, il dit avec un léger tremblement s la voix :

—Eulalie, mon enfant est sans mère, voulez-s lui en tenir lieu, voulez-vous ?

La femme regarda le petit dormeur sans rien e : sa figure était très agréable et quoique s jeune, la parfaite régularité de ses traits mettait pour plus tard de la beauté. Ré-lé par le toucher de son père, l'enfant ouvrit grands yeux qui, ombragés par de longs cils, inrent plus foncés, et les jeta avec étonne-nt sur cette figure de femme étrangère pen-e sur lui. Durand, un peu surpris et peut-e peiné du silence qu'avait observé sa femme, rit :

—Vous ne m'avez pas répondu, Eulalie ! Est-que vous ne serez pas une mère pour mon t garçon ?

Une légère rougeur passa sur les joues de la iée, la première rougeur qu'on eût aperçue la journée sur sa figure, quoique ce fût le de ses noces. Elle s'agenouilla à côté du ceau, et embrassant tendrement l'enfant :

—Oui, dit-elle, que Dieu me fasse la grâce bien remplir mon devoir envers lui !

Puis ses lèvres furent agitées pendant un ins-

tant, soit par une prière ou une promesse sil cieuse, et lorsqu'elle se releva ses reg qui, selon lui, la rendaient plus belle que si roses et des fossettes eussent remplacé sur figure les marques des soucis et de la fatigue

Les nouveaux mariés allèrent rejoindre le invités, le père portant son garçon qui, com de raison, avait été pour l'occasion vêtu de ses plus beaux habits, et mada Durand soutenant avec sa sérénité ordinaire nouvel orage de compliments et de railleries accueillit son retour. Après que le petit Arm eut été admiré et caressé,--quelques dignes dam étouffaient leurs soupirs pendant qu'elles murmuraient à voix basse le mot " belle-mè qui est généralement regardé comme de m vais présage,—il fut remis à la fille qui en av soin depuis la mort de sa mère, et qui était à porte, se refrognant chaque fois que quelqu touchait à son petit nourrisson : car ce jour-jour de joie pour tout le monde, son hum était plus aigrie qu'à l'ordinaire, non pas t par les divertissements que par la circonstan particulière qui leur avait donné naissance.

Ainsi se passait le temps. Le soleil brûlait plus en plus, et un des invités disait en for de reproche que la grande rivière ne leur

rait pas une bouffée d'air pour dissiper les ons de fumée qni sortaient de leurs pipes. gré cela, on continua à manger, boire, fumer, nter et danser. Danser par une pareille leur était une espèce de suicide presqu'in- gable. Tout le monde était enchanté cepen- t, et la gaieté générale ne se ralentit pas un instant. Malgré que le médecin du village, ne homme non marié, fût avec son frère, aire de Montréal, encore garçon, tous deux isants et agréables, au nombre des invités, s d'une poitrine féminine se souleva en pirs par le regret que la nouvelle mariée, n que ses traits n'eussent rien que de très ple et malgré le titre de " vieille fille " dont la qualifiait en arrière, eût pu s'assurer le lleur parti d'Alonville.

es noces durèrent une semaine, un jour chez des parents des nouveaux mariés, le lende- n chez un autre. Enfin, quand tout le de fut bien rassasié de plaisirs, les choses irent leur routine ordinaire, et il s'établit s le ménage de Durand une tranquillité par- e.

ulalie était si singulièrement taciturne et ment à ses affaires, qu'il n'y avait aucun ue qu'elle fît oublier à Paul, sa première

femme ; elle pouvait passer des heures entiè
avec son mari sans lui dire un seul mot, ou s
l'encourager à parler. Mais en revanche, c
était une ménagère bien rare, et sous ses so
la laiterie, la basse-cour et le jardin prospéra
aussi bien que sous ceux de la digne mère
de Paul elle-même

Mais le cœur de l'homme est difficile à co
tenter. Que de fois Paul, au milieu de la sat
faction, de la propreté et de la prospérité
l'entouraient, se reporta avec envie et le co
brisé par la douleur au temps de boulever
ment que l'amour et la société de la femme bi
aimée qu'il avait perdue si jeune avait couve
en un temps de bonheur !

Il reconnaissait cependant le vrai mérite,
rares et excellentes qualités de la seconde m
dame Durand, et elle, ne lisant jamais dans
replis de son cœur, s'assura qu'il était un
plus rares et des plus dévoués maris. Elle ai
de suite le petit Armand de toute la force de
âme, et quoique, naturellement, elle ne fît
mais voir ses sentiments intimes, elle le care
et le chova avec tout le dévouement dont
bonne mère est capable.

Le temps arriva où elle eut un second enf
à dorloter : mais lorsqu'elle eut rendu Dur

re d'un gros et robuste garçon, elle ne fit pas distinction entre les enfants, et le petit Paul eut pas de plus que son frère Armand une rcelle de son affection et de ses soins vigi- ts.

Tout naturellement cette naissance fut un issant trait d'union entre le mari et la femme, l commençait à ressentir pour elle plus d'inté- , un désir plus inquiet pour sa santé et pour bonheur qu'il n'en avait éprouvé jusque-là, sque l'inexorable mort vint de nouveau et enleva sa seconde femme, juste au moment il commençait à se sentir sincèremeut attaché lle. Une fièvre maligne qu'elle contracta dans froide et pluvïeuse saison d'automne suffit r briser cette active et forte constitution plei- de santé et d'énergie, et le corps de la deuxiè- femme fut déposé auprès de celui de la mière, deux courtes années après qu'elle t remplacée comme épouse.

Le jour de l'enterrement, pendant que Paul t assis avec ses habits de deuil et qu'il pen- qu'il était à présent chargé du fardeau de x enfants sans appui au lieu d'un, tandis que , il était plus seul que jamais, il prit en lui- me la résolution de ne plus se hasarder dans mariage, mais quelque chose qu'il arrivât,

d'essayer à combattre seul et sans compagne
combats de la vie.

Cependant, la destinée lui tenait une co
pensation en réserve.

Quelques mois plus tard Henri Ratelle,
mari de sa sœur, paya la dette de la natu
tendrement soigné jusqu'au dernier jour par
femme. La nouvelle veuve écrivit laconiq
ment à son frère : "Paul, me veux-tu ?" à que
répliqua brièvement : "Oui, sans délai," et e
vint.

—Voi , frère, lui dit-elle en arrivant,
était écrit que nous vivrions ensemble. T
deux, nous nous sommes mariés deux fo
presque, paraît-il, pour éluder cette destin
mais cela devait être. Si tu es satisfait, je
suis !

Paul l'était amplement, et il lui donna ple
autorité de conduire son ménage. Elle se mo
tra digne de la confiance qu'il reposait en e
surtout dans les soins judicieux qu'elle port
aux petits garçons de son frère. Son union n
vait jamais été consacrée par la maternité, et
bonne nature s'émouvait de compassion sur
deux enfants confiés à ses soins, comme s
avaient été les siens propres.

Ceux-ci différaient autant par leurs maniè

eurs penchants que par leurs caractères physi-
es, et pendant qu'Armand avait la fragile et
sitive beauté de sa mère et qu'il était paisi-
et tranquille, Paul possédait la mâle vigueur
son père et il était en outre turbulent et
urdi.

Durand et sa sœur les traitaient avec une par-
e égalité, et si parfois Paul se sentait ému à
forte ressemblance qui existait entre son fils
é et sa jeune et jolie mère, comme son cœur
ait autrefois épris pour sa première femme
rée, il ne laissa jamais percer aucun senti-
nt de préférence.

VI

Paul Durand, toujours industrieux et pros-
re, était devenu un homme riche. Il possé-
t des fermes et des terres dans plus d'une
alité, et il lui paraissait nécessaire pour l'é-
cation de ses garçons de les envoyer au collè-
Il n'était pas avare, et pouvait-il faire mieux
e de dépenser pour eux les sommes considé-

rables qui s'étaient accumulées dans son coffr fort malgré ses nombreuses dépenses ?

Il mit donc les deux garçons au collège; y entrèrent remarquablement bien vêtus, égard aux goûts simples du temps, mais aujo d'hui il est probable que la jeunesse actuelle révolterait de dédain à la vue d'habilleme semblables.

Pour son âge, Armand était grand et flu pour le sien, Paul était très développé en gr deur et en force. Pendant quelque années deux garçons avaient été confiés aux soins effi ces du maître d'école du village, du moins il avait de bonne foi et de son mieux fait par dans le chemin épineux de l'instruction.

Ce fut dans le mois de septembre, après vacances d'été et le jour même de l'ouvert des classes, qu'ils passèrent le portail du vie collège de Montréal (*). Durand les y accomp gna, et après une courte conversation avec directeur de l'institution, le père et les fils trouvèrent seuls dans le parloir.

Paul promena ses regards tout autour de l depuis le plafond bas tout noirci par le tem

(*) Cet établissement a été depuis loué au gouver ment impérial, comme casernes, par les Messieurs Séminaire.

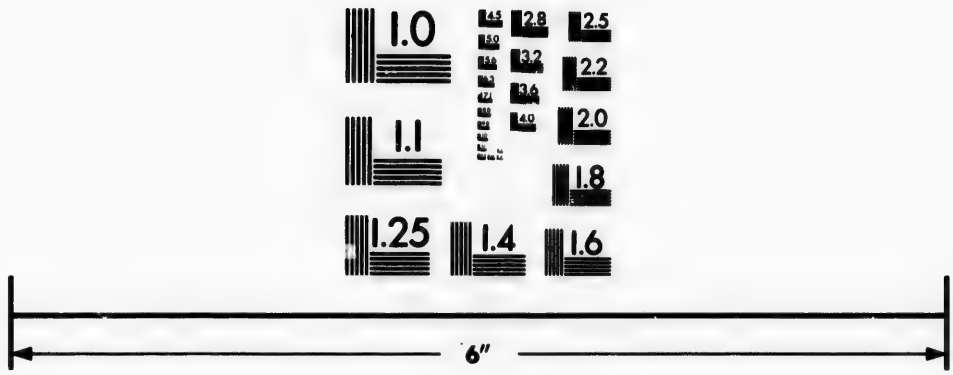
qu'aux fenêtres à petits carreaux, veuves de
eaux. Armand avait les yeux attentivement
és sur son père qui, au moment de se sépa-
, leur donnait des conseils et des encourage-
nt. Enfin, on se distribua les dernières poi-
ées de main, et au moment où Durand sortait
parloir le portier entrait : c'était un individu
t à fait insociable, sans avoir cependant un
uvais naturel. Au regard refrogné et curieux
cet homme, Paul répondit par un regard de
, et murmura à son frère :

—Je hais déjà ce portier-là, autant que du
son !

Comme les classes n'étaient pas formées, il
eut point de leçons ce jour-là, ce qui permit
x nouveaux arrivants de faire connaissance
c leur future demeure et leurs nouveaux
narades.

Paul employa bien son temps, car à la fin de
te première journée, il avait déjà battu trois
ses camarades, juré une éternelle amitié à
autre, et invité un cinquième à aller passer
vacances chez son père à Alonville ; de plus
vait vendu, à un prix exorbitant, deux cou-
ux et un portefeuille de poche à de jeunes
çons qui, grâce à la générosité avec laquelle
rs parents avaient rempli leur bourse, étaient

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

en mesure de se passer le luxe de payer b cher des articles dont ils n'avaient nul besoi

Armand, de son côté, n'avait encore fait cune avance d'amitié, et à cause de cela q ques-uns de ses compagnons l'avaient, avan fin des vingt-quatre heures, décoré du titre DEMOISELLE Armand. Il est impossible de ce qui leur avait suggéré de lui donner ce appliqué avec l'intention d'en faire un gr mépris, ou de ses manières seules, tranqui et réservées, ou de la délicate beauté de ses t et de son teint ; dons tous les cas, cette qual cation fut promptement et universellement ad tée, au grand déplaisir de Paul.

Quelques semaines plus tard, un jour de gé que les deux frères étaient assis ensem dans une salle donnant sur la cour de récréat tout entourée d'une belle rangée de peuplie leur attention fut attirée par la voix de d écoliers qui étaient venus s'arrêter un ins près de la fenêtre où ils se trouvaient san douter qu'il y eût quelqu'un.

—Oui, c'est un bon couteau, dit l'un, mai l'ai payé un bon prix ! je l'ai acheté d'un Durand.

—Je suppose que tu l'as eu du bruyant ta geur aux gros os ? dit l'autre.

—Le plus jeune ne paraît pas avoir en effet
prit du commerce.

—Je crois que le plus jeune est un vrai
risse, un lâche, capable de se sauver devant
souris !

—Viens-t-en, nous ne connaissons pas encore
courage, nous ne l'avons pas encore vu mis
épreuve : mais il y a chez lui un air de
lesse qu'on ne rencontre pas chez son gros
aud de frère. As-tu remarqué ses petites
ns et ses petits pieds, ses traits réguliers, sa
e taille mince et gracieuse ?

n entendant ces paroles, Paul fronça les
rcils, mais ne fit aucune observation ; seule-
nt, il se pencha en avant pour voir ceux qui
laient ainsi : Armand en fit autant. C'étaient,
premier un grand et élégant garçon de dix-
t ans du nom de Victor de Montenay, l'autre
elé Rodolphe Belfond, le propriétaire du
teau, jeune homme à figure basanée, à sta-
e compacte et carrée, un peu plus jeune.

—Ne parle pas aussi légèrement de Monte-
! dit avec colère Belfond. Que peut faire un
çon avec une figure aussi jolie et des mains
si petites que celles d'une fille ?

—Il vaut autant demander à quoi sert au beau
val de course d'avoir des jambes fines et

gracieuses et des formes élégantes, plutôt
la lourde taille et les mouvements du chev
trait ?

—Je ne vois pas à quoi tu en veux ve
répondit Belfond. Je suppose qu'à tes yeu
camarade ne peut pas avoir une taille déc
et être d'une certaine grosseur sans que t
compares à un cheval de trait, simplem
parce que tu te trouves toi-même dans la c
gorie des fluets !

—Bien, mon cher Rodolphe, je suis à la
fier et heureux de posséder cette délicatess
formes sur laquelle tu reposes si peu d'im
tance. Si l'on mettait dans le plateau d
balance une fortune et les bons points de
personne dans l'autre, je n'hésiterais aucune
à choisir ce dernier, car tu le sais, la for
peut nous arriver un jour ou l'autre comme
cident et se fondre aussi vite, mais l'arge
peut changer de grosses mains calleuses et
ges et de gros pieds carrés en des mains e
pieds, par exemple..... pourquoi ne le di
je pas?... comme les miens !

—Vraiment, de Montenay, si tu n'es pas
tu es un freluquet et un faquin, ce qui ne
guère mieux. De quelle utilité te serait la p
tesse aristocratique de tes extrémités, comme

decins appellent cela, pour te battre à coups poings, pour ramer ou faire quelque chose ile ?

—Ça servirait du moins, mon cher Rodolphe, aire destinguer le capitaine de l'équipage, ficier du soldat !

—Je vais te dire, Victor de Montenay, ce qui est : je t'étendrais raide à terre en une secon- si je ne savais pas que ma famille est aussi ne et aussi ancienne que la tienne, et que tu ais qu'un innocent de toi-même en voulant à mes dépens.

—Mon cher ami, si tu veux croire que mes arques te sont personnelles, je te trouverai ête éventée à proportion de la grosseur de mains. Viens, pour te mettre de bonne hu- r avec tes amis et avec toi-même, nous ns faire une partie de *foot ball.*

—Ils nous ont tapés tous les deux assez rude- t ! murmura Paul entre ses dents en s'a- sant à son frère. Toi un lâche, moi un gros aud ! J'espère que je serai encore capable payer au moins un des deux.

était évident, par le ton avec lequel il pro- ça le mot " un", qu'il pensait à ne redresser les torts qui lui étaient personnels ; mais

son frère, sans paraître remarquer cette
quine réserve, lui dit tranquillement :

—Nous ne devions pas nous attendre à a
chose. Ceux qui écoutent entendent rare
parler d'eux en bien.

—Tu es un fou plein de scrupules ! répo
brusquement l'autre. Je crois que tu n'as
plus de bon sens que ce stupide idiot qui
bonne opinion de sa personne. Je voudrais
avoir une chance de le frotter un peu !

La discussion entre les deux frères fut arr
par la bruyante arrivée d'une demi-douzain
leurs camarades, et Armand s'apercevant
son frère continuait à être d'une humeur b
rue, s'amusa à examiner une pile de livre
classe neufs, qui se trouvaient devant lui.
cident en resta là.

Les classes régulières commencèrent e
Armand n'eut pas à se plaindre de ses devoi
de ses leçons, car il s'acquitta de ses tâches
une facilité et une exactitude telles que ses
tres lui en firent les plus grands éloges.
heureusement, quelques-uns de ses compag
conçurent de l'envie sur ses succès, et son
turel froid et réservé ne lui attira guère d'a
Son impopularité augmenta tous les jour
sans la moindre provocation de sa part, les

ètes de DEMOISELLE Armand, de lâche, pleu-
ient sur lui. Le pauvre garçon était d'une telle
sibilité que sa position étaient devenue intolé-
le, et il prit plusieurs fois la résolution d'é-
re à son père pour lui demander et même le
er de le retirer du collège.

Une après-midi qu'il était tranquillement à
arder jouer les autres, plusieurs de ses bour-
ux se rassemblèrent autour de lui et se mirent
persécuter avec leur malicieuse adresse ordi-
re. L'un pria, d'un air moqueur, DEMOISELLE
nand d'aller prendre part à leurs jeux. Un
re s'y opposa, de peur que cela gâtat la beauté
ses mains blanches et douces, qui n'étaient
au plus capables que de tenir les cordons
tabliers de sa maman.

e trait d'esprit fut accueilli par les éclats de
s et les applaudissements de la troupe, et
arité augmenta lorsqu'un troisième ajouta
l était tout étonné de ce que MADEMOISELLE
and sortît sans se munir d'un grand chapeau
aille pour ne pas se griller et se ROUSSELER
eint. La respiration d'Armand devenait plus
. Il était écrasé sous les impitoyables sarcas-
de ses persécuteurs, tant étaient grandes les
frances qu'endurait cette âme sensible et
ée qui craignait par-dessus tout le ridicule.

Ses joues devinrent pâles comme la mort, et d
air qui paraissait autant implorer que se déses
rer, il regarda tout autour de lui. Hélas ! il ne
voir sur leur contenance qui ne respirait qu
joie et les tours, aucun ralentissement aux t
ments qu'ils lui faisaient souffrir, aucune c
pensation à ses douleurs. Sentant toute l'injus
d'une persécution si peu méritée de sa part, l'
fant éclata en sanglots. A la vue d'une pare
émotion si inattendue, quelques-uns s'arrêtèr
tandis que les autres ne firent que redoub
teurs persécutions.

—Ah ! ELLE va se trouver faible ! vite, des s
dit l'un.

—Un mouchoir de poche pour essuyer
larmes ! dit un autre.

A ce moment l'élégant de Montenay qui rô
par là avec Rodolphe Belfond, son intime a
se joignit au groupe.

—Allons donc ! qu'a MADEMOISELLE Arma
demanda-t-il.

Armand releva tout à coup la vue comme
cerf aux abois, et son regard tomba sur le der
interlocuteur qui se trouvait devant lui. Cro
dans la confusion du moment, que Rodo
était depuis le commencement parmi ses pe
cuteurs, et cédant à l'insatiable désir de

ce qui depuis quelques instants bouillonnait
sa poitrine, il s'élança avec la force et la
d'un tigre sur son ennemi et le terrassa : ils
èrent tous les deux. Il roula dessus et des-
son antagoniste, et sans s'occuper des coups
tombaient sur lui dru comme grêle, il ne
pas un seul instant.

rsqu'on l'arracha de force sur son adver-
, un épais brouillard obscurcissait la vue
elui-ci, ses oreilles tintaient et n'enten-
t plus, et dans le délire de la colère il
it de conscience que pour la vengeance.

Vraiment, Durand, tu es un véritable dé-
! tu l'as presqu'étranglé, dit un de la bande
ant qu'il aidait Belfond à se relever.

lui-ci offrait en effet un spectacle alarmant !
it la face et les lèvres tachées de sang livi-
cette strangulation partielle.

nfus en quelque sorte de cette fureur déses-
, Armand porta machinalement la main
figure et la retira tachée de sang. Il se
a sans dire un mot vers une cuve d'eau
trouvait sous la gouttière d'une dalle et
ença à faire disparaître de sa personne
ces du combat.

h bien ! mes amis, je crois qu'après ce
ent d'arriver vous ne serez plus tenté de

l'appeler MADEMOISELLE Armand ! dit de M
nay en s'adressant au cercle des élève
étaient là tranquilles, tout stupéfaits de la
dité électrique et de la fureur avec lesquel
garçon mince et délicat qu'ils avaient si
toyablement tourmenté s'était jeté sur un
lard qui le surpassait de beaucoup en gra
et en force.

Personne ne répondit à son interpell
puis s'adressant à Belfond :

—La meilleure chose que tu puisses
maintenant, lui dit-il, c'est de suivre l'ex
de ton ci-devant ennemi qui, en vérité, a p
qu'il est digne de toi ; va te donner un
lavage, ça te rafraîchira en même temps q
te donnera une meilleure mine.

Belfond se disposa avec bonne grâce à
ce conseil et partit en chancelant, ma
évitant la direction qu'Armand avait
Celui-ci était encore à ses ablutions, lorsqu
cevant un ombrage dans les rayons du so
leva la vue et vit près de lui de Montena
lui dit :

—Sais-tu, Armand, que tu es héroïque

—Brutal, veux-tu dire ?

—Pas du tout : peut-être que si c'eût é
grand frère qui eût été à ta place, j'aurais

nd ! dit de M
e des élève
péfaits de la
avec lesquel
s avaient si
jeté sur un
coup en gra

on interpell

e tu puisses
le suivre l'ex
en vérité, a p
e donner un
même temps
ne.
nne grâce à
ncelant, ma
nand avait
tions, lorsqu
rayons du so
de Montena

es héroïque

ue si c'eût é
ace, j'aurais

que chose de brutal dans cette tenacité de
DOG avec laquelle tu étouffais ton ennemi ;
chez un garçon de ta charpente et de ta
, c'est du courage et du PLUCK au suprême
. Donne-moi ta main !

pendant, Armand avait toujours entretenu
rofond sentiment d'admiration enfantine
le bel et jeune aristocrate qui, toujours
lé avec un soin scrupuleux et élégant,
que souvent insolent dans ses manières,
uel et piquant dans ses remarques, appar-
t à une classe de personnes avec laquelle,
nfant de la campagne, n'était jamais
en contact. Il l'avait toujours regardé
ne devant être, sous n'importe quelle
nstance, quelque chose d'au-dessus de son
ité. Aussi, en l'apercevant à ses côtés lui
t des louanges et lui offrant la main de
tié, il sentit son cœur battre de plaisir et
ueil. Il tendit toutefois sa main avec ré-
, et sans trahir le sentiment qu'il épouvait
sant :

Mais je croyais que Rodolphe Belfond était
tes amis !

Et il l'est en effet, dit de Montenay en
yant sur le bord de la cuve pendant qu'Ar-
s'essuyait la figure et les mains avec son

mouchoir. Oui c'est vrai, il est un de mes
il est même un de mes petits parents, mais
n'est pas une raison pour que je me batte
lui. Malgré qu'il passe la moitié de ses vac
chez moi, et l'autre moitié chez lui, cela n
pas empêché d'être content de le voir
par un jeune homme comme toi. Il se
tant de ses os et de ses muscles, de sa for
de ses nerfs, qu'une leçon comme celle
tu viens de lui donner lui sera, je pense,
taire.

Si Armand avait été plus vieux, avait eu
d'expérience des intrigues de la vie, il a
peut-être conçu des soupçons sur la sincéri
l'amitié que Victor paraissait étendre à
amis ; mais ébloui par une excusable vani
écouta son camarade en toute confiance, co
un oracle.

—Ah ! ça, quel est ton nom ? Armand
nom qui s'accorde certainement avec ton
rieur. Si tu avais eu la force, la taille, les
points d'un BOXEUR, je n'aurais éprouvé
intérêt de te voir sortir de la bataille d'une
belle manière ; mais je dois le dire, j
content de te voir avec ton visage effé
donner une volée à ce lourdaud que j'a
mon ami, qui m'a battu moi-même plus

t un de mes
parents, mai
je me batte
tié de ses vac
ez lui, cela n
de le voir
toi. Il se
les. de sa fo
comme celle
a, je pense,

eux, avait eu
la vie, il
sur la sincéri
t étendre
cusable vani
confiance, co

m? Armand
nt avec ton
la taille, les
s éprouvé
ataille d'une
s le dire, j
visage effé
ud que j'a
même plus

. Ne rougis pas et ne prends pas cet air de
contentement lorsque je parle de ta jolie
ure, tu en seras bien fier lorsque tu connaî-
s un peu plus la vie : oui, aussi fier que je le
s de la mienne !

Et il se pencha pour se mirer dans l'eau de
cuve.

—Tous ces imbéciles, continua-t-il, mon bon
i y compris, savent-ils de quel poids est dans
monde la beauté, soit chez la femme soit
z l'homme, tant qu'elle dure ?

Armand, qui trouvait que son jeune et philo-
he ami devenait un peu trop profond pour
, s'empressa de répliquer qu'il aimerait
eux être privé de cette beauté incertaine qui
attirait les moqueries et la persécution de
camarades.

—Il n'est pas éloigné, maître Armand, le
r où tu penseras autrement, où tu estimeras
prestige qu'elle te gagnera bien plus que le
pect étonnant que tu as acquis aujourd'hui
tes condisciples de collège par ton cou-
e.

Tout en parlant de la sorte, notre jeune et
coce orateur se pencha encore plus sur l'eau
l regarda d'un air plus pensif la belle figure
ssique que le miroir lui renvoyait. Sous le

rapport des connaissances, Armand Durand été bien en arrière de lui, car celui-ci avait lu de romans et y avait puisé des connaissances dont il pouvait fort bien se passer.

Sortant tout à coup de sa préoccupation, il lui demanda :

—Quel tour t'avait donc fait mon gros lourdaud d'ami pour que tu l'aies si subitement choisi tandis que plusieurs de ces oursons te tourmentaient depuis si longtemps ? Comme tu paraît étonné !

Lorsqu'Armand apprit que le furieux assaut qu'il avait commis sur Belfond avait été comparativement sans provocation, il en conçut un extrême chagrin, et il se raffermit dans la conviction que la partie qu'il avait jouée était tout autre chose que de l'héroïsme. Cependant, la pensée que l'objet de sa secrète et enfantine admiration avait daigné l'honorer de son amitié, fit bientôt disparaître cette peine.

Plus tard dans la journée, comme les écoliers se mettaient en rangs pour se rendre au réfectoire, il se trouva en contact avec son adversaire du matin.

—Dis donc, Durand, lui souffla celui-ci avec fureur en lui montrant son œil poché et noirci, je pense que tu es bien fier de ton exploit, mais

e faut ma revanche. Ça te plairait-il d'avoir
autre prise demain matin dans la cour de
éation ?

-Franchement, non ! répondit honnêtement
and.

-Et pourquoi pas ?

-Parce que tu es beaucoup plus gros et plus
que moi, et que je me ferais battre.

-Mais, dis donc, Durand, tu l'as culbuté ce
n comme une quille, tu pourrais bien lui en
encore autant, dit un autre qui avait le goût
giffles.

rmand secoua la tête.

-J'ai pu le faire une fois, dit-il, mais je ne
s plus capable de le faire une seconde fois !
leurs, Belfond, je suis fâché d'avoir sauté
oi comme je l'ai fait ce matin, sans provoca-
suffisante. Je voulais attaquer un de ceux
ne maltraitaient depuis si longtemps.

Durand, tu es aussi honnête que courageux.
ons-nous la main !

pour la seconde fois ce jour-là, on offrit à
nd la main de l'amitié.

puis ce moment une intimité aussi agréable
Armand qu'utile pour Victor s'établit entre
eux camarades. Armand, dans la simple et
ête admiration qu'il éprouvait pour l'aris-

tocratique héritier des de Montenay et la g
tude qu'il ressentait de ce qu'il avait été élev
rang de ses amis, croyait qu'il n'y avait pa
sacrifice trop grand à offrir sur l'autel de l'am
Il se trouvait donc heureux lorsqu'il pou
pendant les récréations lui copier ses thèm
ses versions latines, ou bien encore lui offr
plus grande partie de sa part du panier touj
bien rempli que son frère et lui recevaient
vent de la maison paternelle. De Montenay,
seulement acceptait volontiers cet hommage,
il laissait voir une préférence visible pou
compagnie de celui qui le lui offrait, car, o
que sa vanité éprouvait une grande satisfac
de l'encens qui lui était si naïvement offert
trouvait un certain charme à la conversa
pleine de délicatesse et aux sentiments él
que possédait son jeune ami : raffinement
en grande partie à l'innocence enfantine de
caractère, innocence si marquée, qu'heure
ment pour eux deux, de Montenay ne s'était
encore soucié de troubler.

Depuis lors, l'intimité entre Victor et
dolphe avait presqu'entièrement cessé ;
comme elle était due autant à de fréque
relations entre leurs familles qu'à une pr
rence mutuelle, ils ne s'aperçurent pas de
interruption.

Les jours se succédèrent et se passèrent ainsi ne manière assez agréable et sans offrir utres incidents que ceux des devoirs et des usements particuliers à la vie d'écolier, qu'à l'heureux temps des vacances toujours vivement attendu par les maîtres et les élèves. Par une belle matinée du mois de juillet, les ux jeunes Durand sautèrent avec ravissement la charrette qui les avait transportés à r demeure. Avec quelle joie ils sortirent ites, sacs et paquets, sans s'occuper des acci-nts et avaries ! avec quelle surabondante ection ils embrassèrent la tante Françoise et nnèrent encore et encore des poignées de ain à leur père qui, droit devant eux, les gardait faire avec un légitime sentiment d'or-eil qu'il essayait inutilement de cacher ! Et is, quel déluge de questions sur les favoris la basse-cour, certains arbres fruitiers ou les rrés du jardin pour lesquels ils avaient plus attrait parce qu'ils leur appartenaient, tout la entremêlé d'anecdotes sur leurs camarades, vie d'écolier et leurs maîtres. Bref, il y avait en des mois que les murs de la maison avaient entendu un pareil caquetage, un mblabe carillon d'éclats de rires et de cou-lets de chanson.

Comme de raison, leur retour à la maison f
célébré par une série de fêtes : les fruits,
crème, les œufs et le beurre frais, les gâteau
et les confitures étaient pour eux un charma
contraste avec la nourriture plus simple
collège. Jamais on ne vit d'enfants plus choy
et fêtés, de parents plus empressés à les choy
et fêter que le furent Paul Durand et
sœur.

Par une après-midi d'étouffante chaleur q
les jouvenceaux étaient sous le berceau à
préparer des lignes pour une excursion
pêche qui avait été projetée, et que madam
Ratelle était à raccommoder leurs nombreu
vêtements, Durand vint les trouver. A la que
tion " quelles nouvelles " qu'on lui fit en sou
riant, il répondit :

—Je viens de voir M. de Courval. Il parta
pour Montréal, dans l'intention de revenir bie
tôt avec sa famille.

La famille en question ne se composait p
d'une épouse et d'enfants,—car M. de Courva
comme nous l'avons dit, était garçon,—ma
d'une sœur qui était veuve et de sa fille. A
mort de son beau-frère, Jules de Beauvoi
survenue quelques années auparavant, et q
les avaient laissées dans les circonstances plein

'embarras, M. de Courval les avaient emme-
ées de Québec pour conduire son ménage de
arçon.

—Comment se porte M. de Courval? avait
emandé la tante Ratelle.

—Très bien, et il s'est informé avec bonté de
os garçons. Il dit qu'il a l'intention de les faire
ander bientôt au manoir, montrer quelques-
ns de leurs exploits, et qu'il faut qu'il les
oie de temps en temps pendant leurs va-
nces.

Paul et Armand ne se montrèrent pas très
ers de cette nouvelle. Ils avaient déjà assez
ressources pour s'amuser à leur goût, et ils
en désiraient pas d'autres. Madame Ratelle
t celle des intéressés qui apprit la chose avec
plus de plaisir, car son désir intime était de
ir ses neveux se mêler à une société plus
istocratique que celle où son sort l'avait jetée
e-même.

Quelque temps après arriva une lettre qui
vitait les deux frères à aller au manoir, les
formant en même temps qu'ils y rencon-
raient quelques-uns de leurs camarades de
lège.

Si Paul y pensa seulement, ce fut plutôt de
aisir qu'autrement. Mais Armand eut la chair

de poule à la seule idée de se trouver
milieu d'étrangers, et il fallut que par quelqu
paroles un peu vives la tante Ratelle le for
d'accompagner son frère. Comme il mit un p
de mauvaise volonté à faire sa toilette et qu
prit un pas nonchalant pour se rendre à la maiso
ils arrivèrent chez M. de Courval après l'heu
fixée, et lorsqu'ils furent introduits dans l
salon, le domestique leur apprit que le seigne
et ses jeunes invités étaient à se promener da
le jardin, mais qu'il serait bientôt de retou
Profitant de ces quelques instants de répi
Armand alla s'asseoir dans un coin, tandis q
Paul se mit à rôder à loisir dans le chamb
pour en examiner l'ameublement Quel co
traste entre cet appartement avec ses ridea
de damas et de dentelles, ses miroirs, ses innom
brables colifichets dont les noms et l'usa
étaient des énigmes pour eux, et " le plus b
appartement " de leur demeure, simple m
propre, avec son plancher sans tapis, recouve
seulement par quelques catalognes (fruit
l'industrie de la tante Ratelle), avec ses pet
rideaux de bazin blanc, ses chaises empaille
et ses fauteuils de bois n'ayant pour tout orne
ment que quelques images de saints aux co
leurs vives, et quelques petites statues de plât

i invraisemblables les unes que les autres ! Armand regardait la richesse et l'élégance ées devant lui, plus il sentait la grande dis- e qui devait le séparer de ceux à qui elles rtenaient, et plus il redoutait de se trouver eux.

ne porte, située au bout de la chambre, vrit tout à coup et si soudainement qu'Ar- d en fit un soubresaut : une jeune fille de orze ou quinze ans, à la taille délicate et e avec élégance, entra. En apercevant ces es étrangers elle ne fit paraître aucune rise, mais après les avoir examinés à loisir, leur demanda s'ils désiraient voir M. de rval ?

rmand ne répondit pas, mais l'aul répliqua squement :

-Je pense que oui, puisqu'il nous a invités enir ici ! Je m'appelle Paul Durand, et je présente mon frère Armand.

es grands yeux de la jeune fille lancèrent eux un regard sous lequel Armand devint late, et cette fois, elle leur parla plus dou- ent :

-Mon oncle va venir dans quelques instants, elle, et il sera enchanté de vous voir.

u moment où elle sortait, Paul grommela :

—Elle est assez jolie, mais je hais les fil elles ont si peu de sens commun et sont si r plies d'affectation !

Armand soutint de son côté que du moi n'y avait rien de déplaisant dans l'échant du sexe que son frère venait de condam d'une manière si sommaire.

—Les voilà ! ajouta-t-il en entendant par fenêtre ouverte le bruit des rires et des v qui se rapprochaient.

Ils entrèrent. M. de Courval qui venait premier leur présenta la main avec bienv lance.

—Vous allez, leur dit-il, rencontrer ici q ques-uns de vos amis : il y en a deux ou t du même collège que vous.

Lorsqu'Armand, en jetant un regard aut de lui, vit que tout le groupe des jeunes g qui entourait M. de Courval avait les yeux fi sur lui et son frère, il devint presque nerve mais ses esprits troublés se rassurèrent pr qu'aussitôt en apercevant Victor de M tenay au milieu d'eux. Il s'avança vers d'un pas timide mais empressé, et tendit main à son affectionné et tendre ami de c lège ; mais celui-ci feignant ne pas s'apercev de son mouvement, fit un petit salut et lui d

—Comment vas-tu, Durand ?
uis il lui tourna le dos.
est impossible de décrire ce qu'Armand
ouva en ce moment. La honte et la mortifica-
l'assaillirent et ses sentiments blessés le
urèrent tout à la fois : il sentit son embarras
menter lorsqu'il vit les regards de curiosité
ous ces étrangers fixés sur lui. Tout à coup
voix agréable et familière fit entendre ces
s :
—Comment vas-tu, Armand ? Je suis enchan-
e te voir.
t Rodolphe Belfond saisit et secoua énergi-
ment cette main que de Montenay avait
aignée.
ette franche amitié de la port de Rodolphe
un baume adoucissant sur la première
n de la vie du monde qu'il venait de rece-
.
uelques instants après que de Montenay
dédaigneusement tourné le dos à son ami
ollège, il s'approcha de la jeune demoiselle
avait abordé les deux frères quelques minu-
auparavant : c'était Gertrude de Beauvoir,
ièce de M. de Courval. Armand la voyait
r la première fois. Victor se pencha pour
glisser dans l'oreille quelques mots d'ami-

tié ou de flatterie, à quoi elle, aussi fanta
et capricieuse que belle, pour toute répon
détourna de lui avec pétulance et jeta p
fenêtre une branche d'héliotrope qu'il lui
donnée quelques instants auparavant.

La musique, les danses rondes, les prom
des furent mises en réquisition pour div
nos invités qui tous passèrent agréablem
veillée, à l'exception peut-être de notre h
Paul lui-même, ayant rencontré une coup
gaillards de sa trempe qui haïssaient la co
sation, les filles, la musique et toute sor
vilaines choses semblables, et qui ne se
ciaient de rien autre chose que de *foot-ba*
promenades en chaloupe, de la pêche,
disons-nous, s'était passablement amusé.
Armand, qui était trop gêné, trop réser
trop mal à son aise pour faire des avanc
souffrant encore de la vive blessure q
Montenay avait infligée aux sentiments d
de son cœur, comptait les heures et sou
pour la fin.

Quoique obligeant, M. de Courval n'éta
un hôte bien attentif, et sa sœur, madam
Beauvoir, qui, couverte de soie et de dent
était restée languissamment étendue s
canapé la plus grande partie de la soiré

aussi fanta
toute répon
e et jeta p
pe qu'il lui
avant.
es, les prom
on pour div
agréablem
de notre h
tré une coup
ssaient la co
et toute sort
t qui ne se
ue de *foot-ba*
la pêche,
ent amusé.
, trop réser
re des avanc
blessure q
sentiments d
eures et sou

Courval n'éta
œur, madam
ie et de dent
étendue s
de la soiré

rait encore plus indifférente que lui.
nd, se voyant seul et négligé, s'esquiva
on où il ne paraissait pas être à sa place,
rendit sur le balcon. La lune éclairait
out l'éclat de sa force. Si l'on en juge par
ession de son visage, le jeune homme
t dans sa tête des idées plus pénibles
éables, quand il fut détourné de ses pen-
ar un léger bruit de pas qui s'avançaient;
retourné, il aperçut Gertrude de Beau-
ui était à ses côtés.

ourquoi, lui demanda-t-elle, ne rentrez-
as pour prendre le souper? Toutes les
et les fraises seront mangées, car vous
on appétit, vous autres écoliers.

vous remercie, je n'ai pas faim! répon-
implement.

lors vous êtes peut-être de mauvaise hu-
Maman dit que les garçons sont toujours

ais non, mademoiselle de Beauvoir.

ous avez été toute la veillée si triste, si
e? Est-ce parce que Victor de Montenay
é de vous donner la main?

souvenir de cette injure et la pensée
l'avait remarqué lui firent monter le
au front;

—Oui, répondit-il, j'en ai été très d'autant plus que de Montenay et moi éti très bons amis au collège.

—A votre place je ne le regarderais et parlerais plus, fit observer avec une c pétulance la jeune demoiselle. C'étai grossier et bien mesquin de la part du Victor d'en agir ainsi !

Singulièrement soulagé par cette sym inattendue, Armand sentit sa gêne disp peu à peu, et il se surprit bientôt à raco la jeune fille les détails de ses épreuve ses troubles d'écolier, jusqu'à la fameu qui avait été l'origine de son amitié a Montenay. Tandis qu'il s'accusait de l'ac rage auquel il s'était livré en cette mém occasion, Gertrude l'interrompit par des ments de main et en s'écriant avec énerg

—Bien, très bien ! Vous auriez dû trai la même manière tous les autres misér C'est un bonheur que je ne sois pas g car je suis si susceptible, que je ne pu souffrir patiemment un regard ou un mot sier, de sorte que j'aurais toujours été e relle avec mes camarades d'école. Je ne mence jamais, mais aussi je n'excuse une impertinence ou une injustice.

ai été très
ay et moi éti

egarderais et
avec une c
selle. C'étai
la part du

ar cette sym
sa gêne disp
ientôt à rac
ses épreuve
à la fameu
on amitié a
ccusait de l'a
n cette mém
mpit par des
t avec énerg
uriez dû tra
autres misé
e sois pas
ne je ne p
rd ou un mo
ujours été e
école. Je n
e n'excuse
ustice.

moment, de Montenay passait la porte
nait sur le balcon.
nez, dit-il, mademoiselle la déserteuse,
aman m'a envoyé vous chercher.
n disant cela, il passa nonchalamment
s à l'entour de la taille de Gertrude en
t de l'attirer vers la maison.
ive jeune fille ressentit tellement l'im-
nce d'une telle liberté que, se retournant,
appliqua sur l'oreille un soufflet reten-
et des mieux conditionnés, tout en lui

mment osez-vous cela, Victor de Monte-
st-ce que je vous permets jamais de
de telles libertés ?
Montenay avait eu l'intention d'étonner
d en lui faisant voir plus de familiarité
belle jeune fille du château qu'elle lui
rdait réellement, il en fut certainement
ni.
retourna pâle et la rage au cœur. . .
me semble, dit-il vivement, qu'un cou-
oit à un si petit privilège !
ne conteste pas, monsieur, la valeur du
e, répondit notre jolie bruyante en
t le plancher de son petit pied ; mais la
ue je trouve, c'est votre audace que votre

qualité de cousin n'excuse en aucune ma
Et en vérité, notre cousinage au quatrie
cinquième degré, est assez éloigné pour
douteux. C'est une distinction que je n'
tionne nullement.

—C'est bien, mademoiselle de Beauv
vous laisse, répliqua-t-il avec une iro
politesse.

Et tournant sur ses talons, il ajouta av
rire moqueur :

- Peut-être que vous désireriez avoi
occasion pour donner à votre nouvelle co
sance, M. Durand, le privilège que vous
à propos de me refuser.

Depuis le commencement de son en
avec Armand, Gertrude n'avait pas fait
moindre embarras, tandis que le jeune h
était dans une plus grande confusion q
mais ; cette fois, une vive rougeur se re
sur ses joues et son front, et pendant un
il lui fut impossible d'articuler une parol
était grand son embarras.

—Armand Durand, lui dit la jeune fille
retournant brusquement, si je savais qu
seriez assez simple pour croire à l'imper
que de Montenay vient de dire, je vous
rais le châtiment que je lui ai infligé

ure ; mais quels que soient les défauts que
s ayez, vous ne devez certainement pas avoir
ni-là.

rmand était trop confus pour répondre ; mais
'y avait rien de pénible dans son embarras.
tait là par une belle et douce nuit d'été, respi-
t le riche parfum des fleurs, écoutant sans
r la regarder l'éclatante mais fantaste jeune
e qui était à ses côtés. Son âme fut si vive-
nt impressionnée de cette scène, que le sou-
ir ne s'en effaça jamais de sa mémoire : et
sieurs années après, malgré qu'ils fussent
arés, plus par les circonstances que par
pace, il se rappelait cet incident avac com-
isance.

—Maintenant, ajouta-t-elle, venez : je vais
s présenter à ma mère. Vous ne devez
partir sans cela, car ce serait impoli.

Comme Armand tirait en arrière en marmot-
t quelque semblant d'excuse, elle ajouta :

—Ça ne sert de rien d'hésiter : venez tout de
e.

Et elle le précéda. Il la suivit à regret.

Madame de Beauvoir était penchée sur le sofa,
coussins à droite et des coussins à gauche :
parlait d'une manière indolente, presque
essante, à de Montenay qui était à demi

agenouillé sur un petit tabouret à côté d'e dans une de ces gracieuses postures qui semblaient le plus naturelles. Sans para même remarquer la présence de celui-ci, G trude dit tranquillement :

—Maman, je désire vous présenter M. A mand Durand.

Madame de Beauvoir, pour accueillir n malheureux candidat à l'honneur de sa conna sance, lui fit la faveur d'un regard de surpr et d'un léger salut, puis elle continua aussitôt conversatio ı avec de Montenay. Armand se h de se retirer et madame de Beauvoir dit a calme :

Gertrude, Victor m'a demandé de se réconcil avec toi. Il pense que tu es un peu sévère env lui, et je le crois aussi ! Trop sévère envers l un vieil ami, et trop familière avec de nouve connaissances, pis que cela, avec d'obscures p sonnes de rien !

Gertrude regarda silencieusement sa mè puis de Montenay : celui-ci, les yeux bais semblait chagriné de la censure prononcée Gertrude ; mais elle découvrit un faible rayon joie dans ses traits.

Maman, répliqua-t-elle alors froidement, po ce qui est des obscures personnes de rien, e

t les invitées de mon oncle, et en cette qualité
s ont le droit d'être traitées avec politesse et
rtoisie, surtout quand elles savent se bien
nporter, chose que semblent ne pas savoir
re quelques-unes de nos connaissances les
s en faveur.

Madame de Beauvoir leva les yeux, comme
r supplier sa fille de se taire.

—Jusqu'à quand donc, lui dit-elle, devrai-je
plorer de modérer la pétulance naturelle de
caractère? c'est de si mauvais goût, si vul-
re, si peu digne de notre sexe! Que peut et
doit Victor penser de toi?

—Je m'occupe fort peu de son opinion, répon-
l'enfant avec dédain; il ne peut toujours pas
ser moins de moi que je pense de lui, et
outerai en dernier ressort, que si jamais il
provoque encore comme il l'a fait ce soir, je
donnerai deux soufflets au lieu d'un!

Après avoir lancé cette décharge de mitraille,
trude tourna brusquement le dos et s'en alla
autre bout de l'appartement.

Madame de Beauvoir haussa les épaules.

—Il faudra que vous ayez de la patience, mon
r de Montenay, dit-elle au jeune homme, si vos
ntions ne changent pas. Mais avec le temps,
vigilance continuelle de ma part, sans parler

de l'influence toute-puissante d'une mère, il y toute probabilité de lui faire quitter ses singuli travers. Du moins, elle est naïve et franche.

—Oui, madame, elle ne l'est que trop ; m n'importe ! Belle, spirituelle, gracieuse, c'est trésor qui vaut la peine qu'on l'attende, et j' tendrai !

—Je crains, de Montenay, que ce soit la ré lution d'un garçon de dix-huit ans ! dit la da en lui frappant légèrement l'épaule avec éventail.

—Nous verrons, madame de Beauvoir. Vo savez que j'ai un caractère très résolu, mê obstiné, et une fois que j'ai attaché mes affecti sur quelque chose, je ne l'abandonne pas fac ment. Quant à la pétulance avec laquelle elle traite, elle ne m'incommode pas trop, car dédaignerais un trésor trop aisément gagné. D trois ans Gertrude aura dix-huit ans et moi serai en âge.

—Oui, et maître d'une grande fortune indép dante ! pensa madame de Beauvoir : sous les rapports un excellent parti pour mon opi tre enfant.

VII

Les vacances étaient finies; les jeunes gens, la tête remplie des enivrants souvenirs de plaisirs, de fêtes et de liberté, eurent à se résigner le mieux qu'ils purent à la monotone routine de la vie de collège.

Armand qui, heureusement pour lui, avait commencé à aimer la science et à trouver une véritable satisfaction dans la poursuite de ses études que dans le principe il avait regardées avec dégoût et appréhension, était à assortir patiemment ses livres, cahiers, encre et plumes, avant de les placer dans son pupitre. Tout près de lui, Paul faisait la même chose, mais avec un esprit bien différent.

Il arrachait violemment ses livres de sa boîte, les lançaient impitoyablement sur le plancher, en les apostrophant les uns après les autres comme autant d'ennemis personnels contre lesquels il aurait eu beaucoup de haine.

—Ah! s...ée grammaire latine, dit-il en empoignant avec rage un de ses volumes. Combien de *pensums*, combien de maux de tête et com-

bien d'heures de torture vas-tu m'attirer cette année ?

Et le malencontreux livre fut lancé à plusieurs verges de là ; dans son vol il rencontra une bouteille d'encre d'un camarade, et l'accident qui en résulta provoqua un échange de paroles assez lestes.

Quelques instants après, de Montenay s'approcha.

—Tiens, voilà Armand ! Comment vas-tu, mon cher ? N'est-ce pas une horreur que d'être enfermés de nouveau dans ces sombres et affreux cachots ? Mais, quoi ! tu n'as pas l'air à moitié aussi embêté que quelques-uns d'entre nous.

Armand ne fut pas sans tressaillir lorsque son ci-devant héros l'aborda : la scène qui s'était passée chez M. de Courval se présenta à son esprit avec tous ses affligeants souvenirs ; mais il répondit tranquillement qu'il était très content, quant à lui, de reprendre ses livres.

De Montenay, qui ne soupçonnait pas qu'il avait irrévocablement perdu toute influence sur Armand et qui interprétait mal sa réserve, lui dit en riant :

— Je t'en prie, ne cherche pas à faire le sage ; viens plutôt, comme un bon garçon

m'aider à trouver à emprunter une clef pour ouvrir mon coffre. J'ai perdu la mienne et je me sens trop malheureux pour la chercher.

—Je suis bien fâché de te refuser, de Montenay, mais je ne puis laisser traîner mes livres. Il faut que je les serre avant que la cloche sonne.

Victor le regarda fixement et en silence. Comment son sectateur, son adorateur, avait-il pu jeter de côté son allégeance et refusait-il maintenant ses propositions? C'était tout à la fois incroyable, humiliant et mortifiant.

—Que diable as-tu donc? lui demanda-t-il avec colère. Tu te montes grandement sur ta dignité aujourd'hui!

—Pas plus que tu te montais sur la tienne le dernier soir que nous nous sommes rencontrés chez M. de Courval et que tu étais trop raffiné pour donner la main à mon frère, dit Paul d'une manière un peu brusque.

En intervenant de la sorte, ce dernier n'obéissait pas tant à une sympathie quelconque pour Armand qu'à sa mauvaise humeur du moment et à l'aversion qu'il éprouvait instinctivement pour de Montenay.

—Qui t'a parlé, imbécile? dit celui-ci en

lançant sur son nouvel adversaire un regard d mépris.

Paul regarda d'un œil de regret un gr dictionnaire qu'il venait de jeter hors de sa po tée, mais apercevant sous sa main un assez gr volume, il le saisit promptement et le lança à l tête de son ennemi qu'il ne fit qu'effleurer. D Montenay lui renvoya vivement sa polites avec une ardoise encadrée que Paul eut l chance de parer avec son bras, sans quoi l'aurait reçue sur le crâne. Il se leva furieu et allait fondre sur de Montenay qui l'a tendait de pied ferme, si un médiateur ne f intervenu en ami : c'était Rodolphe de Be fond.

—Arrêtez, camarades, arrêtez, cria-t-il e s'interposant entre eux. Parce que nous somm tous cloués de nouveau à nos pupitres, est- une raison pour que nous nous arrachions l yeux ? Tu as perdu ta clef, Victor ; voici m trousseau, essaye-les.

De Montenay prit les clefs sans seuleme remercier et se retira, bourru, tandis que Pa continua son ouvrage plus de mauvaise hume que jamais.

Belfond s'asseya à côté d'Armand.

—Tu viens, lui dit-il, de *servir* l'ami Vict

me il faut : il ne méritait rien de mieux.
s, comment as-tu passé tes vacances ?
e fut là le commencement d'une conversa-
agréable qui se continua jusqu'à l'heure de
nde, et Armand se sépara de lui avec la
viction que s'il avait perdu un ami il en
t trouvé un autre.
es progrès de notre héros furent très rapides,
s ils étaient plus le résultat d'une grande
lligence que le fruit de l'application, car il
ait dans son caractère une veine de rêverie
remplissait son esprit d'autres pensées que
elles de ses devoirs et de ses leçons. Il con-
a plus longtemps qu'il l'aurait avoué à qui
ce soit le souvenir de l'amer sentiment d'hu-
ation qui l'avait presque suffoqué dans le
n de M. de Courval, lorsque de Montenay
it si douloureusement méprisé, et son cha-
était augmenté par la pensée que l'amitié
avait existé entre eux était à jamais rom-
Dans ces moments-là il s'échauffait et
portait contre les injustes distinctions du
de, et il se promettait bien de se faire une
ion aussi haute qu'il pourrait l'atteindre,
il pour cela lutter toute sa vie.
ette louable ambition s'enracina profondé-
t dans son cœur et ne lui donna plus aucun

repos. Quelquefois son esprit était trav par des visions de la fantasque mais gracie jeune fille, si différente des autres fem d'Alonville, qui était du reste le seul échanti du beau sexe qu'il eût vu, et quelqu'enfa et innocents que fussent ces souvenirs, d façon ou d'une autre ils augmentèrent son bition. Deviendrait-il un homme laborieu un rêveur ? L'avenir seul pouvait le dire; il y avait en lui les moyens et les disposi de devenir l'un ou l'autre. Heureusement le désir d'exceller, encouragé par la facilité laquelle il s'acquitta de ses devoirs, dé pour le présent du moins, la question manière la plus favorable.

De son côté, Paul continua ses étourde toutes les fois qu'il pouvait éluder un d ou une leçon, il s'imaginait être le gagnant n'était cependant pas un benêt ni un lourd car la subtilité naturelle de son jugement, à une vigilante attention de ses maîtres avait fait acquérir, pour ainsi dire malgré une assez bonne part d'instruction.

Nous ne pouvons pas nous étendre plu guement sur les dernières années de c d'Armand, car nous avons à raconter les tres pleins d'incidents de sa jeunesse.

bout de deux années, Belfond et de Mon-
laissaient le collège, ayant fait tout leur
avec assez de succès. La froideur entre
Armand n'avait pas cessé d'exister, mai
n'était jamais allée jusqu'à l'hostilité.
nd avait toujours été excellent ami avec
héros, il en avait fait son confident : il lui
tait les plans et les espérances sans nom-
u'il avait conçus pour l'heureux temps où
it ses adieux au collège pour s'en retour-
ez son père, où, seul garçon parmi cinq
s, il était l'idole de la maison.

ès sa sortie et celle de de Montenay, Ar-
s'appliqua davantage, si c'est possible, à
ndes. Et lorsqu'eut lieu la distribution
elle des couronnes et des prix qui termi-
même temps l'année scolaire et la fin de
des, il remporta, au grand et heureux
ment de son père et de sa tante Ratelle,
neurs de la journée.

avait là aussi d'autres témoins de son
he : sur un des premiers bancs de devant,
l'élite de la société de la ville, se trou-
Gertrude de Beauvoir et sa mère, ayant
té M. de Courval et de Montenay de
Heureusement qu'Armand n'aperçut ce
qu'après avoir terminé le magnifique

discours d'adieu qu'il prononça avec
éloquence de paroles et de gestes qui lui v
avec l'attrait et la distinction de sa beauté
sonnelle, d'étourdissants et frénétiques app
dissements ; car leur présence l'aurait peut
empêché de se contenir. Ce n'est qu'après
repris son siège, qu'en jetant la vue dans
direction, il aperçut pour la première fois
beaux yeux de Gertrude fixés sur lui.

Malgré les changements qui s'étaient op
dans les dernières années et qui avaient fa
la fantasque, volontaire et insouciante e
de quinze ans une élégante et noble jeune
il la reconnut au premier coup d'œil
en lisant dans ses regards l'évidente a
ration qu'elle éprouvait pour le disc
qu'il venait faire, il sentit son cœur pal
d'émotion.

Le même sentiment se reflétait aussi s
figure de M. de Courval. Quant à madam
Beauvoir, superbe d'indifférence, elle éc
d'un air approbateur de Montenay qui, pe
vers elle, un sourire moqueur sur sa jolie fi
se plaisait évidemment à lancer quelques sa
tiques traits d'esprit.

—Quel splendide jeune homme ! dit
chaleur M. de Courval en se tournant v

groupe. Comme son père et nous gens
ville devons nous enorgueillir de lui !
éloquence entraînante, quels gestes
ux, et puis quels honneurs il a rem-
!

cui buono? répondit de Montenay avec
er mouvement d'épaules. Il peut y avoir
ude de mots entre racines grecques et
, et racines de jardins et des champs,
n'y a point d'autre analogie entre elles.
que la connaissance des classiques lui
un grand secours pour faire pousser un
de trèfle ? est-ce que la versification lui
era comment arrêter les ravages des
es à blé ?

ne vois pas du tout pourquoi il retour-
aux racines et aux champs, interrompit
ent M. de Courval. Paul Durand a tous
yens et le jugement, je pense, de faire
une profession libérale à un jeune
qui possède de si rares aptitudes : l'au-
remplacer son père sur la ferme. Mais
que j'aille féliciter mon vieil ami de
es de son fils ! Viens-tu, ma sœur

iment, il faut que tu m'excuses. Je ne
pas du tout ces gens-là, et le temps

est trop chaud pour faire de nouvelles con sances.

—Ou pour en renouveler d'autres qu'o bien aise d'oublier, ajouta de Montenay.

—Mon oncle, je serai heureuse de accompagner, parce que, non seulement je nais " ces gens-là, " mais je les aime !

Ce disant, Gertrude secoua les falbalas robe de mousseline et passa près de Mon sans même daigner le regarder.

Celui-ci fronça les sourcils, lorsqu'il s'avancer au milieu des sourires et des de ses amis vers le groupe d'heureux par au milieu duquel se trouvait Armand. mot ou deux à lui ; une amicale poigne main au père ; quelque babil confid avec la tante Françoise, tandis que M Courval félicitait Durand avec chaleur, vitait ses fils à venir le voir souvent la ville, soit à la campagne,—car il pos une belle et confortable résidence à Mon où il allait avec sa famille passer les mois d'hiver :—ce fut là toute leur entr Mais c'en était assez pour exciter la col de Montenay.

—Elle est aussi capricieuse et entêté jamais ! s'écria-t-il avec rage. Chaque jo

e à ses charmes, augmente à un égal degré
étulance de son caractère et ses caprices
fin !

Comme toutes les jeunes filles qui sont
, elle connaît sa valeur personnelle ! répli-
madame de Beauvoir en faisant mine de
r, car ces passes d'armes entre de Montenay
fille étaient si fréquentes que quelquefois
n perdait patience.

Je crains tellement cela, madame de Beau-
qu'elle ne sera jamais capable de compren-
autorité d'un mari.

dame de Beauvoir ouvrit les yeux de toute
grandeur, et lui dit avec compassion ;

Mais ne savez-vous pas, mon cher de Mon-
, que dans le cercle où nous sommes et les
où nous vivons, les maris n'ont réellement
'autorité. Ils peuvent peut-être en avoir
les déserts de l'Afrique, la Polynésie et
pays éloignés et barbares, mais, croyez
ils n'en ont pas ailleurs !

Montenay grimaça un sourire.

'est tout de même, dit-il, une perspective
amusante pour un individu qui pense
sement à se marier.

ais, mon pauvre Victor, pourquoi faire
ngeon si vous le redoutez tant ? Parfois

j'ai véritablement peur que vous et ma c
cieuse fille ne soyez très heureux ensemble

—Il est trop tard à présent pour penser à
trop tard pour se rétracter! murmur
Depuis bien des années j'ai résolu qu'elle
ma femme : j'ai reposé mes espérances,
cœur et mes désirs sur ce rêve; je ne
l'abandonner aujourd'hui, quand bien mê
devrait me rendre malheureux!

Probablement que l'astucieuse madam
Beauvoir savait cela, car elle ne se serai
hasardée à se jouer d'un PARTI dont elle es
la valeur à un si haut degré. Elle avait
le caractère de Victor de Montenay et en
venue à la ferme conviction qu'en faisan
un peu d'indifférence, elle avancerait bie
son projet favori, qu'en montrant trop
pressement.

Quelque temps après sa sortie du collè
Montenay avait formellement demandé la
de Gertrude. Flattée par les attention
cavalier fort élégant recherché par la moi
jeunes filles du même âge qu'elle, et infl
par les conseils et les arguments de sa mè
appréciait tout particulièrement la fortu
jeune homme, elle penchait vers cette
On prit un engagement, lequel fut le p

tres d'une nature moins amicale et dans
uels Gertrude montrait toujours la capri-
se indépendance de son caractère, et son
cé son arbitraire jalousie.

n jour, à la fin d'une de ces querelles,
rude changeant tout à coup un accès de
lots en un silence plein de froideur, infor-
ceux qui l'écoutaient tout étonnées, madame
Beauvoir et Victor, que l'engagement était
pu, et que dorénavant elle se considérerait
i libre que s'il n'avait jamais existé.

n vain de Montenay, qui était réellement
hé à elle, implora son pardon; en vain
ame de Beauvoir, alarmée du danger de
re un si bon PARTI lui fit des remontrances
gronda : la jeune fille demeura inexorable,
lement, plus par sympathie pour les larmes
a mère (madame de Beauvoir en avait tou-
s à sa disposition) que pour les sollicitations
ictor, elle consentit à une espèce d'engage-
conditionnel, par lequel il était stipulé que
cun d'eux ne changeait d'idées avant la fin
nnée, le mariage aurait lieu ; mais en même
s, il fut convenu que chaque partie resterait
d'en agir comme elle le trouverait bon.

rès cet arrangement, les choses se passè-
un peu moins orageusement entre nos

deux jeunes gens. Il devint moins exigeant, conséquent elle fut moins irritable. Partout l'on voyait Gertrude, on était certain de trou de Montenay ; il la suivait comme son om On regardait généralement, dans le cercle ils étaient, leur mariage comme une chose taine,et de Montenay proclamait partout l'aff comme un fait décidé, pensant que cette dé che serait un moyen très efficace de ten l'écart les autres prétendants.

VIII

Durand fut un homme heureux lorsqu' vit installé de nouveau dans sa maison, a avec pipe et tabac devant lui, au m de ses vaillants fils qui souriaient de vo tante Ratelle déjà occupée à raccommoder l hardes déchirées, tandis que lui-même éco les discussions enjouées et animées qu'ils av ensemble.

Paul s'était laissé entraîner à une vio diatribe contre la vie de collège, et faisai

mes énergiques l éloge de la carrière agricole, si que du bonheur qu'y trouve le cultivateur.

—Ainsi donc, lui dit son père, tu es déterminé e plus retourner au collège pour y terminer études, à moins d'y être forcé? Tu veux brasser de suite l'agriculture?

—Oui, père : c'est la vie pleine de liberté et grément qui me convient. Je ne veux pas me dre tout à fait bête dans ces sombres cachots on appelle bureaux, à étudier les doctes fessions, à me barbouiller les doigts d'encre, e fatiguer l'esprit pour écrire des thèses et ndre des notes!

—Tu devrais avoir honte, Paul, de parler si! intervint madame Ratelle. Après avoir té tant d'argent à ton père et été si long-ps au collège, tu devrais avoir acquis un d'amour pour les livres et la science.

—Les livres! vociféra Paul, oh! j'en ai assez toute ma vie, et je ne crois pas jamais en ir, du moins avant que je sois grisonné, ou m'arrive d'être nommé commissaire d'éco-u marguillier.

rand fumait tranquillement sa pipe. Ces ments ne lui déplaisaient pas, malgré les mes considérables qu'il avait dépensées pour cation de ce fils qui en tenait si peu compte.

Il avait toujours eu le secret désir de voir l'
de ses fils lui succéder dans la direction de
grande et belle terre dont la prospérité le r
dait si fier : le robuste Paul paraissait être,
sa force et ses goûts, celui des deux qu'il lui
lait pour cette position.

—Dieu soit loué, interrompit encore mada
Ratelle en faisant un mouvement de tête,
mes neveux n'aient pas les mêmes sentimen
Du moins, Armand sait apprécier les avanta
de l'éducation.

— Oh ! Armand, répliqua Paul avec iro
c'est un génie, ou, si vous aimez mieux, un r
geur de livres. M'est avis qu'il suffit d'en a
un de cette espèce dans une famille !

Armand souriait d'un air de bonne hume
mais la tante Françoise reprit avec sévérité :

—Oui, un de cette espèce, c'est autant que
destinée puisse favoriser notre maison, car
mon jeune neveu, tu n'as certainement auc
inclination de ce genre.

—Armand, de quel côté penchent tes idé
demanda le père.

—Eh bien, je pense d'abord à ce que P
appelle un sombre cachot de bureau. L
pourrai épousseter les pupitres et les tabour
en attendant que je devienne juge ou procur
général.

—Tu n'as pas besoin de rire, Armand, en di-
nt cela ! reprit avec gravité madame Ratelle.
uelques-uns des plus grands hommes du Ca-
nda ont été des fils de cultivateurs, et je pense
e tu as autant de chance qu'un autre. Dieu
erci ! le talent naturel et la persévérance ren-
ontrent souvent leur juste récompense, même
ns ce monde méchant..... Mais il faut, mes
rçons, que je voie à préparer pour votre sou-
er de bons biscuits que vous saurez apprécier,
ge ou cultivateur.

Le même automne, Armand fut installé dans
bureau de Joseph Lahaise, avocat éminent de
ontréal, homme affable, doux et honnête. De
n côté, Paul, tout joyeux de se trouver enfin
élivré de son esclavage de collège, se levait au
oint du jour et partageait avec son père les tra-
aux de la ferme, y déployait une ardeur et y
ouvait une jouissance qui firent beaucoup de
laisir à celui-ci. Le fusil et la ligne ne furent
s non plus négligés, et quelquefois, lorsque
urand le voyait revenir après une demi-jour-
ée passée en excursions de chasse ou de pêche,
u qu'il contemplait sa charpente athlétique, sa
obuste santé, montrant tant de capacités pour
s âpres jouissances de la vie, il ne pouvait
empêcher de penser, en soupirant à son autre

fils qui était à sécher sur des livres ennuy dans un obscur et triste bureau. Alors il se nait presque à désirer qu'Armand eût fait autre choix.

Voyons maintenant comment ce dernier s commodait de sa nouvelle position.

L'étude du droit, quoique sèche et pl d'aridité ne lui déplaisait pas trop ; puis père indulgent, aimant à faire les choses con nablement, lui donnait assez d'argent pour re contrer amplement ses besoins, lesquels étai à la vérité, raisonnables et modérés. Il dem rait chez une respectable mais humble fam où il n'y avait pas d'autres pensionnaires : repas y étaient excellents et abondants, le li sans réplique, et madame Martel, l'hôtesse, b lait par sa politesse et par ses manières.

La vie ne pouvait certainement s'ouvrir p les deux frères d'une manière plus agréab Se pouvait-il qu'il y eût des écueils sous eaux aussi limpides, du moins pour l'un d'e

Madame Martel n'avait ni fille, ni sœur p épousseter les ornements en faïence qui orna sa corniche, ou pour arroser et tailler les gé niums et les rosiers de tous les mois qui fleu saient avec tant de profusion dans ses fenêtre vitres petites et propres. Cependant, Arma

venant un jour à sa pension, quelques se-
aines après qu'il s'y fut installé, aperçut, en
rendant à sa chambre, dans la salle d'entrée,
e jeune fille occupée à coudre près de la fe-
tre.

Lorsqu'il entra, elle ne releva seulement pas
tête, et tout ce qu'il vit en jetant un rapide
up d'œil sur elle fut qu'elle était gracieuse de
lle et extrêmement bien mise. Cependant,
souper, madame Martel la lui présenta.

—Ma cousine Délima Laurin, dit-elle, qui
nt demeurer ici quelques jours pour m'aider
ns ma couture.

Armand la regarda avec assez d'insouciance.
s traits étaient délicats, elle avait des cheveux
rs comme le jais, des yeux superbes, une
ure d'une symétrie parfaite, qu'une élégante
lette faisait ressortir davantage : cette toilette
it encore plus surprenante que sa grande
uté, chez une personne de sa condition
gré tout cela, cependant, lorsque le repas fu
, sans s'arrêter un instant et sans montrer la
indre contrariété et le moindre regret, il
nta à sa petite chambre où il tint compagnie
othier et autres illustrations du droit.

Quelques semaines après, Délima était encore
z madame Martel, toujours occupée à la cou-

ture, et aussi tranquille et réservée qu'il était possible de l'être. Malgré sa grande beauté, son apparence distinguée et la timide douceur de ses manières, Armand ne lui consacra qu'une bien petite part de ses pensées, probablement parce que, ayant vu Gertrude de Beauvoir la première, celle-ci était devenue pour lui, avec sa grâce patricienne et ses caprices fascinateurs, le type d'après lequel il jugeait les autres femmes.

Ce fut avec un sentiment mêlé de satisfaction et d'embarras qu'il reçut un jour une invitation à une soirée chez M. de Courval. Il était loin de soupçonner la discussion qui avait eu lieu à son sujet, entre M. de Courval et madame de Beauvoir, avant l'arrivée de cette invitation. Il se décida à y aller, mais non sans lutter avec sa modestie naturelle ; une fois sa décision prise, il ne perdit point de temps et commanda à un marchand compétent tout ce dont il pouvait avoir besoin dans une circonstance aussi importante.

Enfin cette soirée qu'il désirait et redoutait en même temps arriva, et notre héros, dont le cœur palpitait, entra pour la première fois dans dans une salle de bal. Tout d'abord les flots de lumière, la musique, les joyeuses figures, les gracieuses toilettes, le tourbillonnement des

eurs l'éblouirent, mais il se remit bientôt
rassembla son courage pour aller saluer
ame de Beauvoir. Superbe dans sa riche
oûteuse toilette, cette dame était inclinée
une posture gracieuse sur un sofa, souriant
acun avec une aimable affabilité, et se don-
très peu de trouble à part celui d'amuser
nvités. Elle reçut le jeune Durand d'une
ière froide mais polie, ce qui était proba-
nent dû à une menace de Gertrude qui, en
ndant sa mère déclarer qu'elle recevrait le
égé campagnard de M. de Courval de telle
ière qu'il n'aurait plus envie d'y revenir,
vait annoncé que pour réparer ces mépris
es froideurs envers Durand, elle passerait
la veillée à FLIRTER avec lui.

yant cette menace devant les yeux, et
ine qu'en cas de provocation elle serait
inement mise à exécution, madame de
voir, avons-nous dit, avait reçu assez
ment son invité ; M. de Courval lui avait
ssé quelques paroles admirables, et Gertrude
était entourée d'un cercle d'admirateurs,
it salué d'une manière souriante et affable.
fut avec un sentiment d'excessif soulage-
t qu'Armand se glissa dans un coin isolé,
d'une porte. En se mettant à son aise dans

cette position, il prit en lui-même la résoluti de ne point quitter ce port de salut, excep pour se sauver s'il était serré de trop près. tira à lui une petite table sur laquelle se tro vaient empilés des gravures et des portraits, a de se donner une contenance dans le cas où surviendrait quelque chose propre à le déco certer.

—Tiens, Armand! comment vas-tu, s'écr tout à coup près de lui une voix amie. Da quel trou t'es-tu donc mis depuis quelq temps, que je n'ai pu te trouver?

—Dans le bureau de M. Lahaise, rue St-Vi cent.

—A tout prendre, ce n'est pas une trop ma vaise place; puisque tu t'es décidé à devenir juge ou homme d'Etat, tu dois, comme de r son, commencer par la première marche q conduit à ces deux positions. Bien, tu réussira Tu as de la tête et de la constance: deux qua tés essentielles dans la carrière que tu as e brassée comme dans beaucoup d'autres.

—Et puis, toi, Belfond?

—Moi! j'ai parcouru presque toutes les pr fessions. J'ai d'abord essayé le droit: oh c'était intolérable! profession sèche, poudreu et stérile! Puis j'ai tenté la médecine; m

ique je puisse soutenir les horreurs des salles
issection et voler des SUJETS, je ne pouvais
endurer l'odeur des remèdes. Je n'ai pas
yé la servitude du notariat, parce que j'en
s assez de la loi sous toutes ses formes, mais
a du temps pour prendre une décision.
lleurs, mon vieux garçon d'oncle, qui est
i mon parrain, m'ayant dernièrement déclaré
avait l'intention de me constituer formelle-
t son héritier, à la condition par moi d'évi-
es professions libérales, ce qui, selon lui,
n quelque sorte dérogatoire à la dignité
gentilhomme, peut-être qu'à la fin je de-
drai un rien qui vaille.

Tu seras capable de le devenir, s'il est vrai
M. Lallemand soit de moitié aussi riche
le dit.

C'est vrai ! Cependant, j'aimerais à essayer
ue temps la carrière d'artiste, du moins la
e qui concerne les voyages ; mais je pense
l'oncle Toussaint ne voudra pas entendre
r de cela !... Dis donc, quoique tu n'aies
l'intention de rester ici toute la nuit, je
que tu n'as pas non plus celle d'en faire
onopole pour toi ! Un coin charmant où
e une brise rafraîchissante !... Aie ! ma-
iselle Gertrude regarde dans cette direc-

tion. Je pense qu'elle viendra bientôt ve nous. Comment la trouves-tu ?

—Réellement je la connais bien peu, répond Armand en quelque sorte décontenancé p cette question à brûle-pourpoint ; mais elle e pleine d'élégance et de fascination.

—Je ne suis pas de ton avis. Elle a de l'e prit et est assez jolie, c'est vrai ; mais elle aussi une volonté terrible. J'ai cinq sœurs et ne pense pas que depuis que j'ai l'âge de co naissance elles aient montré à elles ensemb autant de caprices et d'humeur que madem selle de Beauvoir en a fait voir dans deux trois différentes occasions. Mais peut-être cela dépend plus de la manière dont son odie mère l'a élevée que d'elle-même.

Pour rendre justice à la jeune fille qu'il nait de censurer, Belfond aurait dû mention que ses sœurs étaient d'un tempérament phl matique avec une prédisposition à l'embonpoi et d'une constitution toute différente de celle l'impétueuse Gertrude, que, de plus, e avaient l'avantage d'être gouvernées par mère aussi sage que dévouée.

Mademoiselle de Beauvoir s'avança gracie ment vers les deux jeunes gens, et après a salué par quelques paroles aimables Arma

elle parlait pour la première fois de la veil-
elle leur reprocha en plaisantant de perdre
de paroles et de temps entre eux, tandis
l y avait là des jeunes demoiselles à qui ils
rraient bien les consacrer.

-Est-ce que vous dansez, M. Durand ? de-
da-t-elle ensuite à notre héros.

rmand répliqua qu'il ne dansait pas, et Bel-
s'esquiva en disant que comme lui dansait
manière, il allait se choisir une partenaire.

ademoiselle de Beauvoir resta un peu plus
temps à causer avec Armand. Les premiers
ents de gêne et d'embarras disparus, il se
t plus à son aise qu'il l'aurait cru possible
minutes auparavant. Le fait est que si la
fille pouvait être sarcastique et arrogante
lus haut degré lorsqu'on la provoquait, il y
aussi chez elle une franchise et une simpli-
naturelles qui inspiraient la confiance au
le l'éloignement.

dame de Beauvoir qui trouvait probable-
que l'entrevue entre Armand et sa fille
rop prolongée s'avança au bout de quelque
, et demanda poliment :

Pourquoi M. Durand ne rejoint-il pas les
urs ?

e ne sais pas danser, madame, répondit

Armand qui retomba aussitôt dans le même de gêne et de confusion d'où il venait justem de sortir.

—Peut-être que dans ce cas vous nous favo seriez d'une chanson ?

Notre héros protesta encore de son ignoran remerciant intérieurement le ciel d'être capab avec une conscience nette, d'en agir ainsi.

—Dans ce cas, il faut que vous fassiez partie de cartes : on demande justement joueur dans la chambre voisine.

Et elle l'entraîna malgré lui, en se félicit de les avoir si diplomatiquement séparés.

Armand se trouva bientôt assis à une table whist, ayant la sœur aînée de Belfond pour tenaire. Celle-ci passa bien volontiers par-d sus ses nombreuses bévues ; elle ne lui repro pas une seule fois de ce qu'il COUPAIT ses le et de ce qu'il ignorait ses demandes. Il lui était d'autant plus reconnaissant, que la d aux yeux vifs qui était à sa droite piquait i toyablement son pauvre partenaire,—hom tranquille, entre les deux âges,—chaque qu'il enfreignait le moindrement les plus pe règles du jeu.

On fit de la musique et l'on chanta beauco Gertrude et de Montenay chantèrent splendi

nt ensemble une couple de duos, et ils res-
ent indifférents aux applaudissements ; puis
gâta misérablement une couple de morceaux
isis d'opéra ; on eut une bonne chanson de
fond qui, lorsqu'on l'invita à chanter, grom-
la, SOTTO VOCE : que c'est donc ennuyeux ! puis
servit un superbe réveillon. On ne fit pas
eux, par conséquent on ne tira pas de gages,
dame de Beauvoir se trouvant trop à la mode
r tolérer quelque chose de ce genre-là. Bref,
pirée fut assez agréable pour chacun : et Ar-
d put avoir une autre entrevue longue et dé-
use avec mademoiselle de Beauvoir, en sorte
l revint de chez M. de Courval enchanté de
début dans la vie du grand monde. Les ti-
es avances qu'il fut forcé de faire à quelques-
des dames présentes avaient été reçues
gracieusement car quoiqu'il n'eût point
té, ni dansé, ni FLIRTÉ, il s'était attiré de tous
, par son apparence et ses manières recher-
s, des sourires et des regard tout à fait fa-
bles.

IX

Le lendemain de cette soirée, Belfond
le voir, et ils eurent ensemble une heure
bonne causerie dans sa petite chambre meu
uniment et qui, malgré son tapis de catalo
ses murs blanchis et ses chaises empaillées,
très confortable. Il y avait sur sa petite
une couple de nattes aux couleurs brillant
un joli essuie-plumes, évidemment l'ouvra
doigts féminins. Le visiteur les prit dan
mains.

—Ma sœur Elise, dit-il, m'a aussi don
ces bagatelles-là. Comment se fait-il q
aies de ces choses ? tu n'as pas de sœur,
cousine ?

—Aucune. A présent que j'y pense, c'
première fois que je remarque ces colifich

—Assurément, ta grosse et grasse ma
de pension doit avoir d'autre chose à fai
passer son temps à te préparer des surpri
manesques sous la forme d'ornements d'aig
fit Belfond amusé de la surprise de son a

—Ce n'est certainement pas elle. Ce doit être lutôt mademoiselle Délima Laurin, une de ses ousines qui demeure actuellement ici pour ai-er à faire la couture de la maison.

—Oh ! enfin nous y arrivons par un détour ! it Belfond en riant. A présent, je vais parier e que tu voudras que celle qui a fait ces nattes t jeune et jolie.

—Je crois qu'elle l'est, bien que je ne l'aie pas visagée et que je ne lui aie pas parlé dix fois epuis qu'elle est dans la maison, reprit Armand un air qui faisait voir qu'il était ennuyé d'un ujet qui, selon lui, était assez peu intéressant our mériter même qu'on en plaisantât.

Belfond, qui avait du savoir-vivre, s'aperce-nt de la chose, changea de conversation et rla de leur ancienne vie de collège, de poli-que et de tout ce qui s'offrit à son esprit. Au out de quelque temps, il s'approcha de la fe-être qui donnait sur le jardin, lequel paraissait sez triste malgré le feuillage aux brillantes uleurs du mois d'octobre. Tout à coup il s'é-ia d'un air étonné :

Dis moi, Armand, quelle est cette belle incesse, cet ange qui est là dans l'allée ? Je ai jamais vu une figure aussi belle !

—C'est mademoiselle Délima, la cousine en estion.

—Eh bien, il faut que tu aies l'esprit ob ou que tu sois un fin matois ! reprit Belfond jetant sur son ami un regard pénétrant. Qu cette jeune fille est une beauté, et sa mine et toilette sont aussi gracieuses que celles d'auc des dames qui se trouvaient hier soir chez M. Courval, sans même en excepter Gertrude la pareille.

—Pouah ! dit Armand en éclatant de rire. es enclin aujourd'hui à faire des découver sur le mérite desquelles cependant il doit permis de différer.

Belfond le regarda encore de plus près, il dit :

—Si c'était avec de Montenay que je parler ou avec d'autres que je connais, je soui drais sans hésiter que ton indifférence qu'une feinte ; mais je t'ai toujours connu de franchise, que je te crois véritablem aveugle... Mais elle s'approche. Ciel ! qu beauté ! Comment cela se fait-il, Armand, tu n'en sois pas devenu amoureux ? Pour je le suis déjà aux trois quarts !

—Alors, tu ne dois pas avoir peur que je ton rival, répliqua-t il gaiement. Je n'ai l'intention de sacrifier pour tous les charme mademoiselle Délima une seule minute du te

appartient à ces tablettes, ajouta-t il en mon-
t une petite bibliothèque remplie principale-
t de livres de droit... Mais est-ce que tu pars?
-Oui, il y a plus d'une heure que je suis ici.
s faire un tour en ville avec moi. Nous ar-
rons assez tôt pour rejoindre la foule des
eurs.

rmand fut bientôt prêt.

omme nos deux jeunes gens en s'en allant
ient dans le petit corridor, ils y rencon-
nt la jolie Délima qui revenait du jardin.
nd la salua comme de coutume très poli-
, et il allait sortir lorsqu'elle l'arrêta timide-
pour lui dire qu'il venait d'arriver de la
agne un paquet et une lettre pour lui, et
s'il le désirait, elle les lui remettrait de
.

Oui, oui, Armand. Il n'y a pas de presse
notre promenade. Examine le paquet et
re : tu dois avoir hâte de savoir comment
nt tous chez toi.

Peut-être que monsieur ferait mieux d'en-
ci et de s'asseoir un moment, reprit la jeune

en parlant ainsi, elle le conduisit dans le
alon. Sur une table, à côté des géraniums,
uvait une pile d'indienne et de coton, avec

une petite natte inachevée, comme celles qu
naient la chambre d'Armand, circonstance
ne laissait plus aucun doute quant à l'origi
ces dernières. Sous prétexte d'examiner
sentir les plantes de la fenêtre, Belfond se
mais en réalité ce n'était que pour mieux
Délima pendant qu'elle remettait à son
paquet en question et qu'elle lui prêtait une
de ciseaux pour couper la ficelle qui l'attac
Après avoir jeté un rapide coup d'œil s
hardes qu'il contenait, Armand rompit le
de la lettre et la parcourut.

—Bonnes nouvelles, ils sont tous bien,

—Comment est Paul ? demanda Belfon

—Il ne peut être mieux. Il dit qu'
prend profondément en pitié, et que s'il
ma place il déserterait bien vite... Mais
maintenant prêt à sortir.

Délima lui offrit de porter ses effets d
chambre.

—Je vous remercie ! répondit-il d'une
nière polie mais indifférente : je verrai
moi-même, lorsque je serai de retour.

Puis Belfond et lui sortirent.

—Je viens de faire une nouvelle décou
remarqua Belfond sur un ton plus grav
ceux dont il s'était servi jusque-là.

—Vrai ? Eh bien, ami Rodolphe, tu es en
ne ce matin. Aie donc la bonté de me la
re connaître cette découverte.

—La voici : quoique tu n'aies pas l'air de
ccuper de cette belle petite fille, elle s'occupe
ucoup de toi, elle.

Armand fut surpris et en même temps quel-
e peu déconcerté ; il ne put s'empêcher de
gir.

—Il n'y a rien de cela entre nous ! répliqua-
précipitamment. Comme je te l'ai déjà dit,
s avons à peine échangé ensemble une dou-
ne de paroles.

—C'est fort possible, mais je n'en crois pas
ins mon opinion exacte. Au lieu de regar-
les géraniums, je l'examinais tout le temps,
e mets ma main au feu qu'elle n'a pas comme
le cœur de granit... Mais je m'aperçois que
imerais autant changer de sujet... Mainte-
t, allons sur la rue Notre-Dame.

Le même soir, comme Armand était à souper,
r la première fois il regarda Délima avec in-
t : c'était la conséquence naturelle des
anges excessives que son ami avait chantées
elle, ainsi que des allusions qu'il avait faites
prétendue préférence qu'elle lui montrait.
était à sa place ordinaire, servant un plat

tout chaud de succulent ragoût, car les Ma
de même que beaucoup de familles canadien
faisaient usage de viande trois fois par j
Elle ne leva pas les yeux sur lui ; madame
tel était occupée de son côté, et son mari é
tailler du pain : Armand, qui ne se trouvai
observé, eut donc une occasion favorable d
dier son visage.

Etait-elle réellement aussi belle que Be
l'avait dit ? Il regarda minutieusement ses
réguliers, fins et mignons, ses longs cils so
sa figure ovale et délicate, et il reconnut e
même avec surprise qu'il avait été aveugle,
réellement elle était aussi belle.

Tout à coup elle leva les yeux sur lui
offrit du contenu du plat qu'elle servait;
voyant ses regards fixés sur elle, elle bais
siens, et une legère rougeur se répandit s
joues. Le souvenir de la seconde découve
Belfond, que cet embarras servait en q
sorte à corroborer, lui communiqua un
ment de vanité naturelle mêlé à l'intérêt
beauté faisait naître en lui. Mais lorsque m
Martel lui demanda si les nouvelles qu'il
reçues de chez lui étaient bonnes, ses pen
tournèrent vers le cercle de sa famille
firent pendant un instant oublier Délima.

en d'extraordinaire ne survint à notre
s durant quelques semaines. Il poursuivit
tudes légales avec le même succès que ses
s classiques, se gagnant les bonnes opi-
s de M. Lahaise aussi facilement qu'il avait
é celles de ses professeurs au collège.
qu'il menât une vie tranquille et régulière,
ndant elle n'était pas solitaire et ennuyeuse.
ent il recevait des invitations de familles
pant un rang distingué dans la société, et
ré sa timidité, la présence de femmes élégan-
accomplies était pour lui pleine d'attraits.
rement il allait chez M. de Courval, malgré
ressantes invitations de celui-ci. Gertrude
toujours douce et polie pour lui; mais
é son inexpérience dans les manières des
es, il ne pouvait se tromper sur les senti-
hostiles de madame de Beauvoir à son
, par la froide réception qu'elle lui faisait.
quelques fois qu'il rencontra de Montenay,
ci ne lui fit pas d'avances, et Armand le
fidèlement, car un petit salut froid était
qui restait de la chaude amitié qui avait
entre eux.
nt à Belfond, il venait souvent le voir, et
efois il se faisait accompagner par un
ssi gai que lui. Armand ne leur offrait

jamais d'autres rafraîchissements que du t
canadien,— car il faut avouer que tous ces
nes gens fumaient,—et un verre de cidre o
bière, et quelquefois une assiettée de pom
fameuses ou de beignes, friandises que sa
Ratelle lui envoyait régulièrement. Belfond,
était accoutumé à des tables servies avec l
trouvait dans ces fêtes improvisées autan
jouissance qu'il en montrait dans ses jours
més de collège.

Un soir qu'il avait emmené avec lui un je
homme de ses amis, un étudiant en dro
qu'ils étaient tous trois à discuter, au milie
bouffées narcotiques, sur la politique du j
condamnant la tyrannie du gouvernement i
rial et l'aveuglement de leurs propres che
qu'ils maniaient les affaires d'Europe avec
étonnante célérité, sinon avec sagesse, on
nonça un visiteur pour M. Durand.

Paul entra dans la petite chambre.

Comme de raison, il y eut un échange co
de sympathie, un feu roulant de questions
réponses sur la maison paternelle, la camp
les chemins; puis on procura une pipe au
veau venu, et on recommença avec vigue
fumer. Mais la conversation fut plus lan
sante qu'avant. Paul était d'une trempe

ents que du
r que tous ces
rre de cidre
siettée de pom
ndises que sa
ement. Belfond,
s servies avec
provisées autan
dans ses jours

é avec lui un je
tudiant en dro
cuter, au milieu
a politique du
gouvernement
rs propres chef
s d'Europe avec
vec sagesse, on
urand.
chambre.
un échange co
nt de questions
nelle, la camp
ra une pipe au
nça avec vigue
n fut plus lan
d'une trempe

eure à celle de ses compagnons, et cette
nce était plus sensible, parce qu'il s'était
beaucoup de peine,— à sa sortie du collè-
en s'établissant à Alonville— pour acqué-
manière et le langage d'un campagnard.
nesure qu'il s'aperçut de cette différence,
int morne et taciturne; il écoutait avec
espèce de préoccupation leurs saillies
ntes, les réponses spirituelles de ses cama-
mais en même temps il regardait le con-
qu'il y avait entre leurs longues mains
es et les siennes brûlées par le soleil,
leurs mouvements gracieux et aisés, et les
qui étaient raides et guindés.

n les visiteurs partirent et les deux frères
vèrent seuls.

h bien dit Paul, tu n'es pas si à plain-
ue je le pensais dans les commencements.
re ! tu es ici on ne peut mieux, et tout à
and seigneur !

nand, sans remarquer le rire moqueur
equel ces dernières paroles furent pronon-
épondit :

u oublies que je suis renfermé la plus
e partie de la journée dans ce que tu ap-
un sombre cachot.

eut-être que tu ne t'aperçois guere que ce

soit un cachot ! répliqua Paul. Quand on une place, il est facile de s'en tenir éloigné.

— Mais, Paul, c'est une chose que je ne pas ! répondit l'autre avec ardeur. Je ne glige pas plus mes études légales que je n'ai gligé celles du collège.

— Oh ! tu n'as pas besoin de commence présent, à les vanter ! Je suis certain qu'on a tous assez entendu parler : papa et la Françoise m'en ont rendu malade. changement de propos, voici une lettre de père.

En l'ouvrant, Armand y trouva une coup billets de banque.

— Je soupçonne, dit-il, qu'elle contient que chose de mieux que de simples conseils

Pendant qu'il lisait la lettre, en appuyant tout sur les paroles d'affection qu'elle conte Paul était étendu sur sa chaise, dans un acc mauvaise humeur, les sourcils froncés, et son frère. Il compara, en silence, la grossière et hors de mode de son habille d'étoffe du pays fabriquée à la maison, et avait fait confectionner avec tant d'orgueil tailleur du village, avec les hardes unies bien faites qu'Armand portait ; il compara sa chevelure luisante, bien peignée, bien

avec la sienne propre qui était rude et uriffée ; il examina les petits objets de bon re qui se trouvaient sur la petite table et qui, en provoquant ses moqueries, excitaient son aisir. Il est pénible de le dire, mais l'esprit digne jalousie qui s'était depuis bien des an- concentré dans la poitrine de Paul contre frère aîné commençait à se mieux accentuer se développer sous le nouveau flot de réflex- et de pensées qui le gagnait avec une éton- e rapidité. Ce sentiment de sombre envie été activé par la continuelle mention flat- qu'un père et une tante extrêmement or- leux de ses talents faisaient de lui, par les entes remises d'argent qui lui étaient en- s quoique sous ce rapport Paul n'avait au- raison d'être jaloux, car Durand était stric- t impartial dans toutes les affaires d'argent ; cette envie fut excitée par la grande diffé- qu'il voyait pour la première fois, qui it non seulement entre lui et son monsieur re, mais aussi les amis de ce frère.

dant qu'il repliait sa lettre et qu'il la met- ns son portefeuille de poche, Armand lui da :

aul, à quoi penses-tu ?

e pense à l'aise avec lequel tu gagnes 'on uotidien.

—Tu sais que toutes choses ont un commen-
ment. Comme de raison, je ne puis rien f
à présent ; mais lorsque j'aurai subi mon e
men et que je serai pour de bon entré en li
les affaires changeront d'une manière étonna
—Les paroles ne coûtent pas cher ! dit P
d'une manière refrognée.
—Les moqueries non plus, quoiqu'elles n
soient pas plus agréables pour cela ! répli
l'autre qui commençait à se sentir aigri par
persistante mauvaise humeur de son frère.
—Oh ! tu dois passer par-dessus le franc
ler, ou la rusticité, comme je pense que tu
appeler cela, d'un grossier cultivateur com
moi, reprit ironiquement Paul. Je n'ai pas
avantages du vernis de la ville.
—Que veux-tu dire, Paul ? Fais conn
toute ta pensée comme un homme ; le peux
– Eh ! bien, voici : ici tu es habillé et
comme un grand seigneur, régalant l'aristo
tie, recevant de l'argent je suppose quand
plaît d'en demander, et qu'est-ce que tu
pour tout cela ? D'un autre côté, moi, sans
prétentions et ces dépenses, je me lève tou
matins avant cinq heures ; je marche tou
journée sur la ferme par tous les temps et
les chemins, toujours travaillant comme u

ve sous les brûlants rayons du soleil ou à la ie glacée.

—C'est toi qui l'as voulu ; ainsi tu n'as pas oin de chicaner personne pour cela. Comn haut as-tu proclamé, à ta sortie du collège, tu ne serais pas un rongeur de livres, ni un rien enchaîné à un pupitre moisi, mais que hoisirais la vie libre et indépendante du culeur ? Notre père t'aurait volontiers donné profession, si tu lui avais demandé.

—Non, un de cette vocation dans une famille, assez. Il faut qu'il y en ait un qui cherche in et le beurre des autres, ou il pourrait ar- qu'ils connaîtraient la faim.

—Ah ! ça, mon frère Paul, répondit Armand un rire de bonne humeur à travers lequel ndant perçait une ombre d'impatience, notre peut encore faire tout cela pendant bien des es comme il l'a fait jusqu'ici. Sois donc ête comme tu l'étais du temps que nous s au collège, lorsque tu nous disais que tu rerais être cultivateur et marcher en es bottes à travers les champs et les fossés s de boue, que d'être un gouverneur dans uteuil d'Etat.

Fi ! se contenta d'observer Paul en chan- de question ; il n'est pas juste de jeter à

la face des gens, des choses qu'ils pourra avoir dites, il y a bien des années.

—Mais, Paul, il n'est pas encore trop t pour revenir de ton premier choix. Lorsque seras de retour à la maison, parle à papa. sais que tu ne mettras pas de temps à l'em ner à tes désirs, et avant deux mois tu peux établi étu iant en droit ou en médecine, ce tu préféreras le mieux, et tu partageras ici moi cette chambre qui paraît avoir excité à si haut degré ton admiration grognonne.

—Je ne vois pas qu'il y ait tant de presse cette affaire ! répondit sèchement Paul. D leurs, le fait d'envoyer tous les mois deux mises d'argent au lieu d'une, obligerait peut-papa à faire une petite étude de voies et mo sur son numéro un.

—Tiens, laissons ce sujet avant qu'il nous fait quereller. Je vais aller demander à mad Martel si elle peut me procurer un oreiller et couverte pour cette nuit, et toi tu pourras cher dans mon lit.

—Non, il faut que je retourne aux TROIS- où j'ai laissé mon cheval. Par exemple, m'offres à souper, je ne le refuserai pas.

—Très volontiers, car c'était compris l'offre du lit.

rmand alla avertir l'hôtesse que son frère ndrait place à table pour le souper, et sur assurance qu'elle en était contente, il revint Paul qui, commençant à se sentir honteux a triste mauvaise humeur, fit des efforts pour nontrer plus aimable.

élima Laurin se trouvait au souper, et Paul ussi frappé de sa beauté que Belfond l'avait Il fut très poli, à sa façon : il offrit de servit de cela, et après que les deux frères nt revenus dans la chambre à coucher, il bla Armand de questions pour savoir qui était, d'où elle venait, si elle resterait long-s ? Il fit des allusions et des plaisanteries e que de tels attraits pouvaient réconcillier omme avec des cachots encore plus sombres les bureaux d'avocats, et reprocha à Ar- le silence complet qu'il avait gardé sur ence d'une personne qui devait sans doute er ses pensées. Armand, qui ne goûtait pas quineries, finit par lui dire :

Pour l'amour du ciel, Paul, choisis un su-us amusant et qui m'ennuie moins. Je nis bien que la petite Délima fût retournée Laurent, car elle m'attire de toute part pportables plaisanteries et d'ennuyeuses ons !

Paul, persuadé que cette défense voulait é justement le contraire de ce qu'Armand épr vait, vu surtout que celui-ci, dans le cours la conversation, avait laissé échapper deux trois fois quelques paroles de souvenir de G trude de Beauvoir, – changea de conversatio trouva un sujet plus du goût de son compag en racontant les changements qui s'étaient nièrement opérés à Alonville ; en lui nom ceux qui composaient le chœur du village, qui avaient été nommés marguilliers, ins teurs de chemins et autres emplois.

Il était très tard, le soir, lorsque les frères se séparèrent pour la nuit. Paul, d'ordinaire dormait d'un sommeil profond put ce soir-là fermer les paupières que lor la nuit fut très avancée. Il s'agitait et se lait sur son lit, se laissant aller tantôt à des timents de jalousie contre son frère, tantôt demi-regrets de ce que son tempérament e goûts particuliers ne lui eussent pas perm suivre la profession d'un monsieur.

—Bah ! se dit-il en plongeant avec impa sa tête sur l'oreiller, la Providence n'a pas faire de moi un petit-maître. Eh bien, je tirai au point du jour. Je déteste cette vi

X

Le lendemain matin, Paul Durand se mit en te pour la maison paternelle, mais il s'arrêta passant à la porte de madame Martel pour adieu à son frère. Le long du chemin il assait dans son esprit les réflexions inspirées tout ce qui avait eu lieu la veille.

orsqu'il fut arrivé à la maison, on l'assiégea uestions pour savoir comment il avait trouvé and, ce que celui-ci avait l'air et ce qu'il fai- Hélas ! perversité de la nature humaine ! donna beaucoup de peine, quoique sans s'éloigner des limites de la vérité, pour re- enter son frère et ce qui le concernait sous ur le plus défavorable.

Je l'ai trouvé à fumer et à jaser avec une le de beaux messieurs ses amis, lesquels, rès leur conversation, m'ont paru le visiter ent. Il était habillé à la dernière mode, issait extrêmement gai, et pas du tout comme qu'un qui a beaucoup étudié ou qui s'est fa- l'esprit à déchiffrer des problèmes profes- nels.

La pensée que de mauvais compagnons pou-
raient entraîner son fils inexpérimenté dans l
tentations et les dangers de la vie, rendit le p
sérieux ; mais madame Ratelle était très s
faite qu'il pût rang parmi les gentilshomm
qu'il s'habituât et parût en conséquence, e
après tout il en deviendrait un. On ne pou
prévoir quelle haute position sociale il devait
cuper un jour. Ainsi parlait-elle.

—Bah ! dit Paul en ricanant, peut-être p
passer sa vie à fréquenter le palais de justi
se reposant sur papa pour payer les gants de l
qui couvrent ses belles mains blanches.

—Paul, mon fils, ne sois pas trop pressé
trouver à redire sur ton frère aîné, dit Dura
il ne m'a encore donné aucune cause de défia
et d'inquiétude.

—Non, au contraire, interrompit mada
Ratelle en regardant son neveu avec indignatio
il a remporté au collège les plus grands h
neurs ; il a été publiquement louangé par
professeurs pour son application, ses succès e
bonne conduite. Se pourrait-il, Paul Dura
que tu serais jaloux de ton frère aîné ?

—O miséricorde ! s'ecria Paul, je me ren
je me rétracte, je demande excuse, je veux t
ce que vous voudrez, tante Françoise, mais d

-nous la paix. Je vous en prie, mon père, ez-moi une pipe et du tabac !

adame Paterne ne répliqua pas à cette sara-de : mais il était aisé de s'apercevoir, par la ière brusque et nerveuse dont ses broches à ter se frappaient les unes contre les autres, ses esprits n'étaient pas encore calmés.

endant que ceci avait lieu à Alonville, Dé- Laurin passait tranquillement son temps à son possible pour plaire à notre héros. i-ci commençait enfin à découvrir et à ap-er un peu sa beauté et ses grâces, après que ttention y eut été attirée par les louanges tonnement de tous ses amis qui l'avaient Elle était envers ces derniers toujours ré-e, même froide, et à ceux de ses admira-qui lui adressaient des propos flatteurs ou lants compliments, elle ne répondait ja-par un sourire ou un mot d'encourage-; mais il y avait toujours pour Armand un l timide ou une douce inflexion de voix ahissaient en elle tout l'intérêt qu'elle lui . Petit à petit, il s'établit entre eux une amitié, résultat de leur résidence sous le toit.

ver avec ses longues veillées était arrivé, lquefois Armand les passait dans le pe-

tit salon de famille, soit à lire à haute voix, à jouer une partie de dames avec Délima était très forte à ce jeu. S'il avait eu un plus d'expérience de la vie ou s'il avait été caractère soupçonneux, il n'aurait pu autrement que de s'apercevoir de la re quable adresse que madame Martel mett contribution pour faire progresser l'amitié paraissait s'établir entre lui et sa jeune et cousine. Les soirs où les tempêtes de neig vissaient au dehors et qu'elle ne craignait d'être dérangée par les visites, elle priait ins ment M. Armand d'abandonner un mome chambre solitaire pour venir rejoindre cercle dont Délima, occupée de sa couture, mait toujours partie ; puis, d'un air de com sion, elle priait celle-ci de mettre de côté éternel ouvrage, et que peut-être M. Ar serait assez bon pour jouer une partie de d avec elle. Très fréquemment aussi mad Martel, sous prétexte qu'elle avait à voir au faires de la maison, s'absentait pendant les lées ; mais si cette femme intrigante les guettés de quelque cachette, elle aurait grandement édifiée de voir la tenue irré chable des jeunes gens pendant ses fréque absences.

urand étudia avec assez d'ardeur pendant
ver ; cependant il allait quelquefois en soi-
, et ne se permettait pas d'autres dépenses
de temps en temps celle d'une soupe aux
tres partagée avec quelques-uns de ses amis,
liants comme lui. Il serait fort difficile de
le nombre de caraquettes qui disparaissaient
dant ces innocentes bombances, et ce serait
tâche ardue que d'en marquer le chiffre sur
papier, car le grand total de l'addition paraît
t exagéré.

ar une après-dîner d'un froid vif, comme
mand, qui venait d'arriver du bureau, était à
débarrasser de son paletot, il reçut la visite
n ancien camarade de collège, pour lequel il
vait jamais eu une grande amitié, mais qui
sistait, malgré cela, à le rechercher et à le
quenter. Il venait l'inviter à un souper
uîtres.

-Mon adresse, ajouta-t-il en plaisantant,
dans une petite maison de la rue Ste-
rie, en haut d'un escalier à trois rampes, la
mière porte qui s'ouvre sur le grenier.

rmand attendait justement son frère ce soir-
car Paul lui avait annoncé sa venue par une
re reçue la veille. Mais comme il avait beau-
p neigé depuis quelque temps, il commençait

à croire que la crainte des mauvais chemin
ferait retarder son voyage. Du moins, c'éta
que pensait Robert Lespérance, lorsque Arm
lui avait dit qu'il attendait la visite de son fr
Il avait donné cette excuse pour refuser l'i
tation, parce qu'il ne se souciait pas fort de
rencontrer avec ceux qui se trouveraient là, p
bablement des gens un peu trop légers qui
lui convenaient pas. Mais Lespérance le pr
le sollicita avec tant d'instance, en insin
adroitement que c'était parce que Durand é
accoutumé à fréquenter des riches et des ar
crates, qu'enfin, poussé à bout, et avec ré
gnance, il finit par consentir.

Il était très tard lorsque notre héros laiss
maison, car il avait voulu attendre son frère
lui donner toutes les chances possibles. En
tant il laissa des instructions précises sur la m
son où on le trouverait si Paul arrivait.

La railleuse description que Lespérance av
faite de son logis approchait beaucoup de la v
rité, et en entrant Armand se heurta presque
tête sur le haut de la porte. Le bruit qui fra
ses oreilles était assourdissant. Quoiqu'on
fût encore qu'au début de la fête, la réjouissa
était déjà grande parmi les convives, à en ju
par leurs longs éclats de rire, leurs couplets

sons, leurs acclamations, et de temps en
ps par le bruit de grosses bottes qui exécu-
t sur le plancher un pas de danse.

rsque Armand entra, il y eut une suspension
entanée à ce brouhaha, et il en profita
s'excuser de son retard. L'hôte lui expli-
que pour empêcher ses invités de dévorer
uîtres avant l'arrivée de M. Durand, il les
mis au défi de prendre du plaisir sans
de rafraîchissements, solides ou liquides.
rès le résultat qu'il en avait obtenu, le lec-
peut concevoir quel degré aurait atteint la
é si elle eût été stimulée par le souper que
érance, avec l'aide d'un de ses amis, était
llement à leur préparer.

ppartement dans lequel Armand se trou-
différait beaucoup du sien si propre et si
enu : il était petit et bas, le plafond et les
ies ternis par le temps et la fumée. Il ne
t aucune trace d'ornements ; seulement on
quait quelques images aux peintures gros-
de danseuses aux joues rouges, aux jupes
s et amples, à côté du portrait d'un boxeur
om et de celui d'un fameux bouffon fran-
Dans un coin il y avait un grand coffre
ré, contenant la garde-robe du maître de
et servant en même temps de bibliothèque,

car on y voyait une pile de livres tout poudre et à l'air vénérable ; dans un autre coin apercevait un manche de ligne et une paire fleurets rouillés, un miroir brisé pendu à cloison et si petit que Lespérance disait sou qu'il ne pouvait y voir ses traits qu'en dé c'est-à-dire les uns après les autres. Une p de raquettes placées en angle droit servai persiennes à une fenêtre, tandis qu'une tr sauvage bouchait en partie l'autre. La cham était presque entièrement occupée par une t grossière mais nette, probablement empru pour la circonstance aux gens de l'étage i rieur. Des bouteilles remplies avec quelque c de plus fort que la bière de Montréal, flanqu chaque bout de la table ; quelques essuie-m de grosse toile, un huilier boiteux et seaux vides sur le plancher pour recevoir écailles d'huîtres, complétaient l'ameublem Il ne faut pas oublier de mentionner la gr bizarrerie déployée dans les vases pour bo quelques verres communs, deux pots de fai blancs et trois tasses à thé, offraient, sino l'élégance, du moins de la variété.

Tout à coup l'amphytrion, prenant une tenance grave :

—A présent, messieurs, dit-il, une que importante : lavées ou non lavées ?

vres tout poudr
un autre coin
ne et une paire
brisé pendu
rance disait sou
traits qu'en dé
autres. Une p
gle droit servai
andis qu'une tr
'autre. La cha
ccupée par une
blement empru
gens de l'étage
s avec quelque
Montréal, flanqu
elques essuie-m
r boiteux et
pour recevoi
ent l'ameublem
entionner la gr
s vases pour b
deux pots de fa
offraient, sino
ariété.
, prenant une
dit-il, une que
avées ?

—Comme de raison, non lavées ! s'écrièren
ieurs voix. Laissez-les venir sur la table
c leur limon naturel.

—Tant mieux, car mon aimable hôtesse, au-
s de qui Gorgon et Méduse auraient été agré-
es et charmants, m'a informé tout à l'heure
j'aurais à les laver moi-même. Hé ! l'ami
rre, toi qui as toujours la bouche ouverte ou
r chanter ou pour crier, et qui vas probable-
nt en avaler le plus grand nombre, viens
ider à les apporter ?

Qui fut dit fut fait. Nos deux jeunes gens pa-
ent bientôt, venant de quelque coin caché du
ors, probablement du grenier, portant un
nense plateau bien plein de succulentes cara-
ttes.

—Maintenant, amis, à l'attaque ! cria Lespé-
ce. Je n'ai que deux armes légitimes pour
e cette guerre (et il brandissait au-dessus de
ête deux couteaux à huîtres) : une que je ré-
pour moi comme seigneur du château, et
tre pour monsieur Durand comme le dernier
vé à ce joyeux cercle d'élite. Il y a plusieurs
teaux de table, un tire-bouchon et un cou-
de poche ; ainsi, messieurs, choisissez à
ns que quelques-uns d'entre vous soient
s tout armés.

Par expérience probablement et en prévisi de pareille casualité, deux des invités sortir de leurs poches des couteaux à huîtres tan que d'autres avaient de forts et bons couteaux poche presque aussi utiles pour la circonstan et l'on commença l'assaut.

Au bout de quelque temps la porte s'ouvrit livra passage à un échantillon peu favorable beau sexe lequel portait à la main un grand plein d'eau bouillante.

—Ah ! mille remercîments, la mère ! s'éc de bon cœur Lespérance. A présent, quicon désire du *punch* peut en avoir ; mais, ma ch madame Hurteau, voyez donc si vous ne po riez pas nous prêter une couple de verres au de ces tasses ? car quelque fort et chaud nous fassions ce breuvage, nous ne pourrons quand bien même nous devrions en mourir, n empêcher de croire que tout le temps nous vons du thé. Comme conséquence, nous en vons quelquefois trop.

—Cela vous arrive quand même ! dit-elle souriant aigrement. Vous et vos amis, lor la dernière fête que vous avez faite ici, m'a brisez deux verres que vous ne m'avez pas enc remboursés, quoique j'aie l'intention de vous faire payer lorsque nous réglerons le der mois de pension.

—Oui, ma chère dame, je vous payerai, quand me je devrais pour cela prélever des fonds une souscription publique, répliqua-t-il avec imperturbable bonne humeur.

—Si madame veut bien attendre un instant, s allons faire passer le chapeau séance tenan- jouta gravement un petit gaillard à la mine llée qui, sans autre outil qu'un couteau de e rouillée, avait déjà accumulé devant lui une respectable d'écailles.

—Alors de cette manière tu n'y dépenseras , George Leroi, répondit-elle avec mépris. t toujours la plus mauvaise roue d'une char- qui crie le plus fort.

Votre citation est ancienne et usée ! Essayez re et montrer nous quelque chose de votre

brave madame Hurteau, dédaignant de ndre plus longtemps, se retira en frappant la avec tant de violence que les danseuses des res et les huîtres dans leurs écailles en blèrent.

us ne nous appesantirons pas plus sur cette . Pendant quelque temps il y eut vraiment ellents chants, des chansons comiques, des avec un chorus complet et efficace; mais à de faire circuler les verres fêlés et les pots,

il vint un temps où les chanteurs n'observèr plus aucune règle de mesures et d'accords, et la confusion des voix fut si curieuse que le rés tat devint très affligeant pour des oreilles quel peu exercées. La gaieté devenait à chaque inst plus turbulente et plus tumultueuse. Lorsque huîtres furent mangées, on poussa les écai dans un coin ; une couple d'invités s'élancèr au milieu de la place et se mirent à exéc une GIGUE en sifflant leur propre accompag ment ; un autre se hissa sur la table et ch d'une voix de Stentor un sentimental et pat que vaudeville : et pendant tout ce temps-l bourdonnement des voix, le son des verres et éclats de rire mettaient le comble au tapage. milieu de ce vacarme, madame Hurteau o brusquement la porte, et s'écria d'un air bou

—Vous le trouverez ici, mon jeune hom

Et Paul Durand fut introduit dans la cham

En entrant il pouvait à peine voir ou être à travers les épais nuages de fumée de tabac remplissaient l'appartement, mais il sent main empoignée par Armand. Le chanteur cendit de son orchestre improvisé, et les dans hors d'haleine, s'arrêtèrent.

On exprima à Paul de sincères regrets s disparition complète des huîtres, mais o

t du contenu des bouteilles noires que Les-
nce appelait " des gouttes de consolation, "
lui procura une pipe bien bourrée.

mand, s'apercevant que le vacarme allait
mmencer, demanda la permission de se re-
avec son frère, parce qu'ils avaient beaucoup
dire. On lui accorda sa demande, et après
ruyants " bonsoirs et adieux ". les deux
s descendirent les escaliers et prirent la
de la maison Martel. Il faisait un brillant
de lune, et la neige criait agréablement
leurs pieds.

Tu m'as l'air d'être entré dans une bande
ns vivants ! dit sèchement Paul.

C'est la première veillée que je passe avec
t je ne crois pas que je sois pressé d'en es-
une autre, car je ne puis supporter une
aussi bruyante. J'en ai déjà mal à la tête.

Pouah ! ce n'est pas étonnant ! dit Paul en
nt, un autre aussi misérable et aussi mal-
e ! Je serais curieux de savoir ce que dirait
e Françoise, avec ses penchants aristocra-
, si elle avait pu jeter un coup d'œil sur
se passe là ce soir ? Il y a de la différence
ces gens et les jeunes et spirituels petits-
s avec lesquels je t'ai trouvé dernière-

—Je dois avouer que ceux-ci sont plus mon goût ; mais comment ça va-t-il chez nous

—Papa n'est pas bien, il est retenu au lit p le rhumatisme, et il se chagrine un peu. La ta Françoise s'occupe à le soigner, et moi je co duis les travaux de la terre. C'est une cha que je ne sois pas attaché, à l'heure qu'il est un bureau de la ville, car les affaires n'ira pas chez nous aussi bien qu'elles vont.

Armand était bien de cette opinion.

Ils arrivèrent bientôt aux TROIS-ROIS et s'é blirent près du poêle bien miné du meill salon de l'hôtel. Armand prit la lettre que P lui remit et se mit à la parcourir. Elle était p courte que de coutume, et elle lui disait d'un de tristesse inusitée qu'on avait l'espoir qu'A mand faisait tous ses efforts pour profiter temps et de l'argent qu'il coûtait ; elle fai aussi mention des éminents services que P rendait à la maison, et remerciait la Provide de ce qu'il y fût.

Armand attribua aux souffrances physiq de son père ce qu'il y avait d'extraordinaire d'inaccoutumé dans l'épître qu'il lui avait écri et lui et son frère s'entretinrent plus série ment et avec plus de calme que de coutume affaires de famille.

XI

elon son habitude, Paul ne fit qu'un court
r à Montréal, et le lendemain, ayant termi-
s achats pour le malade et la maison, il
la ville. Armand aurait désiré l'accompa-
pour voir son père malade, mais Paul s'y
sa vivement, sous prétexte que s'il laissait
udes, cela indisposerait et chagrinerait leur
chose que dans son état de souffrance ac-
l fallait éviter avec soin.

elque temps après cette visite, Armand
t deux lettres à son père; pour toute ré-
, il ne reçut que quelques lignes, écrites
hâte, par lesquelles Paul l'informait que
père était un peu mieux. Plus tard il reçut
ettre de Durand lui-même, dans laquelle
ci et la tante Françoise lui donnaient un
nombre de solennels avertissements rela-
ent au danger des mauvaises compagnies,
s explicites sur la nécessité de profiter du

temps, avec de simples suggestions touchant dépenses de son entretien à la ville ; et à la mande qu'il avait posée s'il ne ferait pas de courir à la campagne pour quelques j afin de les voir, on lui disait assez brièvement de rester là où il était et de profiter de ses a tages actuels.

Armand fut profondément blessé de traitement, car en réalité il ne l'avait mérité. Ses lettres chez son père devin plus froides, plus courtes et plus rares, et expliqua les épîtres de la famille qui lui p naient en réponse. De temps à autre il rec de Paul un bulletin, assez amical du reste, lui donnait des nouvelles de la santé de leur et du changement de caractère que les dou rhumatismales avaient opéré en lui, que de et d'humeur égale qu'était son tempéram était devenu irascible et impatient, puis i minait par quelques petits détails sur la ter les animaux.

Notre héros prit la résolution de ne pas s ter, si la chose lui était possible, à ces tri douloureux changements. Il continua à ét à sortir lorsqu'il y était invité et même que fois, mais très rarement, il prit part aux bru parties de plaisir organisées par Lespéra

s amis, car il ne pouvait pas toujours les refu-
r, de crainte de les insulter. Lorsqu'il écrivait
Paul et qu'il était en disette de sujets, il lui don-
it tous ces détails et il lui parlait franchement,
i racontant même une fois, que Lespérance lui
ait emprunté de l'argent et qu'il n'avait pas
espoir qu'il le lui remît. Les lettres de Paul l'en-
ourageaient à faire ces confidences sans restric-
on, car il lui disait souvent combien ses lettres
musantes égayaient leurs longues et mornes
eillées et combien lui, Paul, goûtait les descrip-
ons exactes de la vie de la ville et de ses plai-
rs.

Armand, cependant, parlait rarement de Déli-
a Laurin. Il avait conçu pour la jeune fille un
térêt naissant, provoqué plus par la partialité
idente qu'elle manifestait envers lui que par sa
auté, et cet intérêt le poussait à rester muet
r ce sujet dans ses lettres à Paul. A dire vrai,
avait peu de chose à en écrire : de temps à autre
e veillée tranquille à jouer aux cartes ou aux
mes ; bien rarement un tour de carriole avec
le et madame Martel ; ou bien, les soirs de
ands froids, une longue conversation autour du
and poêle double de la salle : leur intimité
allait pas au-delà. Les fréquentes absences de
adame Martel de la chambre,—lesquelles

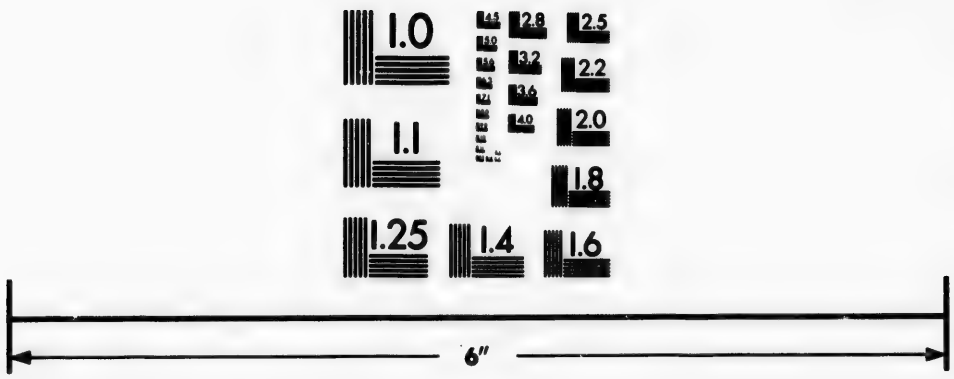
avaient l'air d'être faites à dessein,—ne lui fi jamais changer le ton de sa voix, soit pour di siffler ou s'attirer un plus doux regard de la b jeune fille. Il n'aurait peut-être pas été a indifférent si une autre figure, capricieuse, f et charmante, ne s'était pas présentée à son esp l'endurcissant contre toute autre influence.

Le carnaval était bien gai. Comme Dura allait mieux, du moins d'après ce que Paul é vait, Armand jouissait sans remords des in cents plaisirs que lui offrait la société. Il renc trait quelquefois mademoiselle de Beauvoir plus recherchées de ces soirées, et parfois il a le rare privilège de danser avec elle, et elle montrait toujours pour lui gracieuse et aima à l'extrême. Ce qu'il y avait de singulier, c que chacune de ces rencontres avait l'effet d rendre des semaines entières tout à fait insensi aux charmes de Délima.

Pendant la dernière semaine des fêtes il épr va une grande envie d'aller voir son père, qu bien même on ne désirerait pas sa présence; conséquence, le mardi gras, dernier jour du c naval, il partit pour Alonville. Il faisait n lorsqu'il arriva en vue de la maison paternel et il regarda ardemment dans cette directi s'attendant à la trouver brillamment illumin

depuis un temps immémorial on y avait tou-
s chômé par des fêtes et des réjouissances
enue du carême, cette saison de jeûnes et de
tences. Mais une seule lumière brillait fai-
ent à la fenêtre du salon. Non découragé
ndant, il avança, croyant qu'il était un peu
onne heure pour allumer les lumières,—
édé que par économie on recule autant que
ible à la campagne. Lorsqu'il fut arrivé,
ssa son cheval en soin à un vieux domes-
de la maison tout joyeux et étonné de le
et sans autre avertissement qu'un coup sec
é à la porte, il entra dans le salon. L'ap-
ment était loin d'être arrangé pour une fête.
me Ratelle était occupée à coudre près
petite table sur laquelle brûlait une chan-
, tandis que Paul Durand était assis dans
rand fauteuil, une jambe emmaillotée de
lle et étendue sur un tabouret, la tête ap-
e sur sa main. Il gardait un sombre silence.
tante Françoise, en apercevant Armand,
a précipitamment et courut l'embrasser
ffection, mais son père qui était d'ordi-
calme et peu démonstratif, l'était encore
n cette circonstance. De fait, cette froideur
part de son père modéra l'impétuosité avec
lle le jeune homme s'avançait vers lui, et

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

il en fut si profondément blessé, que ses m
res et sa conversation en reçurent un mal
une gêne que le père remarqua de suite et
malgré lui, lui déplurent. La conversatio
suivit fut languissante : on lui exprim
craintes sarcastiques sur ce qu'il pourrait
être trouver sa promenade à la campagne
ennuyeuse, lui habitué à la joyeuse vie
ville, sur le doute où il était quant à l'uti
à la sagesse de faire étudier des profession
jeunes gens qui n'étaient pas persévéra
caractère.

—Mais, père, pourquoi dites-vous cela
tant de solennité ? demanda vivement Ar
Sur quoi s'appuie-t-on pour m'accuser de
quer de persévérance ?

—Eh bien, mon fils, cette idée-là m'est
être venue à propos des lettres que tu m
voyées depuis quelque temps à Paul et
nous faisait régulièrement la lecture, ré
il séchement.

—Mais, est-ce qu'elles contenaient q
chose de défendu, quelque chose de mal?

—Voici ce qui en est, mon fils. Tes let
parlaient que joie, fêtes et réjouissances,
dant que tu oubliais ton vieux père qui te
nit l'argent pour te joindre à toutes ces

plaisirs, ton vieux père étendu malade sur lit, en proie aux douleurs les plus atroces et découragement.

Armand se leva à demi ; mais madame Ratelle i interprétait bien son air indigné, intervint un signe de tête en lui montrant le membre tortillé et la fiole de remèdes qui était près de lui.

—Paul, mon frère, il ne faut pas que tu sois p sévère envers notre garçon. Il est bien difile pour un jeune homme de vivre dans une le comme un ermite.

—Mon père, Paul m'a écrit que vous étiez eux ; et il y a quelques semaines, lorsque, grin et inquiet sur votre santé chancelante, exprimé le désir de venir vous voir, il m'évit sèchement que vous désiriez que je restasse j'étais, afin de ne point perdre mon temps.

—Je lui ai dit cela une fois, c'est par manque bon cœur que Paul t'a écrit que j'étais mieux. ! quel estimable fils ! il sera mon bâton de illesse ! Que serais-je devenu, que seraient venus la terre et tous nous autres si, lui aussi, tait mis à étudier le droit ou la médecine ? n fils est un franc travailleur ; industrieux, il lè de bonne heure et se couche tard ; à l'ouge depuis le matin jusqu'au soir, il ne va je-

mais en parties de plaisir, ni en soupers d'
tres, et il n'a jamais besoin de gants de kid bl

A mesure que son père parlait sur ce ton,
mand rougissait de plus en plus, et en dépit
regards suppliants de la tante Françoise, il
sur le point de répliquer lorsque Paul e
Cependant, malgré cette diversion, les c
n'en allèrent pas mieux. Les doux efforts
tante Françoise et l'excellent souper qu'elle
para ne réussirent pas à amener dans le
cercle plus de cordiale gaieté, ni à faire d
raître l'irritabilité dont les manières de Du
étaient empreintes.

Après que l'on se fut séparé pour la n
que les deux frères furent assis ensemble
la chambre à coucher de Paul, Armand l
brusquement :

—Pourquoi as-tu montré mes lettres ?

—Parce que je ne croyais pas qu'il y e
mal à le faire, parce que je pensais qu'
amuseraient notre père au lieu de le contr
Si je ne les lui avais pas montrées, il aurait
posé qu'elles contenaient quelque chose de
rible.

—Il est si changé que je le reconnais à p
dit Armand d'un air sombre. Qu'est-ce que
cela veut donc dire?

L'âge et le rhumatisme, répondit laconique-
Paul. Il ne faut pas que tu penses que je
pas ma part de reproches : je voudrais que
ntendisses lorsqu'il y a quelque chose qui
pas bien, quand même ce n'est que le car-
du châssis de l'étable qui est resté ouvert.
ompé sur les sentiments de son frère, Ar-
sentit s'évanouir le faible rayon de soup-
ui avait traversé son esprit.

Pauvre Paul ! s'écria-t-il, ce doit être dur à
rter !

uit était sonné depuis longtemps et le frère
ne dormait pas encore, la respiration bruy-
de Paul, habitué à se coucher et à se lever
nne heure, contribuant doublement à l'em-
r de s'endormir. Armand se réveilla et se
lus tard que de coutume ; lorsqu'il descen-
apprit qu'il y avait longtemps déjà qu'on
déjeûné et que son frère était parti depuis
eure pour ses travaux.

ourquoi Paul ne m'a-t-il pas réveillé ?
da-t-il.

arce qu'il savait que tu n'étais pas habitué
e misère, répondit son père d'un ton
eur qui irrita autant qu'il chagrina le jeune
e.

nte Ratelle lui servit bientôt un excellent

déjeuner, mais il n'avait pas faim : cepen
il resta à table quelques minutes, pendant les
les il répondit à quelques questions brèves
lui fit son père sur les progrès qu'il faisait
ses études légales, sur ses espérances pour l'
nir ; puis il se leva et s'approcha de la fen
Quoique l'on fût au milieu de mars, une fur
tempête de neige sévissait au dehors, et
contemplant il sentit une singulière symp
entre elle [qu'est-ce qu'il peut y avoir de
triste qu'un paysage de campagne pendant
tempête de neige ?] et la douloureuse tristes
remplissait en ce moment son cœur. A la
d'une question froide de la part de son père,
d'une réplique un peu vive, laquelle à so
lui attira une observation piquante, il pri
résolution. Oui il s'en retournerait de suit
ville ; oui il endurerait plus aisément l'air
de l'hiver que l'atmosphère de duretés qui
si subitement envahi le toit paternel, autre
heureux. Lorsqu'il manifesta son intenti
partir si vite et par un pareil temps, la
Ratelle s'y opposa avec chaleur ; mais D
guidé peut-être par l'orgueil, y mit peu d'
tion. Cependant, lorsqu'il lui souhaita le bo
il s'opéra dans sa voix et ses manières un
cissement subit qui tenta presque Armand

malaise de côté et à demander ce qui ex is-
ntre eux et qui avait rendu leurs relations
uses; mais il en fut empêché par la crainte
rebufade et de s'entendre dire ce qu'il re-
t, que c'était la dépense qu'il occasionnait
père qui était cause de la froideur et de
bilité paternelles.

rctour à la ville, notre héros se livra à la
journalière de sa vie avec autant de dili-
qu'avant, mais avec une disposition d'esprit
joyeuse. Les lettres de chez son père
ent de plus en plus rares et aussi peu satis-
es que jamais; de son côté, il écrivit bien
ent, et lorsqu'il le faisait, il adressait ordi-
ent ses lettres à Paul.

une superbe après-dînée qu'il paraissait
iste que d'ordinaire, madame Martel, à
aisait pitié, vu que depuis quelque temps
souvent retenu à la maison et au bureau,
auprès de lui pour qu'il allât se prome-

puis, M. Durand, ajouta-t-elle, si vous aviez
é de m'obliger en emmenant ma pauvre
avec vous. Elle aussi a besoin de prendre
le est si industrieuse et travaillante, qu'elle
e jamais à se reposer.

laisser voir d'intérêt ou de plaisir, Ar-

uand consentit, et la vieille madame Martel p
souriante et joyeuse pour aller dire à sa co
le s'habiller. Délima voltigea bientôt en b
escaliers : elle était vraiment charmante d
simple mais gracieuse toilette, et Arma
ouvrit la porte en lui adressant quelques p
de politesse. Tout à coup, madame Martel
rut dans le passage, tout essouflée d'être d
lue avec précipitation, et pria Délima d'alle
sa cousine Vézina pour emprunter le pa
sa coiffe neuve.

—C'est un peu loin, dit mademoiselle L
en hésitant.

—Où demeure-t-elle ? demanda Arma

—Près du Pied-du-Courant, à Hochela

—Oh ! c'est très loin, répliqua-t-il ; cette
va trop fatiguer mademoiselle Laurin.

—Pas du tout, interrompit à la hâte m
Martel. Délima est une bonne marcheuse
a pas de distance pour la fatiguer, et je v
bien avoir ma coiffe neuve pour dimanche.
assez bon pour m'obliger, M. Durand.

—Bien, puisque vous insistez et que ma
selle Délima pense être capable d'entre
la route, je le veux bien.

Et sans en dire davantage, les deux
gens partirent.

Leur promenade fut assez agréable, et ils arri-
ent chez madame Vézina aussi dispos qu'à leur
art. On prêta de bon cœur la coiffe, puis on
offrit l'hospitalité : il fallut absolument pren
une tasse de thé. On résista avec fermeté à
rainte qu'avait Délima que cela les retardâ
,ainsi qu'à la suggestion que fit Durand qu'un
e de lait serait aussi bien reçu et que cela leur
nettrait de partir immédiatement pour leur
lence. Tout fut inutile. Les mérites de
sse de thé furent renchéris par de bons bis-
chauds et autre friandises ; mais il avait
un temps considérable pour les préparer, en
que Délima se leva pour mettre son chapeau.
nd, au lieu de donner une pensée d'appro-
à l'excellent repas qui lui avait été servi,
orta secrètement contre l'heure avancée et
pidité de madame Martel en les envoyant à
elle distance le soir.

e mirent immédiatement en route pour la
n, et le crépuscule fut bientôt, heureuse-
remplacé par un superbe et beau clair de
Délima, rendue peut-être nerveuse par
comparativement avancée qu'il était, tré-
une couple de fois : en sorte que son com-
se sentit obligé par la simple politesse de
r l'appui de son bras. Pendant qu'ils che-

minaient seuls, leur ombrage se projetait sur
rue : de temps en temps elle le regardait de
timide regard qui convient si bien à quelques fe
mes. Soudain on entendit le bruit d'une voit
qui venait lentement dans leur direction.

Ceux qui l'occupaient, deux dames et
monsieur, examinèrent avec attention nos am
ce fut avec un sentiment d'une inexprima
mortification qu'Armand reconnut dans ces p
sonnes madame de Beauvoir et sa fille, a
Victor de Montenay. Pour répondre à son a
profond, deux de ces personnes firent une pe
inclination de tête ; mais Gertrude avait le
sage tourné de côté, et cependant la pleine l
éclairait assez pour s'apercevoir que ce vi
paraissait froid et fier comme s'il eut été
marbre.

Armand s'emporta contre le malencontr
concours de circonstances qui l'avaient po
dans cette position ; il apostropha en lui-m
madame Martel dans des termes moins que
teurs, et n'excepta pas la jolie Délima de c
condamnation. En vain le regardait-elle d
manière plus engageante que jamais ; en
la douce lumière ajoutait-elle un plus beau
tre à ses yeux splendides, une beauté d'an
ses traits délicats : Armand ne voyait, n'ava

ée que pour ce visage froid et implacable pour la première fois, lui avait jeté un re- de mépris.

-Quelles sont donc ces femmes qui étaient la voiture ? demanda timidement Délima ompant le long silence qui avait suivi.

-Madame et mademoiselle de Beauvoir, ré- it-il brièvement, incapable de déguiser dans ix une certaine irritation cachée. Mais il que nous marchions plus vite, mademoiselle in, il est très tard.

rès cela, peu de paroles s'échangèrent entre eux jeunes gens. Armand n'était pas d'hu- à parler, et Délima, richement dotée sous pport de la beauté, ne l'était pas beaucoup celui de l'esprit et des connaissances. En ant à la maison, notre héros, sans s'arrêter ondre au sourire de bienvenue de madame l, gagna sa chambre le plus vite qu'il put.

-t-il PARLÉ ? demanda-t elle avec empres- t et à voix basse à sa cousine, pendant es étaient encore dans le vestibule.

ien d'à-propos, répondit la jeune fille avec rmes dans les yeux.

iel ! comme il doit avoir le cœur de pierre ! a la bonne femme en élevant ses mains et ux en l'air. Mais conserve ton courage,

ma Délima ; j'ai courtisé six mois mon vie
digne mari avant qu'il condescendît à me
l'amour, et cependant, vois comme il pe
moi, et quel heureux couple nous faisons!
as-tu faim, ma petite? J'ai dans l'armoire
cellente tête en fromage et une tranche d
lette au beurre.

—Oui, je vais prendre une bouchée, car
ma tante Vézina je n'ai pu manger, vu
monsieur Durand avait toujours les yeux
sur moi.

—Bah! ces messieurs ne pensent pas
parce qu'une fille est jolie et charmante,
doive vivre, comme une abeille, de miel
fleurs. Dieu merci! ma Délima peut man
la nourriture plus substantielle. Viens d'
à l'armoire, et puis au lit, car tu dois être
guée de cette longue promenade qui n'a r
té aucun profit.

mois mon vie
scendît à me
comme il pe
nous faisons!
dans l'armoire
une tranche d

ne bouchée, car
ou manger, vo
jours les yeux

ne pensent pas
e et charmante,
beille, de miel
élima peut man
ticlle. Viens d'
car tu dois être
enade qui n'a r

XII

inze jours s'étaient écoulés, et Armand n'a-
pas reçu de nouvelles de chez son père;
la chose ne lui causa aucune inquiétude,
étaient tous de si négligents correspon-
l

uis le malencontreux soir de sa promenade
Délima, il avait une fois revu mademoi-
le Beauvoir qui, en passant près de lui,
avait fait qu'un très petit signe de tête au
u salut souriant et amical dont elle avait
ne de le favoriser. Cette sévérité inaccou-
avait troublé le pauvre Armand : c'était
justice réelle. Hélas ! il ne soupçonnait
e de Montenay avait, quelque temps au-
nt, insinué à madame de Beauvoir des
ations déplacées au sujet de ses relations
jolie Délima dont Rodolphe Belfond, de
é, avait fait les plus grands éloges. Ma-
le Beauvoir, qui n'était pas particulière,
épété ce petit cancan à sa fille, laquelle
choquée autant que chagrinée. Ce qui

contribua puissamment à donner de la co
tance à cette histoire, ce fut cette renc
d'Armand et sa charmante compagne, au
de la lune, à une heure aussi avancée, dan
chemin peu fréquenté, et ce fut avec une a
tume dont elle ne put pas se rendre co
qu'elle prit la résolution de cesser toute e
d'amitié, voire même de civilité avec lui.

Un soir, Armand était assis à son pupitr
tête penchée sur un volume ouvert devant
Il n'étudiait cependant aucun problème de
mais il se demandait si jamais mademoisel
Beauvoir voudrait encore lui sourire et si
froideur du moment n'était que le résultat
caprice ou celui d'une détermination ar
Tout à coup il fut retiré de sa rêverie p
coup frappé à sa porte. C'était Belfond.

—Comment vas-tu ? lui demanda-t-il e
trant.

—Dis donc, mon bon, continua-t-il apr
moment de silence, qu'est-ce tu as ? Voilà
fois que je viens te voir et chaque fois j
trouvé avec le diable bleu. Es-tu en amo
as-tu des dettes, lequel des deux ?

—Ni l'un ni l'autre, répondit Armand
un sourire forcé. Ma vie est trop tra
pour que j'aie une chance à l'un ou à l'au

—Je ne sais pas, reprit Belfond en secouant
ête d'un air de doute, mais la belle petite qui
là dans la chambre voisine m'a déjà à moi-
tourné la tête, et je ne l'ai vue que quelques
: qu'est-ce que ça doit être pour toi qui de-
ures dans la même maison qu'elle ?
lotre héros fut bien content que les soupçons
on ami ne se fussent pas dirigés sur Gertru-
Après un moment de silence, Belfond re-
sur un ton plus sérieux qu'il n'avait eu de-
son arrivée :
-La meilleure chose que tu puisses faire, c'est
venir passer quelque temps avec moi à Saint-
nne. Ma mère m'a écrit cette semaine, me
pliant d'aller la voir et insistant à ce que
mène des amis avec moi. Je suis venu ici
t'inviter, et je t'avertis d'avance que je ne
vrai pas de refus !
-Tu es bien bon, Belfond, mais.....
-Pas un mot de plus ou tu me confirmeras
l'opinion que mademoiselle Délima a déjà
d'empire sur tes affections, que tu ne peux
ement pas la quitter quelques jours. Je ne
orde que la journée de demain pour te pré-
r : il faut que nous soyons en route mer-
i.
rmand qui se rappelait avec plaisir l'affabi-

lité et les bonnes manières des demoiselles Be fond, finit par consentir à l'accompagner. éprouvait le besoin de quelque changement po le distraire et l'aider à chasser un certain déco ragement, un abattement qui commençait à s'e parer de lui et dont il ne se sentait pas la volont encore moins la force, de se défendre. Sa doute ses parents pourraient être mécontents le voir s'absenter de ses études, mais le sen ment d'injustice qui le rongeait le rendait en moment indifférent qu'on le blâmât ou l'appro vât.

Le même soir, au moment de se mettre à t ble pour souper, il annonça nonchalamme qu'il avait l'intention de s'absenter penda quelque temps, et il fut en quelque sorte su pris, pour ne pas dire embarrassé, de voir D lima se lever de table tout agitée et sortir de l'a partement.

Madame Martel la suivit avec précipitatio Après qu'Armand et le maître de la maison eure attendu quelques instants, passés à se regard l'un et l'autre, celui-ci dit philosophiquement:

—Nous ferons aussi bien de commencer, tout va refroidir. Vous aller verser le thé, Durand, et je mettrai le lait et le sucre.

Lorsque madame Martel revint, elle avait

e et une contenance très graves : elle les trou-
ui se servaient librement de chauds TOASTS
ROAST-BEEF froid.

Ah ça ! ma femme, où est la petite ? deman-
. Martel — car c'est ainsi qu'il appelait ordi-
ment Délima.

Elle est malade et attristée, soupira l'hôtesse
gardant solennellement le plafond et son
avec indignation.

ui-ci était à se servir un autre TOAST.

Peut-être, dit-il, que le paté aux pommes
ous avons mangé au dîner lui est resté sur
nac. Je l'ai trouvé moi-même un peu lourd.

i tu avais eu moins d'occupations avec ce
avec ton couteau et ta fourchette, André
, tu te serais aperçu qu'elle n'y a pas même
, répliqua la bonne femme en lançant un
menaçant à son époux qui ignorant avoir
u sa colère, continua son repas de bon
.

de temps après, Armand se leva de table
ima son chagrin sur l'indisposition de ma-
elle Délima.

! elle sera mieux ce soir, M. Durand et
que si vous arriviez assez tôt pour avoir
ure de jasette, ça la remettrait tout à fait,
hôtesse.

—Je le ferais avec le plus grand plaisir n'avais à copier des papiers, et il faut que j'é chez nous pour leur dire où je vais.

Au moment où il sortait et que la porte se mait sur lui, madame Martel murmura d'une basse mais courroucée :

—M. Armand Durand, vous avez le cœur dur qu'une pierre.

—Vraiment, ma femme, je pense que c'e contraire un jeune homme tranquille, do obligeant.

—Et moi, mon mari, je crois que tu es un benêt de lourdaud ; et à présent que nous a dit chacun notre pensée, passe-moi ce qui des TOASTS.

André, qui savait qne les accès de mau humeur de sa femme ne duraient pas longte se rendit avec beaucoup de gentillesse à injonction, et la bonne entente fut bientôt blie.

Lorsque Délima se mit à table le lende elle était pâle et abattue, mais notre héros trop d'occupations pour lui accorder la symp que madame Martel trouvait sans doute q méritait. Il éprouvait une crainte vague d'é été en partie cause de l'indisposition et de la lancolie de la jeune fille, et cette crainte le

viter d'aborder ce sujet ; en sorte qu'il fut bien onnaissant à M. Martel de se tenir dans le pas- e à fumer sa pipe, pendant qu'il était à la porte ouhaitait le bonjour à Délima à qui il donna main, le matin de son départ. Ce pauvre M. rtel se doutait aussi peu de la reconnaissance rmand que de la colère concentrée de sa fem- contre son manque de tact, laquelle fit explo- quelques moments après dans la cuisine où ait allé la rejoindre. Armand n'aimait pas à muser de son monde. Il était aussi trop hono- le pour encourager chez une jeune fille un sen- ent d'affection auquel il ne pourrait peut-être ais répondre, sentiment qui, quoiqu'il eût lquefois flatté son amour propre, n'avait endant jamais touché son cœur.

Saint-Etienne où demeurait la famille Bel- d, on menait une vie très gaie. On y employait emps par une succession d'innocents plaisirs : pique-nique, les excursions par terre et par eau, visites entre les familles du voisinage se suc- aient sans interruption Armand y était tou- rs bien accueilli et comptait comme un des ris, d'abord parce qu'il était aimé de Belfond, gueil et l'espérance de la famille, et ensuite ce que madame Belfond, dont la pénétration prit était très subtile, avait deviné la valeur ale de l'ami de son garçon et voulait encoura-

ger leur intimité par tous les moyens en son p
voir. Deux ou trois demoiselles étaient aussi p
les invités, mais Mlle de Beauvoir brillait par
absence. Madame Belfond lui avait écrit
même, mais Gertrude, prétextant un engage
conclu avec son oncle, M. de Courval, pour p
quelque temps à Alonville, s'était excusée d
pouvoir accepter pour le présent l'invitation
cependant elle se prévaudrait plus tard.

Une après-dînée, Armand arrêta au bureau
de poste pour s'informer s'il y avait quelque le
à son adresse, et on lui remit un petit billet.
voyait que l'écriture, quoique irrégulière et
demment déguisée, était celle d'une femme.
l'ouvrit avec l'espérance intime que ce ne fût
une nouvelle phase de l'abattement de Déli
et il lut :

"Armand Durand, comment pouvez-vous
" abandonner si entièrement à une inutile gai
" pendant que votre bon père qui vous affectio
" tant est sur son lit de mort? Hâtez-vous de ve
" ou vous arriverez trop tard!"

Il n'y avait pas de signature, pas même
initiale.

Cependant le jeune homme devint pâle com
un mort au pressentiment subit qu'il eut que l'
teur du billet disait la vérité, et il prit la résolu

artir à l'instant même pour Alonville. Si c'é-
un tour qu'on lui jouait, une visite chez son
ne lui donnerait pas de fatigue, et si on lui
it la vérité !..... mais cette supposition était si
ble, qu'il n'osait s'y arrêter.

n arrivant à sa pension il informa briève-
la famille qu'il avait reçu des nouvelles de
son père qui l'obligeaient à partir immé-
ment, et quelques heures après il était en
.

rès deux jours d'un rapide voyage, il dé-
a à la maison paternelle, malade d'inquié-
et de crainte. La porte d'entrée était entre-
e : il s'empressa d'entrer. Il n'y avait per-
dans le vestibule et dans la salle, mais
eur fut encore plus saisi en apercevant
t des signes de désordre qu'on avait pas
tude de voir dans cette demeure si bien
. Une bougie, qui avait été oubliée, dé-
it son suif dans un fort courant d'air ve-
'une fenêtre ouverte ; un tabouret de pied
enversé près d'une chaise sur laquelle il y
ne tasse; des manteaux et des châles étaient
s de travers sur la rampe de l'escalier.
rète terreur augmentant toujours, il mon-
hâte l'escalier, et d'un bond il se trouva,
t, à la porte de la chambre à coucher de
re.

Ses plus grandes craintes se trouvaient ré-
sées.

Dans cette chambre à demi éclairée, ent
d'amis et de voisins éplorés, Paul Durand,
et les yeux fermés, était à l'agonie, les su
de la mort sur le front et des taches bleu
l'entour de la bouche.

Fou de douleur et de désespoir, Armand,
pouvant se contenir, s'élança vers le lit,
jetant à genoux, il s'écria :

—Oh ! mon Dieu ! Ça ne se peut pas !
père, mon père, vous ne mourrez pas !

Durand ouvrit lentement ses yeux appes
et regarda son fils dont les traits étaient
horriblement pâles que ceux du mourant et
taient l'empreinte d'une angoisse douloure

Tout à coup, dans un nouvel accès de dé
poir, le jeune homme demanda à haute voi

—Pourquoi ne m'a t-on pas fait venir pr
vous ? pourquoi ne m'a-t-on pas averti pl
que vous étiez en danger ?

En entendant ces paroles, il passa sur la
figure du mourant un sourire aussi beau
rayon de soleil.

—Enfant de ma Geneviève ! murmu
d'une voix faible.

A cet appel Armand pencha sa tête sur l

de son père, et celui-ci s'efforça de caresser belle chevelure.

Mon Dieu, je vous remercie pour cette der- faveur ! balbutièrent ses lèvres blêmies.

mand ne pouvait s'en rapporter à sa voix parler, et il s'en suivit un court silence.

t à-coup, la contenance tout à l'heure si du mourant, montra des symptômes d'une imable détresse ; d'une voix cassée, pres- intelligible, il soupira :

e testament, le testament ! Armand, mon is-y !

ils aîné jeta un regard pénétrant sur Paul e pouvant en soutenir l'éclat, baissa les omme un coupable.

'en soyez pas inquiet, cher père, dit Ar- d'une voix caressante : nous arrangerons pour le mieux.

expression de soulagement, puis de bon- répandit sur le visage de Durand, mais baissait sensiblement.

iez, priez ! disait-il presque intelligible-

es voisins prit un livre de dévotion, et lut oix entrecoupée de sanglots la prière des nts.

stant après le mourant agita les lèvres.

Son fils aîné se pencha tout près de lui e distinguer ce seul mot : "Geneviève !"

Ce fut le dernier que Paul Durand pro en ce monde : peu après son âme s'envola

Lorsqu'on eut avec respect et émotion les yeux de son père et lu d'autres prières, mand se leva et sortit de la chambre, suiv près par madame Ratelle.

—Embrasse moi, mon pauvre et malhe garçon, lui dit elle comme ils entraient da jolie petite chambre à coucher qu'il avait jours partagée avec Paul depuis leur enfan

Et l'attirant près d'un siège :

—Assieds toi là, continua-t-elle, et di pourquoi tu n'es pas venu plus vite ?

—Dites moi plutôt, interrompit-il av emportement qui n'était pas dans son cara dites-moi plutôt pourquoi on ne m'a pas dé dé de venir ? pourquoi ce traître et vil Pa m'a pas écrit ?

—Mais il t'a écrit deux fois et moi une mais nous n'avons reçu aucune réponse. ce que tu t'es absenté de la ville dernière

—Oui, je suis allé passer quelques chez madame Belfond à Saint-Etienne, m vous ai écrit un mot pour vous en prév j'ai laissé à ma pension des ordres pr

nvoyer les lettres qui me seraient adressées
ontréal.

-Alors il faut qu'il y ait eu quelque chose
ravers, parce que nous n'avons reçu depuis
longtemps une seule lettre de toi.

-C'est une énigme qui doit être déchiffrée,
it Armand d'une voix sévère. Je crains fort
quelque trahison ait été mise en jeu.

-Chut! ne dis pas cela! répliqua madame
lle d'un ton suppliant; Paul pourrait nous
ndre; mais avant qu'il ne vienne j'ai quel-
hose à te communiquer, et c'est mieux que
pprennes plutôt de moi que d'un autre.

Dites, ma bonne tante Ratelle, je vous
e.

is la tante Ratelle qui, sans doute, ne
ait pas la tâche facile, sembla hésiter, puis
t un effort sur elle-même:

Tu dois penser, dit-elle, que ton pauvre
après les deux lettres que nous t'avions
s pour t'informer qu'il était dangereuse-
malade et chaque fois que nous avons
que son rhumatisme lui gagnât le cœur,
bien peiné et mécontent de ton absence
gée aussi bien que de ton silence. La
lle nous parvint d'une manière indirecte
étais à Saint-Etienne à fêter et à te diver-

tir, et hier matin, mon pauvre frère, irrité l'ingratitude et de l'indifférence qu'il te sup sait, envoya chercher le notaire, et... et... mon pauvre enfant...—ici elle pencha sa et fondit en larmes,—tu es déshérité, sans le

—Ainsi donc, mon frère Paul est seul h tier ? dit Armand avec le plus grand calme.

—Oui, à part mille louis qu'il m'a laissé que je n'ai acceptés qu'avec l'intention de te transporter, chose que je vais faire sans dé

—Non, non, bonne tante : je n'en veux parce qu'ils ne m'étaient pas destinés. arrivée ici a été bien douloureuse, mais chose me console : mon père est mort dans bras, en me bénissant et en pensant à ma Dieu merci ! elle n'a pas donné naissan traître qui m'a fait perdre l'amour de père. Descendez maintenant, ma tante çoise, on peut avoir besoin de vous en bas, voudrais être seul pendant une demi-heure.

Certaine que sa présence serait requise surveiller les derniers et tristes préparatifs serra en silence la main de son neveu et d dit avec la résolution d'occuper Paul en afin d'empêcher les frères de se rence avant que les sentiments surexcités d'Ar se fussent un peu calmés.

orsque celui-ci se vit seul, il se leva vive-
t et commença à marcher de long en large
la chambre. Dans un de ses brusques
vements il fit tomber un vieux portefeuille
uir qui se trouvait sur la table ; en se bais-
pour le ramasser et son contenu qui, en
ant s'était répandu sur le plancher, il
rqua une lettre cachetée à son adresse et
écriture bien connue de sa tante. Il l'ouvrit.
lui faisait un pressant appel de venir de
sans perdre une minute près du lit de
de son père, et elle ajoutait que celui-ci
mandait constamment.

h ! Paul, mon bon frère ! marmotta-t-il
ses dents serrées : l'énigme a été bien
échiffrée. Voilà donc pourquoi les lettres
sont point parvenues ? Quel compte nous
à régler ensemble !

eprit sa promenade, tenant la lettre dans
in, ses regards tournés vers la porte,
nt ardemment voir entrer son frère pour
r cours à la colère qui le remplissait.
d était en ce moment dans une disposi-
esprit très dangereuse.—Dans de pareilles
stances, des hommes bien moins exaspérés
i ont commis des meurtres.—Il prévoyait
nent que la colère aurait l'avantage sur

lui, que Paul était prompt et violent et que n
ne pouvait faire penser quel serait le rés
d'une altercation avec lui. Cependant il
déterminé, si Paul entrait, d'avoir une exp
tion avec lui ce soir-là, à cette heure mê
Enfin, on tourna la poignée de la porte:
cœur d'Armand tressaillit.

— Ah ! le voilà enfin, le traître de la mai
se dit-il.

Non, ce n'était point Paul, mais bien mad
Ratelle.

Elle regarda ardemment son neveu
l'espérance de trouver sur sa figure des si
d'une plus grande tranquillité d'esprit; m
au contraire, l'excitation du jeune ho
avait augmenté et ses yeux étaient encore
éclatants de colère.

—J'avais espéré, mon garçon, mon Arm
de te trouver plus calme, dit-elle.

—Est-ce que ceci est bien de nature à
rendre plus calme? répondit-il en lui pré
tant la lettre qui était tombée du portefe
Voici l'ordre que vous m'avez envoyé de
en toute hâte dire un dernier adieu à mon
vre père! Paul mon frère n'a pas cru qu
fût nécessaire de me l'envoyer comme il a
des autres. Mais il me rendra compte de

violent et que
serait le rés
Cependant il
'avoir une exp
ette heure m
ée de la porte
aître de la ma
, mais bien ma
t son neveu
sa figure des
llité d'esprit;
du jeune ho
étaient encore

rçon, mon Arm
t-elle.
en de nature
dit-il en lui pr
bée du portefe
vez envoyé de
er adieu à mon
n'a pas cru q
yer comme il
dra compte de

, et bientôt encore, car je l'attends d'une
ute à l'autre, et je préférerais, ma tante
nçoise, qu'il n'y eût pas de témoins à notre
evue. En tout autre temps vous serez la
venue dans cette chambre.

Ce sera comme tu le désires, mon cher
nd, mais avant il faut que tu viennes avec
voir ton cher père qui est enseveli. Je suis
e te chercher dans cette intention. Ne crains
l'y rencontrer Paul, car je l'ai envoyé en
ission.

ns dire un mot Armand suivit sa tante à
rs le passage, dans la chambre toute tendue
aps blancs et éclairée de cierges où repo-
les restes de Paul Durand. Il y régnait
rande solennité, mais rien du repoussant
re ordinairement la mort, car le cultivateur
l'air de reposer d'un sommeil tranquille.
ces de souffrances avaient disparu de sa
et ses traits réguliers étaient devenus cal-
loux et paisibles. La tante et le neveu
ouillèrent pieusement de chaque côté du
u moment où Armand relevait sa figure
xprimait en ce moment qu'un profond
et les yeux remplis de larmes, madame
avança le bras par-dessus le corps du
lui saisit la main et la plaçant sur la
inerte du mort :

—Armand, mon enfant, dit-elle, moi qui remplacé du mieux que j'ai pu la mère que as perdue si jeune, je te demande au nom son saint souvenir et au nom de l'amour que porté toute sa vie le généreux cœur sur lequel reposent actuellement ta main et la mienne, te demande de pardonner tous les torts que frère a envers toi ?

—Vous me demandez trop, ma tante Ra

Et Armand essayait en vain de retirer sa main des doigts serrés qui la retenaient sur la dépouille sacrée.

—Non, je ne demande pas trop : qu'est-ce te diraient ces pauvres lèvres glacées si pouvaient parler? Armand, tu aimais ton très tendrement, et malgré le petit refroidissement qui a existé entre vous dans ces derniers temps, tu étais son fils favori.

—C'est parce que j'aimais mon père que veux me venger de celui qui, par une série complots infâmes et une trahison inique, fait perdre son affection.

—Mais, à qui ton père s'est-il attaché derniers moments? Armand, Armand, durcis pas ton cœur contre mes prières et tre les supplications muettes de ces lèvres dies, de ce cœur qui ne bat plus et qui

t te faire appel que par leur immobilité. De me que je t'adresse ma prière, Armand, de me il t'aurait conjuré, il t'aurait imploré bandonner une vengeance qui fera peut-être toi un Caïn !

e jeune Durand était singulièrement perxe : il baissa la tête, puis il murmura :

—Et bien ! je le promets !

—Le ciel te bénira pour ce mot, mon Armand ! sais que tu regarderas comme aussi sacrée un serment une promesse faite dans une sence aussi solennelle....Ah ! voici Paul monte....Dieu merci ! je n'ai plus besoin raindre son arrivée comme il y a une demire. Mon Armand, sois fidèle à ta parole.

a porte s'ouvrit et donna passage à Paul. i-ci recula involontairement en apercevant frère ; puis il avança d'un pas ou deux, et dit d'un air embarrassé :

rmand, nous nous rencontrons dans un bien e moment ! Si tu étais arrivé une heure s, il aurait été trop tard !

Oui, j'aurais été volé de la bénédiction de père comme de mon héritage. Paul, tu me un compte terrible, —et il lui montrait la e interceptée—mais à côté du lit de mort de père j'ai promis d'y renoncer.

Les joues basanées de Paul devinrent d gris cendre, et il marmotta d'une voix inte gible quelque chose sur ce qu'il avait acci tellement oublié la lettre en question.

—Oui, de même que les autres ont été bliées ! répondit Armand avec amertu Quoi qu'il en soit, j'ai promis de n'en rien fai ainsi, trève de discussion. Le monde est va dorénavant tu iras ton chemin et moi le mi ce qu'il y a de nécessaire, d'essentiel, c'est ces chemins soient pour toujours éloignés l de l'autre.

Le cœur égoïste de Paul commença à se des remords ; ses joues brunies rougirent.

—Armand, bégaya-t il, il n'est pas nécess qu'il en soit ainsi. Mon père a laissé de gra moyens : je partagerai volontiers avec toi. ne me trouveras pas aussi intéressé et rapace tu penses !

Tu me connais peu, si tu t'imagines que pourrais accepter de l'aide ou une faveur toi ; non, après ce qui est arrivé, il y aura jours un gouffre entre nous deux.

Sur ces entrefaites, madame Ratelle qui doutait la tournure que prenait la conversat intervint.

—Paul, dit-elle, il faut absolument que

te coucher à présent. Tu as veillé près de pauvre père pendant les trois dernières : nous allons, Armand et moi, te remplacer ir. Hélas! notre veille est maintenant sans ance.

ul, qui était très mal à son aise en la pré- de son frère accepta l'offre avec empresse- et la tante et le neveu se trouvèrent encore

rès quelques prières et quelques moments yés à une méditation respectueuse, mada- atelle fit signe à son neveu de venir s'as- près d'elle, dans un coin retiré de la cham- t là, à voix basse, elle lui raconta le court le du ménage de sa jeune mère. Elle rien pas même son énergique désappro- de son manque de savoir-faire ; puis elle rla de la mère de Paul, de sa valeur , des consciencieux et tendres soins dont ait entouré le jeune fils de son mari. d écouta attentivement ces réminiscences ssé, en jetant de temps en temps un sur ce lit mortuaire sur lequel était son il se sentit de plus en plus convaincu que vention de madame Ratelle était un effet Providence, et il remercia Dieu d'avoir écouté ses prières que les conseils de la nce.

Aussitôt que les tristes jours qui précéd les funérailles et celui encore plus triste dernière cérémonie elle-même furent p Armand fit ses préparatifs pour retourn suite à Montréal. Son frère et lui s'étaient ment rencontrés dans l'intervalle, et ils av alors simplement échangé de petits saluts. cun sentait que sa présence était une cont douloureuse pour l'autre.

Ce soir-là, comme Armand venait de v la tombe de son père, il vit venir vers lui élégante et délicate figure dont l'apparit battre violemment son cœur : c'était Ge de Beauvoir, et, aussi vite que la pensée, la conviction qu'elle était l'auteur des qu lignes anonymes qui l'avaient si mystér ment appelé auprès du lit de mort de son Elle croyait probablement qu'il était un fil cœur et dénaturé, se détournant des plus appels de l'affection pour n'écouter que l du plaisir et de la dissipation. Il ne pou faire à l'idée de demeurer sous le poids censure, de ses reproches, de son mépris qu'il n'en méritait aucun ; malgré les p tions tumultueuses de son cœur, il allai l'aborder et se disculper. Elle parai élégante, si noble, que son courage lui

esque lorsqu'il l'approcha. Il fit un effort sur -même et la salua profondément. Elle ré-dit à sa politesse par un petit salut de naissance, si froid, qu'il recula malgré lui. endant, au désespoir et désirant ardemment réhabiliter dans son estime, il avança de lques pas.

-Bonsoir, mademoiselle de Beauvoir, lui il.

n entendant ces mots, elle se détourna avec teur.

mais de sa vie Armand n'avait éprouvé un iment de mortification aussi aigu et aussi r que dans ce moment. Comme il se repro-t sa folie ! Qu'avait-t-il de commun avec élégante et capricieuse beauté pour qu'il t si stupidement exposé à son affront ? Que importait à elle qu'il fût digne de louange e blâme, lui pauvre étudiant inconnu qu'on rait dans le salon de son oncle ? Lors même le lui aurait écrit le billet anonyme qu'il reçu à Saint-Etienne, ce n'était probable-t que l'effet d'une fantaisie, d'un caprice de me.

ur comble d'humiliation, il aperçut tout à de Montenay qui s'était avancé à travers hamps et qui sautait légèrement la clôture

près de Gertrude. Dans le petit salut qu'il fit Armand vit sur sa figure une expre d'ironie et de malice, provoquée sans doute le fait qu'il avait été témoin de la rebufade lui, Armand, avait reçue ; mais calmant sentiments froissés et blessés, il répondit à solent salut de Victor en n'en faisant attention ; puis il se retourna, mais non qu'il eût le temps de voir de Montenay ram une fleur qui venait de tomber du bouquet mademoiselle de Beauvoir tenait à la l'appliquer galamment à ses lèvres et la à sa boutonnière.

— Ah ! comme de raison elle l'aime, par séquent elle me hait, se dit notre héros. suis-je moi, fils du cultivateur Durand, en paraison de l'héritier des de Montenay ? Ie que je suis ! de quelle folie ai-je donc été sédé depuis quelque temps ! j'en suis ma nant guéri et pour toujours !

Il revint à la maison abattu à l'extrême; retira dans la chambre qu'il avait oc depuis sa dernière arrivée, et là il se tomber sur une chaisse, dans un accable faire croire qu'il n'y avait plus pour lui attachement à la vie.

La tante Françoise entra et le suppl

endre pour souper ; mais il refusa, en allé-
t un violent mal de tête. Puis elle parla
s projets, et il s'en suivit une assez longue
ssion. Son indignation ne connut point de
es, lorsqu'elle apprit de lui qu'il se propo-
l'abandonner l'étude du droit et d'essayer
procurer une place de commis. Il fut
urdi des reproches qu'elle lui adressa, en
alifiant d'être un ingrat à la mémoire de
ère et de sa mère, et d'indifférence à l'hon-
de la famille. Armand lui fit remarquer
aintenant, grâce à la trahison de son frère,
vait pas d'autres moyens que ceux qu'il
ait se gagner par son travail ; alors elle le
avec chaleur d'accepter le legs qui lui
été laissé à elle-même.

st-ce que je l'aurais accepté, dit-elle, si
vais eu l'intention de te le transporter ?
je l'aurais rejeté, irritée comme je l'étais
justice du testament de mon frère.

ès une longue et chaude discussion, il fut
qu'Armand continuerait l'étude de sa
ion, et que l'intérêt de ce legs, bien
é, servirait à son entretien.

me Ratelle se rendit à la pressante solli-
de Paul, de continuer de rester et de
re la maison paternelle jusqu'à ce qu'il y

amenât, disait-elle, une femme; que cet é
ment arrivât dans une semaine, cela ne l'
pait pas fort.

Ce fut avec un cœur brisé de douleur q
mand laissa le lieu de son enfance, dont
était actuellement seul maître, certain
toute probabilité il n'en franchirait plus j
le seuil. Le tourment qu'il éprouvait à la p
de la cruelle injustice et de la révoltante
son dont il avait été l'objet, était en core aug
par le souvenir du dédain avec lequel mad
selle de Beauvoir l'avait fui et l'avait pri
là de l'occasion de lui donner les explic
qu'il avait désiré lui communiquer. Oui,
toutes les tristesses ensemble, et il avait
reprendre ses arides études de la loi, e
qu'il pourrait y ensevelir toutes ses pen
ses souvenirs.

La vieille madame Martel le reçut
plus grande cordialité; mais même d
premier épanchement de sympathie
malheur et de félicitation sur son reto
avait une mystérieuse allusion à une cau
spéciale qui la faisait se réjouir double
son arrivée. En effet, après lui avoir
petit arraché la promesse d'en garder le
elle lui fit la confidence que sa pauvre

ne se mourait d'amour pour M. Armand ;
e se souciait fort peu des autres messieurs,
amis à lui,—qui lui avaient si souvent
é des compliments, non plus que des deux
et riches cultivateurs de Saint-Laurent
vaient vainement essayé de gagner ses
ons. Non, tout son amour était pour M.
nd seul.

s avoir trop de vanité, notre héros ne vit
l'invraisemblable dans la révélation de
ne Martel, d'autant plus qu'il se souvenait
des remarques que lui avait faites Rodol-
elfond peu de temps après l'arrivée de
, touchant la préférence visible qu'elle
it pour lui. Cet aveu était bien flatteur
on amour-propre, que la hauteur de ma-
elle de Beauvoir avait si impitoyablement
et très consolant pour ses affections si
ent outragées par les conséquences de la
é de Paul. Il y avait donc un cœur qui
pour lui ! Un puissant sentiment de cette
le qui est inhérent à l'amour, s'empara
la pensée que la jeune, fraîche et belle
se chagrinait, priait et ne vivait que
i. Ah ! sa douceur féminine ne la porte-
ais à outrager les sentiments même d'un
, comme l'avait fait cette beauté de haute

naissance. Mais de crainte que son silenc mal interprété par celle à qui il parlait, il la parole :

—Je ne puis vous dire, ma chère ma Martel, combien la révélation que vous de me faire me rend malheureux, d'autant que le testament de mon père m'a laissé sou : je ne puis donc penser à me marier bien des années. Dites cela à madem Laurin, et elle comprendra de suite l'in d'arrêter ses pensées sur moi qui en suis digne.

—M. Durand, répliqua avec dignité la femme, Délima vous aime pour vous pour votre fortune, et je suis certaine sera plutôt portée à se réjouir d'une c tance qui lui fournit l'occasion de mont désintéressement. Ah ! qu'elle a un riche tère !

—Je crois tout cela, mais espérons q vous êtes méprise sur ses sentiments.....

—Hélas ! non, je ne me suis pas interrompit solennellement madame j'ai trop de raisons de connaître l'exacti ce que je dis. Mais, Dieu merci ! vous retour : cette nouvelle va faire du bi pauvre petite.

Quelques heures après, le même jour, Ar-
nd entra au salon, et il y vit Délima, devenue
s intéressante encore par une certaine pâleur
andue sur son joli visage. Elle était assise
le petit sofa, un simulacre d'ouvrage à l'ai-
lle entre ses doigts mignons. Lorsqu'elle le
entrer, elle devint rouge, et, à son grand
laisir, il se sentit rougir lui-même.
'entrevue fut très embarrassante pour les
; ils faisaient de grands efforts pour calmer
gêne commune. Mais Armand se remit
tôt. Comme la petite enchanteresse écou-
lout ce qu'il lui disait! Comme il y avait de
re sympathie dans ses yeux langoureux et
ièges dans la timide admiration de ses
rds modestement baissés! Délima faisait
charmante convalescente, et sa subtile
ence aurait pu subjuguer une tête plus
que celle d'Armand. Toujours est-il qu'il
vaillamment contre cette influence et con-
s fines batteries de madame Martel qui, à
on, était un ennemi aussi redoutable que
a elle-même. Sans l'intervention de la
dame qui était résolue à faire avancer
ment les affaires entre nos deux jeunes
les choses n'auraient jamais été plus loin
amitié.

Un jour que cette bonne dame était ent sous un prétexte futile, dans la chambre jeune homme, et qu'elle lui faisait un énerg appel en insistant sur le fait qu'il devait a pitié de sa cousine, il répliqua assez brus ment :

—Mais ne vous ai-je pas dit, madame Ma que je suis très pauvre ?

—Ne dites pas cela, M. Durand ; vous au contraire, très riche en possédant un c comme celui de Délima. Ecoutez-moi : allez vous marier avec la petite, et vous res avec nous. Nous n'avons pas d'enfants, et aurons assez pour nous tous.

Impatienté, Armand se leva en sursaut, il se calma presqu'aussitôt en se rappelant tendres yeux en pleurs qui l'avaient regard tristement le même matin, lorsque Délima avait appris qu'elle avait l'intention de retourner à Saint-Laurent, vu que sa santé lieu de s'améliorer, ne faisait qu'emp Madame Martel continua par intervalles s même ton, et pendant ce temps-là Armand suivait sa promenade de long en large da petite chambre ; puis il entra brusquement le salon où Délima était assise à regarder tement par la fenêtre. Comme de raison

dame était ent
ns la chambre
faisait un énerg
it qu'il devait
qua assez bru

dit, madame Ma

Durand ; vous
possédant un
Ecoutez-moi :
etite, et vous re
pas d'enfants, et
us.
leva en sursaut,
t en se rappelant
i l'avaient regar
, lorsque Délima
t l'intention de
, vu que sa santé
faisait qu'em
par intervalles
emps-là Armand
ong en large d
ntra brusquement
assise à regarder
omme de raison

sse ne le suivit pas là ; au bout d'une heure il
ait encore à côté de Délima. Lorsqu'ils se
parèrent ils étaient fiancés.

Il est vrai de dire qu'il lui avait avoué avec
sitation qu'il craignait de ne pas l'aimer com-
e elle méritait d'être aimée et comme il était
pable d'aimer, mais elle lui répondit avec une
chante douceur que ce serait son aspiration
que tous ses efforts tendraient à se faire aimer
lui. Oui, elle était réellement ce que le cœur
n homme pouvait désirer ; cependant, en pre-
t sur sa joue le baiser de fiançailles, au lieu
ravissement qui aurait dû remplir cette heure,
e sentit atteint d'une sourde douleur en pen-
tout à coup à Gertrude avec ses nobles grâ
ses manières engageantes, malgré sa froide
autaine réserve.

adame Martel précipita les affaires avec une
gie qui effraya franchement le pauvre
and, lequel protesta inutilement contre cet
ressement.

uelque temps après, par un sombre et triste
n, à six heures, Armand Durand et Délima
in furent mariés. Il n'y eut pas de déjeu-
e cérémonie, ni de beaux cadeaux de noces,
réunion d'amis et de connaissances pour
souhaiter bonheur et prospérité. Madame

Martel, qui craignait l'intervention de sa fam avait extorqué d'Armand la promesse de n'éc chez lui que lorsque l'événement serait acc pli ; il y avait consenti, d'autant plus volon qu'il savait bien quel mécontentement occas nerait la nouvelle de son mariage.

Lorsqu'ils revinrent de l'église ils furent cueillis par un succulent déjeuner : mad Martel était, comme de raison, toute sour et remplie de félicitations, et l'aimable m elle-même dont le teint était animé para tout à fait heureuse. Cependant, de temp temps il passait sur la figure du marié une bre légère qu'il s'efforçait en vain de ca mais c'était peut-être l'effet de l'obscure d'un jour sombre. La question de savoir jeune femme qui était à ses côtés lui aide dissiper cette ombre ou à l'augmenter, été domaine des impénétrables et mystérieux de l'avenir.

XIII

n avait allumé les bougies et tiré les ri-
ux de bonne heure, ce soir-là, dans l'élé-
salon du Manoir d'Alonville, car la soirée
humide et le vent soufflait avec une cer-
violence. Gertrude de Beauvoir était assise,
use et pensive, dans le plus grand et le plus
leux des fauteuils de l'appartement. Elle
un ouvrage de broderie sur ses genoux ;
a table, à côté d'elle, se trouvaient des lai-
t du canevas ; à ses pieds des livres et des
aux : ce désordre démontrait clairement
le avait souvent changé d'occupations, ne
ant d'intérêt ou d'amusement à aucun.
fut tirée de sa rêverie par l'entrée de Mon
qui, sans s'occuper de la froideur avec la-
e elle le recevait,—car il avait fini par s'ha
à ses manières capricieuses,—avait traîné
tre fauteuil près du sien et s'y était assis.
vez-vous entendu parler du dernier ma-
? lui demanda-t-il après avoir échangé
ues phrases banales.

—Non.

—Hé ! ce charmant, adroit et bon à rien d'Ar mand Durand s'est enfin marié avec la jo petite couturière qu'il amusait depuis si lo temps.

Victor jeta un regard inquisiteur et pénétr sur sa compagne, mais même pendant qu parlaient elle s'était penchée pour relever patron de modes tombé à ses pieds, et lorsq la regarda de nouveau sa figure était aussi passible que celle d'une statue.

—La nouvelle ne paraît pas vous intére beaucoup, Gertrude ?

—Pourquoi m'intéresserait-elle ? Je le c nais bien peu, et elle je ne la connais pas tout.

—Alors prenons un sujet qui nous intér plus. Chère amie, quand notre mariage aura lieu ?

—Je suis sûre que je n'en ai pas d'idée, n'est que ça ne sera pas de sitôt !

Et elle ferma à demi les yeux, comme si entretien l'ennuyait.

—Mais ce n'est pas donner à ma dem une réponse juste ni généreuse.

—C'est réellement la meilleure que j' donner.

recula sa chaise avec impatience.

Gertrude, reprit il, le temps est venu d'en avec cet enfantillage, le temps est venu de er à l'autel l'engagement que nous avons racté. Songez à la longueur du temps que us ai fidèlement attendue ; j'ai souffert tout mps-là votre indifférence et vos caprices. z juste enfin, et répondez-moi.

Je crains, Victor, que cette réponse ne soit rès agréable : n'insistez donc pas à ce que us la donne.

Mais il me faut : je ne puis, je ne me laisserai remettre plus longtemps, de mois en mois, ée en année. Je suis entré ce soir dans chambre avec la détermination de n'en sortir sans avoir une réponse explicite et tive.

Eh bien, puisque vous le voulez absolu- je vais parler. Je crains franchement que férence qu'il y a dans nos goûts et nos ères soit si grande qu'elle ne nous per- jamais d'être heureux ensemble.

Vous n'êtes pas sérieuse, Gertrude ! Vous cela seulement pour éprouver ma patience e vous le faites si souvent.

Une fois pour toutes je dis non, ce n'est pas ela. J'étais justement à réfléchir sérieu-

sement sur le sujet lorsque vous êtes entré, et je cherchais le meilleur moyen de vous fai connaître ma résolution.

De Montenay se leva en sursaut.

—Après m'avoir traîné si longtemps à vo suite, s'écria-t-il avec impétuosité, vous n'oser certainement pas me dire que vous avez mai tenant l'intention de manquer à vos promesse

—Quelles promesses? Vous savez fort bi que dans la dernière grande explication q nous avons eue ensemble, il a été formellem décidé que nous resterions libres, entièrem dégagés de nos engagements antérieurs.

—Il en a été peut-être ainsi en paroles, m non en réalité. Pensez-vous que je veuille é partout raillé et tourné en ridicule, parce q j'aurai été rejeté par vous?

—Si vous le préférez, vous pouvez dire q vous m'avez dupée, et je ne vous contredi pas: ce n'est pas ma faute, à moi, si vous a suivi mes pas avec tant de persistance, sans av reçu de moi depuis bien des mois aucune esp d'encouragement. Ah! je préférerais de be coup faire rire de moi à présent que d'être p plus tard en pitié comme une femme malh reuse.

—Vous devenez sentimentale, dit de M

en plissant les lèvres ; ce n'est pas dans genre, mademoiselle de Beauvoir, et ça ne va pas du tout.

Certainement non, répliqua-t-elle avec un de colère dans ses yeux noirs, et ce n'est on plus dans mon genre de rester paisi- nt assise à écouter quelqu'un me parler e vous osez le faire dans ce moment. Ah ! eureux couple nous ferions, ajouta-t-elle rcasme : notre vie serait une guerre sans

u moins, interrompit-il, nous avons l'avan- e connaître mutuellement nos défauts à , plutôt que de les découvrir après notre e : nous ne pourrons pas nous accuser de re réciproquement trompés.

est parce que, répliqua-t-elle, nous pas plus l'un que l'autre le pouvoir de nos fautes : nos caractères sont trop peu nés pour cela.

ci est un enfantillage, Gertrude. Je vous parlons comme des personnes raison- et non comme des enfants querelleurs.

vous ai donné ma dernière réponse. J'en ée pour vous, mais aucune supplication nination ne m'en feront donner d'autres. elle est réellement votre détermination,

vous êtes une coquette sans cœur et sans p
cipe.

—Personne ne sait mieux que vous, Vi
toute l'injustice de cette accusation. Ai-je j
prétendu ressentir de l'amour pour vous? j
je pas plutôt, par ma persistante froideur, pr
que je n'avais pas un tel sentiment, et n'
pas maintes et maintes fois essayé, qo
toujours dominée, de finir cet embrouille
qui m'a été imposé lorsque j'étais trop j
pour prendre une décision sur une que
aussi importante?

—C'est une absurdité, mademoiselle de B
voir, répliqua de Montenay piqué presque
qu'à la folie par ce franc aveu. Probable
que vous êtes éprise d'amour pour un autre
favorisé que moi. Vraiment, je vous avais
çonné une préférence pour ce preux che
Armand Durand, quoique, apparemment, il
pas partagé le sentiment.

—Comment osez-vous vous oublier
point? demanda Gertrude les yeux étince

—Voyons, qu'est-ce qu'il y a donc, mes je
gens? demanda la voix claire et douce de
dame de Beauvoir en entrant tout à coup
la chambre. Vous vous querellez avec
d'aigreur que si vous étiez déjà mari et fe

ns cœur et sans p

eux que vous, Vi
ccusation. Ai-je je
nour pour vous? I
istante froideur, pr
l sentiment, et n'
fois essayé, que
ir cet embrouille
que j'étais trop j
sion sur une que

mademoiselle de B
nay piqué presque
c aveu. Probable
nour pour un autre
ent, je vous avais
ur ce preux che
, apparemment, il

vous oublier
e les yeux étinc
'il y a donc, mes j
laire et douce de
rant tout à coup
querellez avec
z déjà mari et fe

e crains bien que nous ne le soyons jamais,
ors de Montenay sur le visage duquel on
une expression de sombre chagrin, du
si j'en dois croire les explications dont
le me favoriser mademoiselle de Beauvoir.
h! je le vois, c'est encore une querelle
ureux! Je crois que vous en avez eu
la galanterie deviendrait véritablement
le si elle n'était assaisonnée par quelque
chicane.

n disant cela elle ajustait les coussins du
r lequel elle s'était assise en lançant un
ard inquisiteur dans la direction des belli-
s.

'est plus qu'une querelle d'amoureux,
ne de Beauvoir, reprit Victor; c'est un
rmel de la part de votre fille qu'elle ne
ra pas notre engagement, qu'elle rejette
ivement ma main.

doigts blancs de la dame jouaient invo-
ement avec les coussins, mais elle répliqua
n grand calme extérieur:

vous la croyez réellement, Victor? Ah!
on tour aujourd'hui, demain ce sera le
Ce soir elle s'endormira probablement
s pleurs, se chagrinant de sa folie et dési-
ir arriver le matin pour se réconcilier.

Gertrude releva fièrement la lèvre en c dant ces mots, mais elle ne répondit pas, que de Montenay, s'emparant de sa cas reprit avec humeur :

—Je vous dirai bonsoir, mesdames, c souffert ce soir plus qu'il m'était possib souffrir; peu d'hommes en auraient e autant.

Et il sortit brusquement de la chambre.

Madame de Beauvoir attendit qu'il fût d du et eût refermé sur la porte du dehors; après avoir fermé la porte du salon, elle procha de sa fille.

—Est-il bien vrai, lui dit-elle, que tu de refuser de Montenay?

—Oui, maman, c'est vrai

—Et me sera-t-il permis de te dem pourquoi? Est-ce qu'il n'est pas un tè PARTI pour une jeune demoiselle qui ma pain de la charité, qui est nourrie et h par son oncle?

En entendant ces mots, les joues délica Gertrude rougirent, car il y avait une dose d'orgueil dans ce jeune cœur.

—Oui, reprit-elle vivement, oui je l'ai et je le refuserais quand bien même je une mendiante.

Dans quel roman as-tu pris cela ? ou bien, e un effort de ton imagination ?

Ayez la bonté de m'écouter, maman : je rme maintenant, et d'une manière formelle, e je viens de dire à de Montenay : jamais, nmais, je ne serai sa femme !

Mais tu n'as pas d'autre alternative, mon t. Tu sais aussi bien que moi de quelle eté nous a retiré la générosité de ton oncle. dois pas avoir oublié non plus la petite et e maison où nous logions à Québec après rt de ton père, lorsque nous reçûmes la si opportune de de Courval. Eh bien ! trouvé cette vie de privations si agréable veuilles la reprendre ?

n'est pas question de cela, maman. Mon ous aime bien et il a de grands moyens. conviens de cela, mais il peut mourir et utres parents qui pourraient raisonnable- 'attendre à leur part de ses richesses. chose : il peut se marier, et dans ce cas viendrions-nous ? Il ne te restera plus ressource de t'engager comme institutrice, moi celle peut-être de faire de jolies au lieu de les porter. Gertrude, il faut oublies cette soudaine attaque de folie et r de suite, car je vois que pour toi, dans

ce cas, le proverbe " les délais sont dang
est doublement vrai.

—Mais, maman, je ne puis pas y conse
n'y consentirai pas ! dit-elle en frappant
vivement le plancher de son petit pied.
vous saviez comme le sentiment d'admira
petite pensionnaire que j'avais conçu pou
tor de Montenay en entrant dans le m
été remplacé par une indifférence qui s'est
tôt changée en une opiniâtre aversion !

—Gertrude, jusqu'à présent j'ai essayé
faire entendre raison et de te persuader;
tenant je vais commander. Ecoute, en
t'enjoins de remplir ton premier engag
avec de Montenay, et cela sous peine d'e
ma disgrâce la plus sévère. Je suis certai
tu n'oseras pas me défier !

– Maman, vous m'avez trop longtemp
faire ma volonté pour me brider si sen
d'un coup. Je vous le dis, je ne me m
jamais avec Victor. Ainsi cessez donc
tracasser, et que la paix se rétablisse
nous.

—Que Dieu me soit en aide ! dit ma
Beauvoir avec un inexprimable accent
tume qu'elle n'avait encore jamais eu
manières de convention. J'ai élevé une
oublieuse de ce qu'elle me doit et se do

, se moque de mes conseils et se rit de
autorité jusqu'à la mépriser.

sentiment de remords s'éleva tout à coup
e cœur de Gertrude, car elle vit que l'émo-
e sa mère était sincère, et lui jetant les
utour du cou :

ardonnez-moi, ô ma mère, lui dit-elle, je
en peinée de vous avoir ainsi chagrinée!
lors, prouve-le-moi en m'obéissant, ré-
froidement madame de Beauvoir en
ant les bras de sa fille enlacés autour de
et en laissant la chambre.

e Dieu me soit en aide à moi aussi!
a l'impétueuse jeune fille en se rejetant
n fauteuil. Etre tracassée, tourmentée
cela de tous côtés, et mon cœur indocile
tourmente plus que les autres!

ude de Beauvoir était d'un noble et gé-
naturel, mais sous la mauvaise direction
onseils de sa mère mondaine, l'ivraie
ermé et poussé en abondance dans son
e impétueux, de sorte qu'on était aujour-
temps de la récolte qui ne pouvait don-
ne satisfaction.

eur malade, malheureuse, la pauvre
s'enfuit dans sa chambre, et après de
heures, elle finit par s'endormir en

soupirant, pour se réveiller le lendemain
aussi opiniâtre et impérieuse que jamais.

XIV.

La partie agréable de l'automme
était venue et disparue ; l'abondant fe
aux couleurs variées était tombé des
feuille par feuille, ne laissant ça et là, sol
qu'une tache brune attachée à quelques
ches dépouillées de leur parure. Les
rayons du soleil avaient fait place à la l
grise et froide, et aux vents pénétrants d
novembre ; et beaucoup de piétons, inco
bles à la vue des mers de boue liquide qui
daient les rues de la ville, soupiraient
impatience de voir arriver un froid vif et
ber une bonne BORDÉE de neige, la seule
pensation que pouvait offrir la saison en
des nombreux désavantages dont elle
prodigue.

Armand Durand était, un jour de c
soleil de novembre, assis dans sa petite c
chez madame Martel. Il paraissait bien

n préoccupé notre jeune marié de quelques
is. Un long soupir s'échappa de sa poitrine
dant qu'il déposa sa plume et appuya sa tête
sa main. Un instant après, il ouvrit le pupi-
de bois auprès duquel il était assis, et en
ra une lettre. Malgré qu'elle portât une date
antérieure et qu'elle parût avoir été sou-
palpée, il la lut lentement.

ette lettre venait de madame Ratelle, et avait
écrite lorsque cette bonne tante avait appris
e source indirecte la nouvelle de son mariage.
te et froide, elle commençait par exprimer
hagrin de ce que son neveu avait montré si
de respect pour la mémoire de son père en
nariant presque immédiatement après sa
, et cela, sans même dire un mot de son
tion à aucun membre de sa famille ; puis
déplorait le singulier et malencontreux choix
avait fait. Ah ! c'était le côté faible par
l il avait blessé sa tante Ratelle : lui qui
reçu une éducation qui lui permît de cher-
pour femme une demoiselle, une fille d'intel-
ce et de haute naissance, s'être, au contraire,
avec une couturière ! c'était affreux. Elle
nait en intimant brièvement que malgré
e consentirait peut-être à l'avenir à le voir
ême, elle n'avait pas le moindre désir de
la connaissance de sa femme.

Comme on doit le présumer, la lecture cette épître n'était pas de nature à égayer esprits du jeune homme ou à chasser une de souci qui commençait déjà à se faire re quer sur son jeune front. Après avoir re dans son pupitre la lettre qui avait été qu'une agréable diversion aux sombres pe qui l'assaillaient, il retomba dans sa rêve en fut réveillé par l'horloge qui sonnait l'appartement voisin et qu'on entendait par ment à travers la mince cloison ; il reprit ment sa plume afin de réparer le temps p

Au bout d'une demi-heure à peu pr porte s'ouvrit et sa jeune femme entra. était vraiment belle, vêtue avec un luxe in dans cet humble logis : une somptueuse r soie richement garnie, une montre et une ne d'or, avec une couple de bagues écl dans ses doigts effilés, offraient un si contraste avec les toilettes plus unies mai cieuses que nous lui avons vu porter l nous avons fait sa connaissance.

—Mon mari, lui dit-elle, je voudrais que tu sortisses avec moi pour nous prom

—Je crains de ne le pouvoir, ma ch faut que toute cette écriture soit terminée demain matin, car, quoique indulge Lahaise aime qu'on soit ponctuel.

mer, la lecture
nature à égayer
à chasser une
éjà à se faire re
Après avoir re
qui avait été
aux sombres pe
ba dans sa rêverie
oge qui sonnait
'on entendait par
loison ; il reprit
parer le temps p
heure à peu pr
ne femme entra
e avec un luxe inc
une somptueuse re
ne montre et une
e de bagues écla
offraient un sin
s plus unies mai
vons vu porter l
issance.
elle, je voudrais
pour nous prom
pouvoir, ma ch
ure soit terminée
uoique indulgen
ponctuel.

—C'est seulement une excuse que tu donnes
la vraie raison c'est que tu ne veux pas
ccompagner.

—Et pourquoi ne voudrais-je pas sortir avec
si jolie petite femme que toi? demanda-t-il
ouriant.

—Je suppose que c'est parce que tu as honte
oi, que tu as peur de rencontrer quelques-
de ces beaux messieurs et de ces belles
s que tu avais coutume de visiter avant ton
age.

prit sa main dans la sienne.

Voyons, Délima, lui dit-il, tu m'as déjà
deux ou trois fois de cette façon, et tout en
rant de l'injustice et du peu de raison
telle accusation, je t'ai dit qu'elle me fai-
e la peine.

Mais c'est la vérité, reprit-elle. Aucun
ne fait le plus petit cas de moi, quoique
ent j'aie l'air, avec ma nouvelle robe de
aussi dame qu'aucune d'elles : et aucun
is depuis notre mariage ne reçoit d'invita-
uoique l'année dernière tu étais invité de
tés.

p généreux pour lui dire qu'elle était
vement la seule cause de cette négligence
selle, Armand ne répondit pas, et elle
a sur le même ton :

—Je croyais qu'en me mariant à un mon je puis dire un homme de profession, je considérée et traitée comme une dame!

—Mais, Délima, tu oublies que je suis p et que, dans la société, on a une petite o d'un jeune homme pauvre.

—Tu pourrais être riche si tu voulais, as des amis riches.

Notre héros recula vivement sa chai femme, comprenant probablement la sig tion de son brusque mouvement, reprit:

—Comme de raison, tu te fâches tout de si ta pauvre femme ose ouvrir la bouch d'autres sujets que ceux qui te plaisent.

Armand se mordit les lèvres et reprit s me qu'il avait déposée un instant.

—Ah! je vois que tu es fatigué de présent et que tu voudrais me voir sor suite!

—Je crois vraiment que ce serait le plu dent parti à prendre. T'aperçois-tu, ma que nous cheminons vers une querelle?

—C'est tout de ta faute, répondit-elle, fâches aussitôt que je te parle.

Pendant un instant les sourcils d'Arm contractèrent, mais en s'apercevant de l' dité de l'accusation, il ne put s'empêc sourire.

mariant à un mon
de profession, je
me une dame!
blies que je suis p
on a une petite o
vre.
iche si tu voulais,

vivement sa chai
obablement la sig
uvement, reprit:
tu te fâches tout de
se ouvrir la bouc
x qui te plaisent.
es lèvres et reprit s
un instant.
tu es fatigué de
drais me voir sor

que ce serait le pl
T'aperçois-tu, ma
ers une querelle?
faute, répondit-elle,
e parle.
les sourcils d'Arm
s'apercevant de l'
ne put s'empêc

C'est bien, dit-il, si tu le veux absolument; puisque je suis un ours, sors vitement de nière en cas de danger. Je serai à ta dispo- aussitôt que j'aurai terminé mon ouvrage. Mais je veux que tu viennes tout de suite noi, persista-t-elle.

e te repète que je ne le puis. Nous aurons l'après-dînée de demain.

Mais demain après-midi je ne sortirai pas!

Elle s'élança hors de la chambre en faisant e.

Armand resta quelques instants immobile.

Avant notre mariage, se dit-il, elle était si , si douce, si charmante!

Ire Armand! est-il le seul mari qui se si étonné dans de pareilles circonstances?

Cependant il reprit bientôt ses papiers et con- n ouvrage jusqu'à ce qu'on l'appelât pour

La table était moins abondamment que du temps qu'il était garçon; la con- de madame Martel n'était pas non plus eine et souriante. L'hôte, seul, n'avait gé, et comme le jeune homme prenait e, il lui dit avec sa même politesse fois:

Armand, désirez-vous un peu de cette ? Elle est peut-être meilleure qu'elle

n'en a l'air ; dans tous les cas, c'est tout ce j'ai à vous offrir.

—Et elle est aussi bonne que nous pouvo faire pour nos moyens, André, ajouta ser ment sa femme. Par les temps qui courent ne trouvons pas l'argent dans les rues.

—On ne le trouvait pas plus, femme, il quelques mois, lorsque nous avions cou d'avoir presque tous les soirs un poulet rôt quelque chose d'aussi bon. Mais, grâce Providence, j'ai un bon appétit et une b digestion, en sorte que je puis manger ce y a.

—C'est bien dommage que tu ne p ajouter que tu as aussi un peu plus de bon reprit avec sarcasme sa chère moitié.

—J'ai ce qui est aussi utile, une part r nable de bonne humeur, répliqua imperti blement le digne M. Martel. Armand, mo passez-moi le pain. Tu ne manges don petite : qu'est-ce qu'il y a ? Peut-être q aussi tu ne trouves pas la fricassée de ton

—Ce n'est point cela, interrompit la Martel avec indignation. Non, la pauvre a été désappointée.

—Ce n'est toujours pas en amour, obs il en souriant, car elle s'est assuré, har et fermement, notre ami Armand !

Je désirerais, cousin Martel, dit la jeune
ée avec un éclair dans ses yeux, je désire-
réellement que vous ne traîneriez pas mon
dans de vulgaires plaisanteries.

Tu es plus susceptible, jeune femme, ce
que tu n'avais l'habitude de l'être au temps
.

Parce que sa patience a été rudement éprou-
e soir, André. Etre tout habillée, et atten-
eux ou trois heures pour faire une prome-
avec son mari, et ne pas être capable de
r!

Oh, est-ce tout? Eh bien, elle trouvera
omenade plus agréable lorsqu'elle sera
le de la faire.

Les jeunes mariées n'ont pas l'habitude
refusées pour de si simples demandes;
c'est peut-être la façon chez les messieurs.
elle pesa avec emphase sur ce dernier

élima a choisi un jeune homme pauvre,
aut qu'elle en subisse les conséquences,
mand avec le plus grand calme. Au lieu
tir avec elle, j'avais à écrire.

our l'argent que l'écriture rapporte, elle
pu être remise pour quelque temps.
Armand, vous avez des amis qui sont

riches et qui pourraient et auraient la volo de vous aider, si seulement votre orgueil v permettait de vous adresser à eux.

Dans cette dernière phrase madame Mar avait touché l'impardonnable tort qui se trouv au fond de presque toute la persécution d Armand était l'objet.

—Je vous ai déjà dit, madame Martel, que ne souffrirais au une intervention sur ce suje

—Les gens pauvres ne devraient pas d aussi précieux !

Et madame Martel regarda l'horloge com si elle lui adressait cette observation.

—Vous devriez vous rappeler, ajouta-t-e que vous avez à présent une jeune femme dépend de vous.

Ici Délima fondit en larmes. Armand se l précipitamment de table et sortit de la cham

—Je crois que si vous continuez sur ce t vous forcerez bientôt le nouveau marié à promener à son compte. Il trouvera que c le seul moyen de s'assurer un peu de paix.

—André Martel, tu es un imbécile !

—Peut-être, puisque je t'ai mariée; m cessons, ma femme, cette escarmouche, et don moi une autre tasse de thé.

Aussitôt qu'il l'eut avalé, il se leva sans c

ie et s'esquiva dans la cuisine pour fumer pipe.

endant ce temps-là Armand était sorti pour faire une promenade qu'il n'avait pas héditée. La mauvaise fortune ne pouvait vorisser d'un temps plus triste : l'agréable é du soleil de l'après-midi s'était bientôt nbrie, et la neige tombait à gros flocons mpagnée d'un vent perçant. Les rues nt désertes ; on n'y voyait que ceux qu'une lue nécessité forçait d'être dehors. Il mar- sans dessein arrêté, n'ayant d'autre but que de passer une heure à flâner, afin de cal- l'irritation inaccoutumée qui régnait dans itrine. Il passa devant plus d'une maison mment éclairée, dont les portes jusqu'à èrement lui avaient été ouvertes, et il amèrement aux nombreux changements on mariage lui avait amenés. Depuis cette e pleine d'événements, il n'avait en effet ucune invitation de la part de ses anciens ; sa jeune femme n'avait été de son côté sée d'aucune visite ; il n'avait reçu aucune visites sans cérémonie faites le soir, ex- de Lespérance et de quelques-uns de ses ades dont il ne désirait en aucune manière npagnie pour lui et encore moins pour a.

Cet isolement qui se faisait autour de l
était dû en grande partie à l'obscure posi
sociale de celle qu'il avait choisie pour fem
et en partie à des insinuations malicieuses
calomniatrices mises en circulation par
Montenay, puis par madame de Beauvoir
subséquemment répandues librement dans le
blic. Heureusement qu'il ignorait ce der
fait, car il avait assez de sujets d'amères p
sées.

Laissant la grande rue, il prit une des
bres ruelles qui conduisent au port et qui
sentait dans le moment un aspect solitaire
désolé. La noire étendue des eaux, les
sombres tout couverts de neige, deux ou
goélettes chargées d'huîtres ou de bois, der
visiteurs du port, se dessinaient obscuré
dans la faible lumière ; ça et là un réver
éclairait faiblement à travers la neige qui
bait en abondance. Il s'arrêta et s'appuya
temps sur un des poteaux de ces lampes, a
bé par des pensées aussi tristes que la scène
se déroulait autour de lui. Cédant, enfin,
sentiment de malaise physique il dirige
pas vers sa demeure.

Quoique la veillée ne fût pas encore
avancée quand il y arriva, il trouva les lu

e feu éteints et la contre-porte fermée. Pour
rcer cette petite vengeance, madame Martel
Délima s'étaient retirées de bonne heure.
dant qu'il frappait doucement à la porte, il
sait en lui-même combien il lui serait agréa-
si sa jeune femme venait lui ouvrir, avec un
ou un sourire de douceur sur les lèvres.
me alors il oublierait volontiers les désagré-
ts et les ennuis de ce soir-là ! Une lumière
a tout à coup à l'intérieur, et l'on fit partir
ochet de la porte ; mais c'était le digne M.
el lui-même.

-Pauvre Armand ! vous devez avoir bien
? Quoi ! vous êtes mouillé jusqu'aux os.
yez-vous et je vais faire du feu pour vous
ffer. Vous n'avez pas besoin de dire non,
que si je n'en fais pas vous serez malade
in matin. Vous avez déjà le frisson.

bonhomme eut d'abord la précaution de
er doucement la porte de l'escalier condui-
à la partie supérieure de la maison ;
lluma le feu dans le poêle et mit de l'eau
le canard. Après cela, il plaça sur la table
in et de la viande froide ainsi que des ve
une bouteille.

Armand, dit-il au jeune homme, vous n'a-
as soupé ce soir ; aussi vous devez avoir

une grande faim : un verre de quelque ch
de chaud vous empêchera de prendre le rhu
après votre ennuyeuse promenade. Ah! m
cher ami, il ne faut pas vous laisser abattre
ces disputes conjugales. Comme de raison e
sont très désagréables dans le commencem
mais une fois qu'on y est habitué on tro
qu'elles ne signifient absolument rien. D'aille
il y a toujours une compensation : si une fem
est grondeuse, elle est, selon toute probabil
une habile ménagère ; si elle est chiche, a
et mesquine, il est certain qu'elle est ména
et économe.

Le jeune Durand secoua la tête en signe
doute.

—Dans l'un comme dans l'autre cas, obser
t-il, je ne trouve pas que la compensation
suffisante.

—Peut-être que je ne le trouve pas non p
mais, à quoi sert de se plaindre contre la d
née ? Il est vrai que quelques hommes ren
sent cette règle et s'arrangent de façon à se
ner tous les torts ; mais il faut qu'ils aient
volonté de fer et un robuste tempérament
leur soit propre.

— Je déteste de me quereller avec les f
mes ! répliqua brusquement Armand.

de quelque ch
prendre le rh
menade. Ah!
s laisser abattre
ame de raison
le commencem
habitué on tro
nent rien. D'aille
ation : si une fem
on toute probabi
lle est chiche, a
qu'elle est ména

la tête en signe

l'autre cas, obser
la compensation

trouve pas non
ndre contre la d
ues hommes re
ent de façon à se
faut qu'ils aient
te tempérament

ereller avec les
nt Armand.

—Moi aussi, et la conséquence c'est que mada-
Martel règne ici en souveraine. Il est vrai
, de temps en temps, je lui dis ma façon de
ser, mais ça ne lui fait ni chaud ni froid.
out prendre, c'est une épouse active, soigneu-
qui tient la maison et le linge en bon ordre.
nt à sa langue, je n'en fais pas plus de cas
du chant du serin qui est au-dessus de votre
Essayez, mon ami Armand, à suivre mon
mple, et vous n'en serez que plus heureux.
perspective qu'on exposait ainsi aux yeux
otre héros était moins que réjouissante, et
étonnait en lui-même de ce que les maris
rteurs ne fussent pas plus nombreux.
ndant il était jeune, favorisé d'une assez
e constitution et d'un heureux appétit ; il
it donc à faire honneur aux bonnes choses
Martel lui avait si cordialement procurées,
s'aperçut que du moins elles chassaient ses
tions de malaise physique intense, quoi-
es ne pussent alléger la sourde douleur
portait dans son cœur.
ndant quelque temps, le calme se répandit
demeure. Mais un jour que madame
l et Désima étaient sorties pour aller dans
gasins, André vit de suite, à leur retour,
front menaçant de sa chère épouse, que

la trève tirait à sa fin. Armand, qui avait
retenu au bureau, n'arriva que tard. En voy
que sa jeune femme recevait froidement
salut souriant, il s'assit et attendit la tempête
approchait, mais pas avec le même calme phil
phique que Martel.

—J'aimerais à avoir une nouvelle toil
Armand, dit tout à coup la jeune femme d
ton pétulant.

—Mais tu en portes actuellement une qui
va à la perfection et te rend charmante.

—Je ne te demande pas de complime
c'est de l'argent que je veux.

– Hélas! je n'en ai pas à donner. Tu
un des désavantages d'être mariée à un ho
pauvre ; mais, en cas que je trouve une b
ou que je reçoive un héritage quelconque, q
espèce de robe veux-tu ?

– Une robe de soie violette avec une bar
satin. J'ai vu aujourd'hui une dame qui en
tait une.

—Oui, et une qui avait l'air raide, inter
pit madame Martel. Si vous l'aviez vue ma
avec son air hautain, comme si elle avai
une reine, et jeter sur Délima et moi un r
comme si nous avions été des quêteuses.
Délima est bien plus jolie qu'elle.

—Quelle était donc cette dame à l'air raide et
rtant une robe de soie pourpre avec une barre
satin ? demanda Armand en riant et en se
vant d'un morceau de pain rôti.

—Une qui avait coutume de bien te connaître
oiqu'elle soit trop fière pour connaître ta fem-
, mademoiselle de Beauvoir, dit Délima en
ant un petit mouvement de tête.

En entendant prononcer le nom qui avait été
charme pour lui dans son enfance et même
delà, il devint rouge, ce que remarquèrent
n les deux femmes.

—Ah ! si vous étiez marié à la jeune demoi-
e dont le nom vous fait monter d'une ma-
re si charmante le rouge au visage, vous ne
refuseriez pas une pauvre robe de soie, dit
iquement madame Martel.

iqué au vif, Armand répliqua :

—Si je n'avais pu lui en donner elle s'en se-
passé, car elle n'a pas besoin de ces secours
rieurs pour paraître grande dame.

n disant cela, Armand avait creusé sous ses
une mine dont il était destiné à expier
t par de nombreuses discordes domestiques
équentes. La conséquence du moment fut
ener de la part de Délima un grand sanglot,
e celle de madame Martel une énergique

dénonciation. Au milieu de cette confusion il leva précipitamment et s'en alla dans sa chambre, son port de refuge ordinaire.

—Ce commerce-là va durer, en mal comme en santé, jusqu'à ce que la mort nous sépare, soupira-t-il avec un accent abattu; elle n'a que dix-sept ans et moi vingt-deux!

Longtemps il resta absorbé dans le sombre labyrinthe des idées où il était plongé, sans s'apercevoir qu'il était dans l'obscurité et que malgré la rigueur de cette nuit d'hiver il n'avait pas de feu dans le poêle de sa chambre.

La porte s'ouvrit tout à coup et l'hôte, après n'avoir prononcé que ces deux mots: "M. Belfond," déposa un chandelier sur la table, se retira à la hâte, fermant la porte avec violence extraordinaire.

Pendant un moment, les deux amis, en proie à un mutuel embarras, se regardèrent l'un l'autre; puis Belfond prenant sur lui, étendit la main, saisit celle d'Armand et la pressa vivement.

—Eh bien! mon vieux, s'écria-t-il, il est bien temps que je vienne te souhaiter de la santé et du bonheur; depuis que tu es marié je suis constamment absent de la ville, je suis seulement arrivé d'hier. Mon pauvre oncle Tom

, je l'espère, dans un meilleur monde que
ni-ci (ici Durand remarqua pour la première
que son ami était en grand deuil), et sa
érosité pour moi méritait toutes les attentions
'affection dont j'étais capable. Je n'ai pas
in de te demander si tu es bien et heureux :
nouveaux mariés devraient toujours l'être.
omme de raison, Armand répondit dans
rmative, et il essaya de paraître aussi heu-
que l'on pourrait raisonnablement s'atten-
le trouver dans les circonstances ; mais sa
e hagarde et pleine de soucis ne put échap-
ux regards sagaces de son ami, auquel une
de la vérité était parvenue dans la courte
vue qu'il venait d'avoir avec la nouvelle
ée. Il avait remarqué que la gentille et
ste réserve qui la distinguait naguère et
avait tant admirée lui-même, avait fait
à une vulgaire ostentation pour la toilette
de ridicules manières empruntées qui le
rent et le dégoûtèrent à la fois ; il comprit
rs la gravité de l'erreur que son malheu-
ami avait commise dans le choix d'une
e.

bout de quelque temps, s'apercevant que
veau marié paraissait ne pas vouloir par-
'entretint gaiement de ses propres affaires.

—Tu dois savoir, lui dit-il, qu'à l'exce des quelques semaines de la maladie de pauvre oncle Toussaint, pendant lesquelles eu un peu de repos, ma mère, mes sœurs et cousins ont été continuellement et sont enc m'importuner pour me faire faire ce que fait si spontanément, me marier. Mais ma d née s'y oppose ; je vois une jeune fille, j'y p goût, je me félicite sur la perspective qu'il d'être capable de rencontrer les désirs de amis, car, bien entendu, je ne veux jamais marier sans amour, et tiens ! avant que l' de mon adoration et moi nous soyons vus ou six fois, ma flamme commence à se refr et au bout d'une douzaine d'entrevues el complètement éteinte. Je suis certain qu peu de jolies filles dont je n'aie été passi ment amoureux pour quelque temps, et c dant je crois que je préférerais être pend main matin que de me marier avec l'une d Voyons, avise-moi sur ce que j'ai à faire.

Il s'établit un silence de quelques i pendant lequel Durand cherchait évide une réponse, lorsqu'on entendit distincte travers la mince cloison la voix de m Martel qui disait, probablement en rép quelque suggestion de son mari :

-Du feu ! en vérité, non ! nous ne pouvons nous permettre de telles prodigalités. S'ils froid, qu'ils sortent et qu'ils viennent s'as- ici. Je suppose que nous sommes pour eux assez bonne compagnie !

tte tirade fut lancée à voix trop haute pour Belfond ne l'entendît pas ; aussi, regarda- xement Armand dont la figure exprimait clairement la mortification et la peine en ressentait.

Pauvre ami ! murmura-t-il.

endant Rodolphe Belfond n'était pas de qui se laissent aller longtemps à la tris- il prit la casquette d'Armand et la lui t sur la tête :

llons, dit-il, faire un tour, et après cela rons chez Orr manger une soupe aux huî- e qui nous permettra de nous raconter tuels chagrins.

and ne fit aucune opposition et se laissa er.

me les deux amis sortaient bras dessus ssous, madame Martel s'en vint au de- eux et leur dit d'une voix aigre :

Belfond, c'est donner de mauvais exem- n mari que de l'enlever ainsi à sa jeune

—Alors, madame Martel, le moyen d'e
cher cela c'est que la jeune femme ren
demeure si heureuse qu'il soit impossib
cajoler son mari et de le lui enlever.

Et après cette réplique à la vieille dame
salut profond à la jeune femme qui bo dai
de la fenêtre, il tira la porte sur eux.

– Je donnerais beaucoup, Armand, pour
à ta place pendant un mois, afin d'apprivoi
dompter cette vieille mégère. Je crois que
haines seraient plus fortes et plus cons
que mes amours.

—Je ne puis souffrir de me quereller
des femmes! répondit Armand d'un ai
nuyé.

—Je ne suis pas si délicat que cela, m
je frotterais ce vieux gendarme avec au
plaisir que j'en éprouvais à faire une
rangée au collège. Je t'assure que je ne
quartier ni à son âge ni à son sexe.

Lorsque les deux amis furent confortab
assis en présence des huîtres dans une ch
agréablement chauffée, Armand comm
ouvrir un peu son cœur à son compag
repassa à la hâte les incidents de la mort
père, ayant soin de supprimer en grand
la trahison de Paul; et alors, quoique a

de répugnance, il mentionna les circons-
s liées à son mariage.
lfond vit de suite jusqu'à quel point son
avait été dupé, mais il ne fit aucun commen-
tandis qu'Armand lui contait qu'il conti-
, pour se conformer aux ardents désirs de
nte, à toucher l'intérêt du legs que son
lui avait laissé à elle. Malheureusement, il
une fois mentionné à sa femme la propo-
que lui avait faite madame Ratelle de le
e de suite en possession de tout le capital,
tte circonstance était une cause constante
nouvellement périodique des querelles qui
daient l'amertume sur sa vie domestique.
me Martel et Délima étaient toutes deux
uellement à le presser, afin qu'il fît des
pour induire madame Ratelle à renouve-
n offre. Mais Armand s'y était toujours
llement opposé, car il savait que dans les
stances actuelles sa demande serait mal
llie, parce que, tout naturellement, la
Françoise se refuserait à placer la somme
avait destinée pour l'aider à poursuivre
ndes légales et le lancer dans le monde,
r, disons-nous, cette somme à la discré-
'une jeune femme étourdie qui pourrait
enser en rubans et en beaux meubles.
quelque temps après son mariage, Paul

lui avait écrit quelques lignes amicales, le pr
d'accepter comme cadeau de noces une co
de cents louis. Armand avait renvoyé cette
tre à son auteur; mais, par malheur, De
l'avait préalablement vue sur son pupitre: ce
motif de reproches irritants et de noirs chagr
Depuis cette découverte madame Martel et
nièce ne lui avaient laissé aucun repos. Son
aurait été bien plus heureux et ses amies se
raient contentées de l'état actuel des chose
l'argent eût été hors de son atteinte ; mais e
ne pouvaient supporter l'idée qu'il se re
obstinément à employer a prérogative si p
euse de posséder huit cents piastres, sinon p
seulement par un griffonnage de plume co
elles disaient. Cette somme, fabuleuse p
elles, représentait d'élégantes et superbes
lettes, de jolies parties de plaisir, des meu
neufs pour leur petit salon et beaucoup d'a
choses aussi attrayantes.

Lorsque Durand eut terminé ses confide
il s'en suivit une pause que Belfond rompit e

—Les femmes, dit-il, sont incompréhen
et intraitables. Vois cette Gertrude de Beau
après avoir retenu de Montenay à sa suite de
qu'il en est sorti du collège, elle lui a d
l'autre jour un congé inqualifiable.

nes amicales, le
de noces une
vait renvoyé cette
par malheur, De
sur son pupitre:
ts et de noirs chag
madame Martel
aucun repos. Son
eux et ses amies
at actuel des chos
son atteinte ; mais
l'idée qu'il se
a prérogative si
nts piastres, sinon
nnage de plume co
omme, fabuleuse
gantes et superbe
e plaisir, des me
on et beaucoup d'
erminé ses confide
ne Belfond rompit
sont incompréhen
Gertrude de Beau
ntenay à sa suite
lège, elle lui a
ualifiable.

Pourquoi ? demanda à voix basse Armand.
ur la plus importante de toutes les rai-
d'une femme, c'est-à-dire celle de n'en pas
du tout. Madame de Beauvoir se lamen-
autre jour à ma mère, dans les termes les
athétiques, de l'entêtement et de l'obstina-
e sa fille, et déplorait la perte de ce qu'elle
e un si bon PARTI. Mais revenons à nos
s affaires : laisse-moi, cher Armand, jouir
rd'hui ou jamais du privilège d'un ami,
moi comment je puis t'être utile. Tu sais
non pauvre oncle Toussaint m'a laissé
les moyens dont j'ai seul l'entier contrôle,
avec joie que je mets à ta disposition ce
pourrais avoir besoin
and secoua la tête.
e t'aurais pas, dit-il, si ouvertement ra-
tous mes troubles si mon orgueil m'avait
d'accepter l'aide que tu m'offres si géné-
ent. Non, Rodolphe, mon sincère et bon
n'aie donc pas l'air si chagrin, je te pro-
ue si jamais je suis forcé de recourir à
'un, c'est toi qui recevras ma supplique.
it bien tard lorsqu'ils se levèrent pour se
, et en frappant légèrement à la porte de
ni Armand se souvint avec inquiétude
'était jamais rentré à une heure aussi

avancée. Comme d'habitude, ce fut M. Ma
qui lui ouvrit et le fit entrer ; il lui demanda
hésitant s'il avait besoin de quelque chose p
remplacer le souper que les langues de ses co
pagnes l'avaient forcé d'abandonner.

Armand lui répondit dans la négative, ce
parut le soulager considérablement. Le b
homme murmura quelque chose sur ce que
femmes étaient plus boudeuses encore que
coutume, et que madame Martel s'était per
la mesquine vengeance de mettre la boute
sous clef.

—Mais, ajouta-t-il, je vais en acheter une
tre demain matin et je la mettrai dans
bonne cachette, de sorte que nous la déjouer
d'une drôle de façon.

Au moment où le jeune homme allait se r
rer dans sa chambre en lui souhaitant un
cal bonsoir, le père Martel lui mit la main
l'épaule et lui dit d'un ton sérieux :

—Un petit conseil que je ne cesserai de v
donner, mon cher Armand, tant que vous
l'aurez pas mis en pratique, est celui-ci:
laissez pas vos repas parce qu'on vous y gro
mangez bien et de bon appétit, puis batte
retraite aussi vite que vous le voudrez.

Ce conseil fut donné à point, car au déjeu

itude, ce fut M. Mar
trer ; il lui demanda
de quelque chose p
les langues de ses co
bandonner.
ans la négative, ce
dérablement. Le b
e chose sur ce que
ideuses encore que
e Martel s'était per
de mettre la boute

vais en acheter une
la mettrai dans
que nous la déjouer

e homme allait se r
lui souhaitant un
tel lui mit la main
n sérieux :
je ne cesserai de
nd, tant que vous
ique, est celui-ci :
e qu'on vous y gro
appétit, puis batte
us le voudrez.
point, car au déjeu

lendemain matin, madame Martel et Délima
ient très pointilleuses, et elles lancèrent plu-
rs allusions provocantes sur la négligence et
différence de certains hommes sans cœur qui
ièrent aller prendre un coup avec des amis
d'être dans la compagnie de leurs respecta-
femmes.

u lieu de suivre le judicieux avis de son hôte
e prendre un repas complet, Armand n'ab-
qu'une demi-ration de thé et de TOASTS et
uva dans ce qu'il avait autrefois appelé, en
, un sombre cachot de bureau, mais qui
à présent pour lui un port de salut, un
de repos.

XV

ne peut pas convenir que notre héros était
studieux et aussi capable qu'avant son
contreux mariage : il ne l'était certaine-
pas. Qui pourrait dire les rêves brillants
vait caressés pour s'encourager lui-même
vail ? Tout cela s'était changé en une sim-
le pour le pain quotidien, sans une lueur

d'espérance pour l'avenir, sans un rayon d joie pour le présent. Plus d'une fois M. Lab était inopinément entré dans le bureau et av trouvé son clerc plongé dans une sombre rêv rie, tandis que sur son pupitre des liasses d documents qu'on y avait mises pour être ass ties ou copiées étaient encore intactes. Cepe dant l'avocat avait entendu parler des déboi domestiques d'Armand, et cela l'avait rend indulgent à son égard, sachant que les rar aptitudes du jeune homme lui permettraient d suppléer plus tard au temps qu'il perdait act ellement.

Le long et ennuyeux hiver, avec ses jo courts et ses longues veillées, s'écoula lentem et tristement pour Durand : pas une seule f sociale, pas une seule petite réunion paisible coin du feu pour en égayer la monotonie. D le cercle domestique les choses allèrent de m en pis au lieu de s'améliorer : la manie grouder de madame Martel et la maussade h meur de Délima ne firent qu'augmenter proportion de l'invincible patience de leur vic me qui, cependant, en dépit de tout, tint fer ment la résolution qu'il avait prise de ne demander d'argent à ses parents ou à ses am

Il est certain, toutefois, que l'on ne peut t

der un arc, ni remplir un vase outre mesu-
Madame Martel était destinée à apprendre
à ses dépens.

près un dîner qu'Armand venait de prendre
hâte, comme il se préparait à partir pour le
eau, Délima l'informa d'un air boudeur
lle avait un grand besoin d'argent. Il tira
itôt de sa poche sa bourse maigrement rem-
et la lui donna.

Délima, c'est tout ce que j'aurai d'ici au
prochain, dit-il, mais je le donne de bon
r.

jeune femme prit la bourse, l'ouvrit et en
le peu qu'elle contenait sur la table.

Cela ne peut servir à rien ! dit-elle dédai-
sement.

Mais de quoi as-tu plus spécialement besoin
le moment ?

D'abord un capot neuf pour toi : celui que
rtes actuellement est affreusement usé.....
Oh ! est-ce tout ? interrompit-il. Dieu
i, le mien me passera bien l'hiver !

Eh bien ! si ton capot peut faire pour l'hi-
ma vieille pelleterie ne fera pas : elle est
à fait disgracieuse à côté de mon manteau

—Oui, c'est vrai, intervint madame Martel. C'est encore plus laid pour une nouvelle mariée.

—J'en suis bien fâché, mais je crains que tu sois obligée de la porter tout cet hiver.

—Ah ! ça, non, elle ne le fera pas, M. Durand, interrompit la terrible femme. Pourquoi avez-vous pris une épouse si vous ne pouvez pas l'habiller décemment ?

—Vous oubliez, madame, que vous m'y avez forcé malgré moi, répliqua Durand qui était en ce moment dans une disposition d'esprit très irritée.

—Oui, je puis témoigner que c'est vrai, ajouta M. Martel SOTTO VOCE..... Absolument comme on a fait pour moi-même !

Sa femme se tourna brusquement vers lui les yeux étincelants de colère, mais il avait prudemment battu en retraite.

Tout cela ne répond pas à ma demande reprit la jeune femme.

—J'y ai déjà répondu : je n'ai pas plus d'argent à te donner pour le présent.

—Mais vous en auriez beaucoup si votre orgueil vous permettait de vous adresser à quelques-uns de vos parents qui sont si riches ; plutôt que de faire cela, vous préférez vivre de charité.

Les joues d'Armand devinrent écarlates.

—Comment cela, madame Martel? dit il; est-ce que je ne vous paie pas régulièrement la somme que vous avez vous-même fixée pour la pension de ma femme et la mienne?

—Bah! une somme qui ne paie seulement pas la moitié des dépenses! C'est pourquoi si vous n'écrivez pas, j'écrirai moi même et je dirai à votre tante Françoise à votre frère Paul et peut-être aussi à la fière dame de vos anciennes amours, mademoiselle de Beauvoir, oui je leur dirai comme votre malheureuse femme est pauvre et misérable.

—Vous feriez mieux de vous en abstenir, madame Martel! répliqua Armand avec un regard inaccoutumé qui aurait dû avertir cette matronne rusée qu'elle allait trop loin.

Elle n'en fit pas de cas, et s'approchant plus près de lui et le regardant d'un air de défi, elle répéta:

—Mais je vais le faire. Je ne permettrai pas que moi ou les miens connaissent le besoin lorsque le griffonnage d'une plume peut amener l'abondance. Un pauvre gueux plein d'orgueil ne nous en imposera pas, ou, si nous avons à nous conformer à ses volontés, du moins le monde le saura.

Armand, cédant tout à coup à un de ces accès de colère qui s'emparaient de lui de temps en temps malgré la douceur de son caractère, se retourna du côté de celle qui le poussait ainsi à bout, et, la saisissant par l'épaule, il la lança dans la porte ouverte avec une force qui l'envoya culbuter parmi les pots de géranium qui tombèrent avec elle pêle-mêle,

—Maintenant, Délima, tu vas de suite empaquetter tes effets et te préparer à laisser cette maison dans une heure.

—Mais elle ne s'en ira pas avec vous, monstre ! cria madame Martel en se relevant parmi les débris de pots cassés, de plantes et de terre. Vous la tueriez comme vous venez presque de me tuer.

—Tu m'entends, Délima ? dit not héros avec un calme sévère.

—Non, je n'irai pas avec toi, sanglota la jeune femme.

—Comme tu voudras, répliqua-t-il avec indifférence.

Et en laissant la chambre pour se rendre à la sienne, il ajouta :

—Je n'ai pas l'intention d'insister sur mes droits.

Il se mit aussitôt en frais d'empaquetter

fets, ce qui, pour lui, était une affaire bien mple : elle consistait à jeter dans des coffres s hardes, ses livres, ses brosses, dans l'ordre u'ils lui tombaient sous la main. Au bout d'une mi-heure il avait terminé sa tâche. Il se rappe- alors qu'au commencement de la dernière ageuse entrevue il avait donné sa bourse à élima. Qu'allait-il faire ? Heureusement qu'il ssédait quelques piastres qu'il avait mises de té pour payer un compte de livres de lois cemment achetés, et sachant que le libraire ttendrait, il résolut de s'en servir pour les be- ns du moment.

l regarda à sa montre : trois quarts d'heure aient déjà écoulés. Comme il avait dit à sa me qu'il attendrait une heure, il résolut de partir qu'à l'expiration de ce temps. Si elle férait l'accompagner, il serait satisfait ; si se décidait à rester, il ne dirait pas un mot l'en dissuader. Il regarda encore à sa mon- quatre, trois, deux minutes ; enfin l'heure écoulée. Il prenait donc son chapeau, lors- la porte s'ouvrit lentement et sa femme entra, gure rouge et les larmes aux yeux.

Viens-tu avec moi, Délima ? lui dit-il.

Oui !

Alors habille-toi vitement, car nous n'avons

pas de temps à perdre. Je vais aller cherche une carriole,

—Où irons-nous? soupira-t-elle, complète ment subjuguée en s'affaissant sur une chaise.

—Ne sois donc pas inquiète. Nous pouvons aisément trouver une bonne pension pour le prix que nous payons ici. J'ai en vue une maison paisible et respectable ; je vais de suite essayer d'y prendre des arrangements et je reviendrai te chercher. Pendant ce temps-là tu pourras faire ta malle.

En sortant il ne vit point madame Martel, mais il rencontra le bonhomme qui avait reçu instruction de guetter Armand et d'essayer si c'était possible de l'amener à des sentiments plus doux.

—Quoi! qu'est-ce que ceci, Armand? Vraiment, vous ne pensez pas à nous laisser?

—Oui, M. Martel, et je regrette sensiblement que ce soit dans d'aussi désagréables circonstances.

—Prenez, Armand, quelque temps pour décider: ne partez pas immédiatement,

—Rien au monde me ferait rester seulement une nuit de plus.

—Allons, allons! qu'est-ce que veulent de plus ou moins, quelques mots un peu vifs?

mme est déjà désolée de ce qui s'est passé et
nsent à faire la paix si vous le voulez bien.

—Je n'ai pas d'objection à cette dernière
oposition, car je suis extrêmement fâché de
violence que j'ai déployée pendant la dispute ;
is ma résolution est irrévocablement prise :
us partons.

—Et je n'en suis pas non plus surpris, dit
rtel en passant traitreusement à l'ennemi.
us avez beaucoup souffert, et maintenant que
s avez secoué vos chaînes, je ne m'étonne
que vous n'ayez plus le désir de les repren-
. Vous avez terriblement épouvanté la bonne
me ; mais comme, heureusement, vous ne
avez pas fait de mal, je ne vous en veux pas.
dit qu'elle pensait que vous aviez le cœur
e souris, mais elle trouve maintenant que
avez celui d'un lion.

Je décline le compliment si c'en est un
n me fait ; je me sens honteux d'avoir mon-
es exploits de cœur de lion... Mais le temps
e, il faut que je parte. Cependant, avant de
laisser, je dois vous remercier, M. Martel,
sincèrement et de tout mon cœur, pour
s les bontés que vous m'avez témoignées
nt le temps que j'ai passé sous votre toit.
dré toussa.

—Que le bon Dieu vous bénisse, Armand, répondit-il avec une émotion visible dans la voix. Depuis le commencement jusqu'à la fin vous avez agi comme un vrai gentilhomme. J'espère que la petite Délima se montrera digne de vous!

En moins d'une heure Durand revint chercher sa femme qui, tout éplorée, embarqua dans le SLEIGH sans proférer une seule parole, car elle avait déjà fait ses adieux à la famille.

Arrivés à leur nouvelle résidence, laquelle paraissait rangée et confortable, Armand procéda à prendre possession de leur petit mais propre appartemant en dépaquetant et en pendant les hardes, en mettant ses livres et ses papiers à leurs places respectives. Pendant ce temps-là Délima était assise sur un coffre, inconsolable éclatant de temps en temps en de nouveaux sanglots.

Lorsqu'on sonna la cloche pour le thé, elle refusa avec indignation de prendre de ce rafraîchissement, en sorte qu'Armand descendit seul. Le repas était certainement une amélioration sur ceux très mesquins qu'on lui avait servis dans ces derniers temps, et il fit l'agréable réflexion que dorénavant il pourrait les prendre en paix sans avoir à essuyer un feu roulant

ous bénisse, Armand
notion visible dans
cement jusqu'à la fi
un vrai gentilhomme
ima se montrera dig

Durand revint cherch
rée, embarqua dans
seule parole, car el
à la famille.
le résidence, laque
table, Armand procé
leur petit mais prop
tant et en pendant
livres et ses papier
Pendant ce temps-
n coffre, inconsola
mps en de nouve

che pour le thé,
e prendre de ce raf
Armand descendit
ent une amélior
qu'on lui avait
et il fit l'agréable
l pourrait les pre
yer un feu roula

roches et de récriminations. Il n'y avait que
tre autres pensionnaires : deux vieilles filles
étaient sœurs, unies dans leur toilette et
ctées dans leur parler, et un couple tranquille
certain âge avec lequel, cependant, l'hô-
babillarde et souriante tenait une conversa-
assez vive. Lorsque Armand retourna à sa
bre il la trouva en quelque sorte triste, le
s'était éteint. A force de pleurer Délima
it endormie dans un fauteuil, et comme les
ns de la bougie frappaient en plein sa pâle
e sur laquelle on voyait les traces des lar-
son cœur s'attendrit en dépit des constantes
cations qu'il avait reçues d'elle. Elle pa-
it si jeune, si fragile, et maintenant elle
dait entièrement de lui !
t du feu, chercha l'hôtesse pour lui deman-
elle aurait la bonté de faire monter une
le thé à madame Durand qui était malade,
uoi on consentit volontiers ; puis il monta
er sa femme. Après qu'on lui eut appor-
sse de thé, elle la refusa de nouveau et
mença ses pleurs entremêlés d'accès de
sur son triste sort et sa malheureuse
on.

s avoir essayé infructueusement de la
r, voyant qu'elle redoublait ses lamen-
il lui dit d'un air grave :

—Puisque tu te trouves si misérable, je vois, Délima, qu'un seul parti à prendre: vas retourner chez madame Martel, car sel les apparences, il n'y a que là que tu puis être heureuse. Je donnerai tant que je pour pour ton entretien et j'augmenterai la som aussitôt que j'en serai capable. Il est trop ce soir, mais tu pourras partir demain matin.

—Je ne ferai rien de la sorte, interrom vivement la jeune femme, quoique je pense tu en serais bien content: tu trouverais pe être que c'est un bon débarras.

Piquée au vif par cette pensée, elle se l brusquement et commença à arranger sa lette en désordre et à placer les quelques qu'elle avait apportés avec elle, madame M lui ayant promis que le reste serait prêt q elle l'enverrait chercher.

Lorsque Armand revint du bureau, le le main, il fut agréablement surpris de trouve chère moitié assise dans le salon avec sa co re et causant avec une des pensionnaires. I de plus très content d'apprendre de sa b qu'elle se trouvait plus heureuse et mieux chez madame Martel.

Maintenant, si Armand eût eu un cara plus déterminé, s'il eût été capable de pou

i misérable, je
arti à prendre:
e Martel, car se
e là que tu puis
tant que je pour
menterai la som
ble. Il est trop
tir demain matin.
a sorte, interrom
quoique je pense
: tu trouverais p
rras.
pensée, elle se l
a à arranger sa
cer les quelques
elle, madame M
este serait prêt q

du bureau, le le
surpris de trouv
e salon avec sa co
pensionnaires. I
prendre de sa b
eureuse et mieux

eût eu un cara
té capable de pe

par une certaine fermeté dans ses manières
es résolutions la victoire domestique qu'il ve-
t de remporter, tout aurait pu aller passable-
nt bien; mais, malheureusement, tel ne fut
le cas. Madame Martel venait fréquemment,
lque temps après, à leur nouvelle résidence;
ima passait une grande partie du temps à lui
ettre ses visites, et Armand n'intervint nulle-
t. Les conséquences morales de ces rela-
s furent très perceptibles dans le caractère
jeune femme qui devint plus indépendant
lus exigeant. Elle paraissait croire que le
but de la vie était de s'habiller avec le
de soin et avec autant d'extravagance que
ble.

son côté, Armand poursuivait avec persé-
nce ses obligations de bureau, quoique par-
l ne pouvait se défendre d'un sentiment de
découragement. Depuis qu'il avait reçu la
de Paul lui offrant de l'argent, il n'avait
u d'autres relations avec lui. Au jour de
l reçut un petit billet de sa tante Ratelle,
nant un présent de cinquante louis. On ne
arlait pas de sa femme dans cette
e, et on ne lui exprimait aucun désir de
sa connaissance. Madame Ratelle avait,
ureusement, reçu d'une bonne autorité

une connaissance exacte de son caractère et av
appris de cette manière que l'acquisition qu'a
vait faite son infortuné neveu en était une p
toyable, sans valeur et sans mérite.

Délima cajola si bien son mari qu'elle obt
bientôt les cinquante louis, et au lieu de les e
ployer, du moins en partie, à payer quelq
dettes que le jeune ménage avait contracté
elle s'acheta une garniture neuve de pelleter
et un costume dont l'élégance rivalisait a
les toilettes de mademoiselle de Beauvoir e
même. Madame Martel ne fut pas oubliée d
cet inégal partage des ÉTRENNES de la t
Ratelle : elle eut pour sa part un joli manc
neuf.

Au bout de quelques mois la jeune fe
qui, dans le principe, avait été si enchantée
la vie de pension, en fut entièrement dégoû
Les pensionnaires étaient si peu complais
pour elle, la bourgeoise si grossière et désag
ble qu'elle n'osait seulement pas lui dema
un verre d'eau entre les repas, elle-même
si fatiguée de toujours manger, s'asseoir e
vivre sous la constante surveillance d'étran
qu'elle en était venue à la conclusion q
aimerait mieux mourir de faim dans un
logement à elle,—ne fût-ce qu'un grenier—
tôt que de rester dans cette situation.

Comme de raison, madame Martel était au fond de tout ce murmure et ce mécontentement. Ce rusé brandon de discorde trouvait que dans ses visites à la jeune femme elle n'avait pas assez de liberté et n'était pas reçue comme elle l'aurait aimé. Impossible de se passer le luxe d'une délicieuse tasse de thé et d'une de ces longues veillées terminées par un souper chaud. En un mot, il valait autant que Délima fût à Saint-Laurent pour le profit et le plaisir que sa compagnie lui rapportait. Aiguillonnée par des conseils si intéressés, la jeune madame Durand se rendit bientôt désagréable et haïssable aux autres pensionnaires ; son affectation et ses airs de supériorité servirent de risée. Tous les soirs, lorsque notre héros arrivait du bureau, elle avait un nouveau grief à conter, une nouvelle histoire de dureté et d'oppression à lui communiquer ; si bien, qu'insensiblement il finit par redouter son arrivée à la maison de pension autant qu'autrefois au domicile de madame Martel. De temps en autre elle changeait son histoire et insistait sur le bonheur qu'ils goûteraient dans un chez-soi, quelque humble qu'il fût, sur l'économie et l'habileté qu'elle déploierait dans la direction de son ménage. Le tableau était engageant, et Armand se surprit souvent à se demander com-

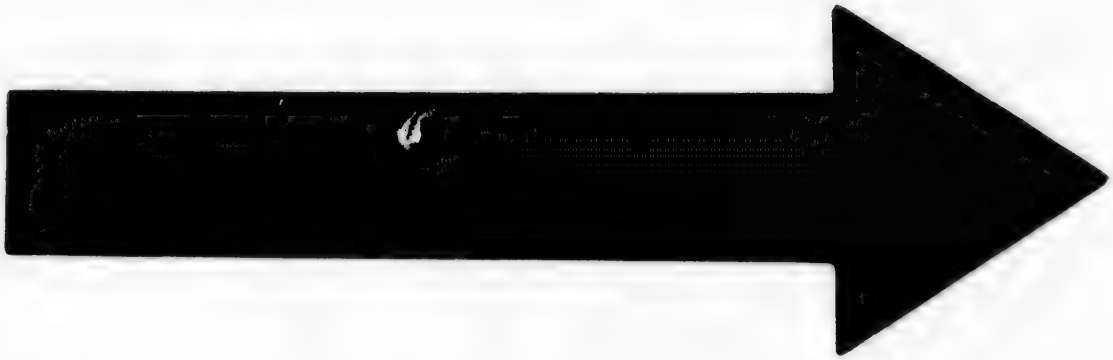
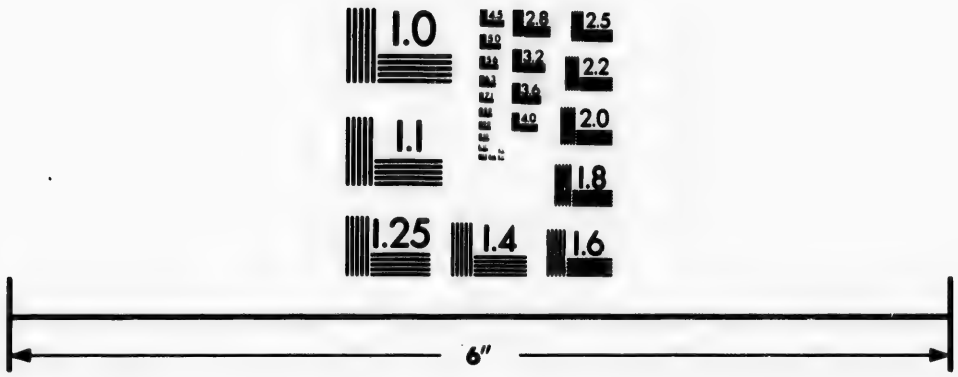


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

ment il pourrait le réaliser et si son orgueil et son indépendance lui permettraient jamais de solliciter de la tante Ratelle de l'aide pour mettre son projet en pratique.

Le sort vint à son secours et arrangea l'affaire en lui ménageant une rencontre avec sa tante Françoise qui était venue à la ville pour la première fois depuis la mort de son frère Paul Durand. Armand ayant sa jeune femme à son bras se rencontra face à face avec elle au moment où elle sortait d'un de ces magasins sombres et bas, comme alors il en existait encore quelques-uns à Montréal. Le jeune homme qui se rappelait toutes ses bontés pour lui, était charmé de la rencontre et il démontrait clairement par ses manières et ses paroles tout le plaisir qu'il en éprouvait. La froideur que madame Ratelle avait d'abord montrée se fondit bientôt sous le charme enchanteur de son accueil affectionné et sous les pressantes sollicitations du jeune couple de vouloir bien les suivre et partager l'hospitalité de leur pension. Elle refusa en les remerciant; mais comme compensation à son refus, elle les invita à aller prendre le dîner avec elle à l'hôtel paisible et respectable où elle était descendue.

L'invitation fut de suite acceptée, et tout se

a d'une manière satisfaisante. Inutile d'ajou-
que madame Ratelle vit avec infiniment de
plaisir les coûteuses fourrures et l'élégant
anteau qui accoutraient la femme d'un pauvre
diant en droit, mais Délima paraissait si
une, était si belle et se rendait si charmante,—
our atteindre ce but elle avait repris les maniè-
s entraînantes qui la caractérisaient avant son
riage que la tante Françoise sentit se dissiper
omptement les préjugés qu'elle avait conçus
ntre elle. Avec une naïveté que la vieille dame
t apprécier, la nièce parla de l'ardent désir
i l'animait d'avoir une demeure à elle, n'ou-
ant pas en même temps de faire valoir les
es brillants qu'elle faisait sur la perfection
c laquelle elle tiendrait le ménage.

—Mais, observa sèchement la tante Ratelle
répondant à cette rapsodie, je ne puis pas me
résenter une dame aussi richement habillée
vous l'êtes se débattant parmi les pots et les
udrons, et confectionnant les cornichons et
confitures. Vous seriez bien mieux dans un
n !

—Ah ! tante Françoise, reprit Délima en adop-
de suite le titre avec lequel Armand parlait
tante, je m'habille si richement parce que
'ai pas autre chose à faire. Combien ce se-

rait différent si j'avais un petit logement à moi je pourrais alors m'occuper d'autres choses que de parures et de toilettes.

Madame Ratelle n'ajouta rien, et lorsque les jeunes gens partirent elle demanda à son neveu de revenir le soir afin d'avoir une conversation avec lui.

Comme de raison, il se rendit volontiers à cette invitation, et la nuit était passablement avancée lorsque se termina leur entrevue. Ils avaient eu beaucoup à se dire, mais le jeune homme s'était montré dans le cours de cette longue conversation d'une étonnante discrétion au sujet de ses embarras domestiques aussi bien que de toutes les machinations qu'on avait mises en œuvre pour le faire marier.

En lui donnant des nouvelles d'Alonville elle lui dit que Paul demeurait toujours dans la maison paternelle, mais était devenu extraordinairement sombre et taciturne, et que sa prospérité en agriculture avait considérablement diminué. Il ne paraissait pas penser au mariage quoique, s'il en eût quelque disposition, il aurait pu choisir parmi les plus jolies filles de la paroisse. Il n'avait jamais fait allusion à Armand, non plus qu'aux événements qui étaient survenus à la mort de leur père, quoique

lui donnât à penser, à elle, que son esprit en était plus absorbé et que c'était probablement pour cette raison qu'il cherchait des consolations dans les stimulants, avec une fréquence qui la remplissait d'inquiétude et d'apprehensions.

Madame Ratelle lui parla ensuite de ses propres affaires et lui demanda s'il désirait aussi vivement que sa femme d'avoir un logement à eux. La pensée des plaintes ennuyeuses et des incessantes tirades que Délima lui faisait subir tous les soirs, lui fit répondre dans l'affirmative. La tante Françoise accueillit évidemment sa réponse avec faveur, car en elle-même elle craignait que la vie indolente que menait la jeune mariée pourrait lui communiquer des idées d'oisiveté et de dépenses qui la rendraient plus tard incapable de prendre la conduite d'un ménage.

La conclusion de tout ceci fut qu'Armand serait immédiatement mis en possession du legs que son père avait laissé à sa tante. Une partie de ce legs, sagement placée, rapporterait un intérêt raisonnable, tandis qu'on en déduirait une somme suffisante pour monter une maison, quoique sur la plus petite échelle possible.

—J'espère, mon neveu, que notre décision sera très prudente, dit gravement la tante Ra-

telle au moment où ils se séparèrent. On pourrait peut-être dire qu'il aurait été plus sage de laisser les affaires telles qu'elles étaient, mais tu es à présent un homme marié à qui l'on peut certainement confier la direction de ses propres affaires. Dans tous les cas, deux qualités te sont éminemment nécessaires : l'économie et la fermeté ; aie soin que ni l'un ni l'autre ne te manquent.

XVI

Ce fut pour Délima un jour de triomphe que celui où, après avoir parcouru avec son mari une partie de la ville à la recherche d'une habitation qui réalisât l'idéal qu'elle avait rêvé, ils trouvèrent pour un prix modique, sur la rue St-Joseph, un cottage contenant le nombre voulu d'armoires et de cabinets, et ayant devant la petite véranda que la jeune femme regardait comme indispensable. Aussi fut-elle très joyeuse lorsque Armand, qui éprouvait l'aversion ordinaire à son sexe pour faire

emplettes, lui remit, avant de partir pour son bureau, une bourse bien remplie et lui donna carte blanche pour en dépenser le contenu à son entière discrétion.

Naturellement, le premier soin de Délima fut d'aller chercher madame Martel. Cette terrible matrone fit le désespoir des commis d'une douzaine au moins de magasins en marchandant, marguignant et changeant d'idées plusieurs fois avant de conclure des marchés. Sa coopération fut cependant d'une grande utilité à la jeune femme qui débutait comme ménagère, car sans l'intervention de sa compagne, Délima, guidée par les mêmes goûts qui l'avaient dirigée dans l'achat de ses robes, aurait mis les trois quarts de son capital sur un tapis coûteux, embelli de roses et de lilas, et sur des meubles de salon qui avaient bien faire avec ce tapis, mais qui ne convenaient pas plus que ses robes à leur position.

Madame Martel lui ayant demandé aigrement avec quoi, dans ce cas, elle se proposait d'acheter un poêle et des batteries de cuisine, elle consentit à regret à se contenter d'articles moins dispendieux. Pendant qu'elle examinait d'un air mécontent le droguet, la table et les chaises unis mais confortables que sa tante avait choisis, celle-ci lui dit :

—C'est, dans tous les cas, ma fille, une amélioration assez notable sur les planchers nus et les chaises empaillées que l'on voit dans la meilleure chambre de la vieille ferme à Saint-Laurent.

La jeune femme qui, dans sa grandeur naissante, était presque parvenue à chasser ces réminiscences comme elle l'avait fait du souvenir du grand-père qui l'avait élevée, rougit très fort à ces mots et résolut de fermer la bouche qu'elle ne rouvrit plus avant qu'elles fussent sorties du magasin.

Plusieurs jours furent ainsi employés à faire des emplettes. Enfin les effets arrivèrent, les meubles furent placés et les jeunes mariés prirent possession de leur logis. Délima triomphait. Armand était content parce qu'elle l'était elle-même, et madame Martel qui s'était obligeamment invitée à souper, sous le prétexte de lancer la jeune ménagère dans sa nouvelle carrière, était pleine d'affabilité et se disait majestueusement :

—Voilà mon œuvre !

Bientôt cependant les difficultés surgirent sur la route du ménage. Chaque jour apportait des découvertes désagréables. D'abord la cuisine fourmillait de coquerelles et de barbeaux,

lima avait une telle peur de ces petits insectes
e ses cris retentissaient dans toute la maison
que fois qu'elle y descendait. La méthode
mieux répandue pour se débarrasser de ce
u fut adoptée sur-le-champ, mais on n'en
int qu'un succès partiel.

Ensuite la cheminée fumait quelquefois de
manière la plus capricieuse lorsque le vent
ngeait de direction; Armand et sa femme
ent alors menacés d'avoir le même sort que
habitants de Pompéi, car des masses d'épaisse
ée et de cendres les enveloppaient lorsqu'ils
eyaient à leur coin du feu.

n RÉCOLLET (capuchon de cheminée) avait à
e remédié en partie à cet inconvénient
n autre sujet de grief survint. Le toit fit
eureusement une voie d'eau dans une par-
e la maison, et pour comble d'infortune,
nidité s'introduisit subtilement dans la pré-
e armoire où Délima avait mis sa belle
de soie des dimanches qui fut bariolée et
tée comme une arabesque. Cette double
venture fut réparée par des améliorations
couverture et par l'achat d'une nouvelle

s le sort n'avait pas fini ses persécutions.
ts envahirent bientôt la cave, et la terreur

qu'avaient inspiré les coquerelles et les barbea n'était rien en comparaison de celle que cré la présence de ces nouveaux hôtes. Jam Délima ne s'aventurait seule dans ce châte fort de l'ennemi, de sorte qu'Armand é obligé de l'accompagner dans les pérégrinatio qu'elle avait à y faire pour aller chercher matériel de leurs repas; cela lui causait t d'ennui qu'il eût de beaucoup préféré vivre co me un anachorète, au régime du pain et l'eau. On se procura un chat, mais ce p animal limita ses exploits à piller la paneteri à briser une quantité incroyable de faïences, on finit par reconnaître qu'il était plus nuisi que les rats eux-mêmes.

Et pendant ce temps-là se demandera-t comment Délima se tirait-elle d'affaire da conduite du ménage? Son mari voyait-il réalité s'élever jusqu'au niveau des visions rées dont il s'était bercé?

Le fait est que, dérouté par les décourag tes découvertes que chaque jour apporta distrait par les plans et les conjectures qu'il mait pour faire face à ces embarras, Ar avait à peine remarqué que les biscuits ét trop solides et pesants, les viandes brûlée rarement cuites à point, et la soupe un

criptible mélange de fluide graisseux dans lequel
nageaient des amas de légumes à moitié crus.
Quand cependant le jeune mari risquait à ce
ujet quelques observations, ce qui lui arrivait
'ailleurs fort rarement, Délima lui demandait,
dignée, comment il voulait qu'elle pût faire la
uisine comme il faut, entourée comme elle
était d'horreurs de toutes sortes et aveuglée,
upéfiée par les cheminées qui fumaient et par
s toits percés ?

La raison paraissait bonne, du moins Armand
ulut bien l'accepter comme telle ; il proposa
uc de remédier à cette situation en se procu-
nt l'aide d'une servante dont l'égalité d'âme
isterait aux terreurs qui exerçaient une si
issante influence sur les nerfs de Délima.
lle-ci accepta avec empressement la proposi-
n, et revêtue encore une fois de ses plus beaux
urs, elle entreprit la tâche importante et
ne de dignité de donner des ordres à une
vante.

Mais, hélas ! Lizette était quelque peu suscep-
e, et une guerre animée s'établit bientôt entre
aîtresse et la ménagère. Délima, qui igno-
totalement ce en quoi consiste la dignité,
vait de suppléer, en se faisant arrogante et
rouvant constamment à redire, à l'absence

complète chez elle de cette justice calme et de cette parfaite possession de soi-même si nécessaires à ceux dont la destinée est de commander.

Aussi, lorsqu'il arrivait le soir chez lui, l'infortuné mari, au lieu d'avoir à entendre le léger caquet féminin qui est en ses temps et lieu une chose très agréable, ou de jouir de ce repos, de cette tranquillité qui rendent souvent la maison chère au cœur, était condamné à écouter d'ennuyeuses répétitions sur les bévues de Lizette et les outrages incessants dont elle avait abreuvé sa maîtresse.

—Mais pourquoi donc ne lui donnes-tu pas son congé et n'en prends-tu pas une autre? répondait alors Armand en se passant d'une manière désespérée la main dans les cheveux.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de madame Durand. Elle savait Lizette une excellente domestique, industrieuse, aimant le travail et honnête; elle ne voulait que se donner le luxe de gronder.

Pendant ce temps-là les visites de madame Martel devenaient de plus en plus nombreuses et sa présence dans le jeune ménage très fréquente. L'espèce de honte qu'elle avait laissé voir lors de sa première visite, après la tempête que nous avons signalée, disparut bientôt et

emplacée par des tirades sur l'incompétence et inutilité de Lizette, le tout entremêlé de temps autre par des avertissements au chef de la maison.

Un jour que les deux dames discutaient ensemble les défauts de la pauvre servante, Lizette, qui avait à dessein laissé la porte de la cuisine entr'ouverte afin de profiter de l'analyse que l'on faisait ainsi de son caractère, entra dans la salle comme un ouragan et leur déclara qu'il était facile de voir qu'elles n'avaient pas été habituées à avoir des domestiques; que elle, Lizette, qui avait vécu avec de vraies dames avait de venir dans cette maison, pouvait leur dire qu'elles étaient toutes deux des parvenues, et que pour aucune considération elle ne consentirait à passer une nuit de plus à leurs ordres. Là-dessus la jeune maîtresse, qui était revenue du saisissement dans lequel l'avait jetée cette sortie à fond de train, déclara froidement à la Lizette excitée que si elle mettait à exécution sa menace de partir à si court avis, non seulement elle perdrait son salaire du mois, mais que de plus elle recevrait un certificat qui l'empêcherait de se faire employer par qui que ce fût. Cela Lizette répliqua, avec un ton passablement indépendant, que lorsqu'elle voudrait un

certificat elle aurait soin de le demander à l
des grandes dames chez lesquelles elle a
demeuré antérieurement.

Dès le début de la scène, Armand s'était
cipitamment retiré dans une autre chambre
il avait fermé la porte; cela n'empêcha pas
pendant que les voix des personnes engag
dans la dispute arrivèrent jusqu'à lui claire
distinctes. Il ne fut donc pas surpris lorsque,
d'instants après, Lizette vint le trouver, et
en déclarant qu'elle ne voulait plus rester dav
tage chez lui, elle lui demanda ses gages, ap
avoir brièvement relaté ce qui s'était pas
Comme il avait eu personnellement connaissa
de la provocation qui amenait cet état de cho
il paya sans rien dire ce qu'elle demandait.
après, comme il jetait un coup d'œil par la
nêtre, il aperçut la servante qui traversai
rue, son paquet à la main.

Presque au même moment Délima entra,
tante, dans la chambre, suivie de près par
dame Martel.

—Assurément, Armand, tu ne lui as pas
ce mois-ci?

—Sans doute. Pourquoi pas?

—Pourquoi pas! n'as-tu pas entendu
les insolences qu'elle m'a dites?.... Oui!

de le demander à l'u
z lesquelles elle av
.
ne, Armand s'était p
une autre chambre d
cela n'empêcha pas
des personnes engag
ent jusqu'à lui claire
c pas surpris lorsque,
e vint le trouver, et
voulait plus rester dav
demanda ses gages, a
até ce qui s'était pa
sonnellement connaiss
amenait cet état de ch
ce qu'elle demandait.
un coup d'œil par l
servante qui traversa
main.
oment Délima entra,
re, suivie de près par

nand, tu ne lui as pas

rquoi pas?
n'as-tu pas entendu
m'a dites?.... Oui

, et tu demandes: pourquoi pas? Armand
rand, vous n'avez pas le cœur d'un homme,
r vous ne seriez pas resté lâchement ici pen-
nt que là-bas votre femme était insultée, et
us n'auriez pas payé la misérable qui la vili-
ndait.

ci madame Martel fit entendre un gros soupir.

—Mais vous étiez deux contre elle, répondit
mand, et certainement très capables pour
re adversaire.

—Ainsi donc, non content de l'encourager par
silence et ton abstention, de lui payer les
es qu'elle avait perdus, voici que tu prends
ntenant sa part? demanda la jeune femme
colère.

adame Martel fit encore entendre un soupir
fort que le premier et toussa bruyamment,
ui était évidemment un préliminaire à la
active qu'elle se disposait de prendre dans
uvel engagement qui commençait. Armand
ntenta de saisir en toute hâte son chapeau
sortir, murmurant entre ses dents que
s affaires le réclamaient ailleurs.

affaires auxquelles il avait vaguement fait
on n'étaient rien autre chose qu'une pro-
de en entendant que l'heure fût arrivée
lui de se rendre au bureau, où il s'installa

bientôt en se félicitant intérieurement d'avoi sa disposition un asile aussi sûr et aussi tr quille.

Cependant le moment d'en partir était ve et il se disposait à ramasser quelques livres papiers qu'il voulait apporter avec lui à la m son lorsque, à sa grande surprise, il aperçu tante Françoise qui entrait dans le bureau.

Elle était venue à la ville pour des affaires prévues, et sachant qu'elle trouverait, à c heure, Armand à son bureau, elle était ve l'y trouver afin qu'il l'accompagnât à sa n velle demeure ; car Délima, dans la pre explosion de gratitude occasionnée chez elle l'action généreuse de madame Ratelle qu avait mis en mesure de commencer leur nage, avait insisté avec force pour que bonne dame se retirât chez eux chaque qu'elle viendrait à la ville.

Arrivés au confortable petit cottage de l St-Joseph, Armand ouvrit la porte avec passe-partout, l'esprit tourmenté par de appréhensions au sujet de la disposition d où il trouverait sa femme après les événe tumultueux de la journée.

A vrai dire, ses craintes n'avaient pas ap de la réalité. Les feux étaient éteints, la

ide et déserte : Délima étant sortie avec ma-
me Martel, après s'être concertées ensemble
our punir le mari en allant passer la soirée
ors de la maison et en le laissant aux ressources
l'habileté d'un pauvre célibataire. Tout était
ns le même état qu'au commencement des hos-
ités, les meubles en désordre, le tapis couvert
miettes de pain, de bouts de fil, de papier,
par la porte qui en était restée à demi ouverte
pouvait voir dans la cuisine une table rem-
e d'assiettes sales, un foyer tout couvert de
ndres et un plancher sur lequel le balai n'a-
t laissé aucune trace de son passage.

Le choc que ce spectacle infligea à la tante
nçoise, qui aimait tant l'ordre et la propreté,
peut se raconter. Mortifié et confondu, Ar-
nd balbutia quelque chose sur ce que Délima
it été obligée de sortir avec sa cousine, ma-
me Martel, et que leur servante, était partie
squement,—c'était la première fois que ma-
e Ratelle apprenait qu'ils avaient une do-
tique à leur service ; — puis il pria sa tante
'asseoir pendant qu'il ferait du feu, la seule
ie de l'économie domestique dont il eût une
un peu claire.

lle y consentit en silence, et pendant que son
rd se promenait de la taille svelte de son ne-

veu sur laquelle le feu naissant commençait à jeter ses reflets, à l'affreuse confusion qui l'environnait, ses pensées se reportaient aux premières années du mariage de son frère et à ses propres réclamations contre le choix qu'il avait fait. En ce qui concernait le confort domestique et la conduite du ménage, il y avait une similitude étrange entre le sort du père et celui du fils ; mais elle reconnut avec douleur que là cessait la parité. Jamais la douce et aimante Geneviève n'aurait laissé son mari au milieu d'une confusion comme celle qui régnait en ce moment dans la maison, afin d'aller ailleurs chercher des amusements pour elle-même ; si elle n'avait pas eu le talent de tenir sa maison dans cet ordre exquis qui donne de l'attrait même à la chaumière la plus pauvre, du moins elle était toujours là pour l'accueillir à son retour avec des paroles de douceur, avec un regard et un sourire d'amour. Madame Ratelle avait une fois exprimé hardiment à son frère sa désapprobation entière du système ou plutôt de l'absence de système qui régnait dans son ménage,—car bien qu'il aimât passionnément sa femme, bien qu'il fût touché de l'entier dévouement de celle-ci pour lui, il pouvait supporter d'entendre dire des vérités amères sur son compte ; — mais quel

sant commençait à
confusion qui l'en-
eportaient aux pre-
de son frère et à ses
le choix qu'il avait
confort domestique
y avait une simili-
père et celui du fils ;
eur que là cessait la
aimante Geneviève
milieu d'une confu-
ait en ce moment
illeurs chercher des
; si elle n'avait pas
son dans cet ordre
t même à la chau-
oins elle était tou-
on retour avec de
regard et un sourire
avait une fois ex-
sa désapprobation
de l'absence de sy-
ménage,—car bien
a femme, bien qu'
uement de celle-
d'entendre dire d
ote ; — mais que

rteresse Armand avait-il, lui, pour se protéger ?
n regardant son visage triste et pensif qui por-
it les traces du malheur, en se rappelant tout
dont elle avait entendu parler, tout ce qu'elle
ait vu, elle se répondit à elle-même avec un
rrement de cœur : aucune, aucune !

Non, elle n'augmenterait pas par un seul mot
critique ou de censure le fardeau qui pesait
jà si lourdement sur son pauvre neveu ; et
and, après avoir terminé sa tâche, il s'appro-
d'elle et lui dit avec une gaieté forcée :

—Au moins, tante Françoise, si nous n'avons
un bon souper, nous aurons dans tous les
un bon feu.

Elle se leva rapidement et répondit en riant :

—Mais, mon cher neveu, nous aurons les
x !

t s'étant débarrassée de ses vêtements de sor-
elle prit une essuie-main qui gisait sur une
se tout près de là, et tout en la fixant autour
e afin de garantir sa robe et en rejetant en
ère les attaches de mousseline de sa coiffe :

—Maintenant, dit elle, tu vas voir comme la
e tante n'a pas oublié son ancienne besogne.

nobstant l'opposition qu'y mit son neveu,
commença avec célérité à rétablir en ordre
aos qui régnait dans la cuisine. Cela fut

bien vite fait, et quelque temps après un excellent souper composé de pain rôti, de jambon et d'œufs,—car le garde-manger était convenablement pourvu—était placé sur la table.

Durant le repas elle le questionna avec intérêt sur les projets qu'il avait pour l'avenir ; elle se montra satisfaite de ce qu'il poursuivait avec tant d'ardeur ses études légales, mais elle parla peu, très peu, de ce qui concernait ses affaires domestiques. Une fois seulement, après un long silence, elle mit doucement sa main sur la sienne et dit tout bas en le regardant fixement en face :

—Armand, mon fils, je crains que tu ne sois pas très heureux !

Il ne lui répondit pas autrement qu'en la pressant la main et en détournant légèrement la tête. Un nouveau silence s'établit entre eux et dura jusqu'à ce qu'un coup frappé à la porte les fît se lever. Armand alla ouvrir, et sa jeune femme entra, portant sur ses traits réguliers un air demi-revêche, demi-provocateur.

—Comment trouves tu la vie de ménage d'un vieux garçon ? demanda-t-elle avec aigreur. Tu avais tant de sympathie pour Lizette que....

—Tante Françoise est ici ! interrompit il avec gravité.

Honteuse et confuse, Délima se retourna vive

ment et courut embrasser madame Ratelle qui la laissa faire froidement sans lui rendre sa caresse. Elle marmotta quelques excuses et le regret de n'avoir pas su que sa tante devait venir, car elle serait rentrée plus tôt pour lui donner le souper.

—Pourquoi, enfant, aurais-tu plus d'attentions et de prévenances pour moi que tu n'en montres à ton mari? Les titres qu'il y a sont bien plus grands que les miens.

La jolie bouche de la jeune femme fit la moue, son beau front se contracta, et elle partit pour aller se déshabiller en secouant légèrement la tête.

Dans les jours lointains du passé, alors qu'elle s'était montrée si sévère sur la manière déplorable dont Geneviève conduisait son ménage, la pauvre tante Françoise avait été loin de penser qu'un jour viendrait où elle se rappellerait avec douleur ses sourires, son affection et les qualités qui compensaient chez la première femme de son frère l'absence des capacités domestiques. Il lui était inutile cependant de se plaindre, et elle résolut de n'exprimer par aucune parole le chagrin que lui faisait éprouver l'état de choses actuel. Elle passa deux jours avec les jeunes gens, car des affaires la forcèrent de rester à la

ville, et pendant ces deux jours elle en vit assez des faits et gestes de Délima, de la félicité domestique d'Armand, pour souhaiter de n'y être jamais venue.

La séparation avec sa nouvelle nièce fut un peu orageuse. Elle lui dit d'un ton calme et sévère combien elle lui trouvait de l'insuffisance dans toutes les qualités qui distinguent une bonne épouse, et finit par lui déclarer que dorénavant ses faveurs et ses cadeaux dépendraient entièrement du degré d'amélioration qui se ferait remarquer dans sa conduite.

Comme la jeune femme s'échauffait et commençait à devenir impertinente, la tante Ratelle se tut et laissa la maison.

Rodolphe Belfond venait de temps en temps voir son ancien ami de collège; mais chaque fois la jeune femme, au lieu de laisser son mari seul avec son ami et jouir ensemble d'un entretien amical, leur tenait compagnie, et cette vêtue avec une élégance exagérée; par ses conversations insipides et par son affectation plus absurde encore, elle rendait l'entrevue ennuyeuse pour tous deux. D'autres fois, quand elle était sous l'influence de la mauvaise humeur, elle s'efforçait de rendre la situation plus désagréable encore en disputant très fort la nou-

velle servante plus endurante que Lizette, en faisant du bruit à tort et à travers par la brusquerie avec laquelle elle brossait, époussetait et nettoyait; on eût dit qu'elle voulait donner l'impression à ses deux victimes qu'elles gênaient dans la maison.

Heureusement que Belmond n'était ni très timide ni très sensible; aussi, restait-il impassible au milieu de la tempête et se contentait il de penser, en contemplant l'attitude irascible de Délima, comme il adoucirait vite et bien cette jolie petite diablesse s'il était à la place de son mari, de la faiblesse duquel il s'étonnait, mais qu'il prenait en profonde commisération tout en la condamnant.

Cependant des inquiétudes plus graves attendaient le jeune ménage. L'argent donné par madame Ratelle avait été dépensé avec une déplorable imprévoyance, comme jamais cette bonne dame n'en avait vue.

La seule connaissance de quelque utilité que possédât Délima était celle des ouvrages à l'aiguille, et elle y excellait; mais bien que les robes, manteaux et tous les petits articles de lingerie qu'elle aimait tant fussent faits par elle, ainsi que le linge de son mari, ce seul mode d'économie ne pouvait pas suppléer à

l'absence absolue de système et de bonne direction qui se faisait aussi vivement ressentir dans les autres départements du ménage.

Lorsque la jeune femme demandait de l'argent, Armand lui en donnait séance tenante sans s'informer de ce qu'elle en voulait faire, sachant bien que s'il hasardait la moindre question à ce sujet il s'en suivrait une altercation; mais quand ces constants assauts sur le capital eurent terriblement diminué leur petite fortune et qu'il eût commencé à parler de la nécessité de pratiquer l'économie, elle ne fit nulle attention à ces remontrances, se disant à elle-même pour se rassurer que lorsque la bourse serait vide ils pourraient s'adresser à tante Françoise. Quand ce temps arriva et que Délima, sans consulter son mari, eût écrit privément à madame Ratelle une lettre qui lui faisait une peinture effrayante de leur misère et qui, malgré l'étude et l'attention qu'elle y avait mises, était une merveille de mauvaise grammaire et d'affreuse orthographe, elle ne tarda pas à recevoir une réponse courte, vive et décisive.

Madame Ratelle se contentait de lui dire qu'elle leur avait donné déjà une somme qui administrée avec soin, aurait dû être suffisante pour les mettre à l'abri de la nécessité de de

nder de longtemps des secours, que madame rand devait apprendre à être moins extrava- nte dans ses toilettes et ses dépenses de ména- avant de s'attendre à une nouvelle aide de sa rt. La lettre exprimait aussi la surprise que la une madame Durand, qui avait été élevée ns l'habitude de la plus stricte économie, trou- t maintenant si difficile de la pratiquer.

Dans la première explosion de colère provo- ée par tant de franchise, Délima montra la ttre à son mari ; mais elle était loin de s'atten e à l'amertume avec laquelle il lui reprocha voir fait une telle demande sans le consulter, le manque d'orgueil et de dignité qui l'avait nduite à demander des secours de cette nière.

Peu à peu cette partie de la somme qui devait, r son intérêt, leur fournir un petit revenu nuel fut dépensée, Armand en ayant consacré, lgré la volonté de sa femme, une part à payer dettes insignifiantes qu'il avait contractées rant les premiers mois de leur mariage. Ainsi cé à deux pas de la pauvreté, il jugea que le anchement était impérieusement nécessaire : ervante fut renvoyée, les dépenses pour la ette et la table diminuées, et Délima, chan- nt tout à coup d'un extrême à un autre, passa

de la condition d'une poupée extravagante à celle d'une femme très négligente au dernier point. Naturellement, le caractère participa aussi à ce changement et ce fut pour le pire ; aussi les regards de colère et les ennuyeuses récriminations sur sa misérable destinée étaient maintenant tout ce qu'il y avait dans l'infortunée demeure de notre héros.

L'Étrenne annuelle de cinquante louis envoyée par madame Ratelle arriva à temps pour les sauver du besoin immédiat ; Armand, après des efforts désespérés, se procura un peu de copie qui ne lui rapporta qu'une rémunération insuffisante du rude labeur qu'il s'imposait après les heures de bureau. Plusieurs articles superflus du ménage, parmi lesquels s'en trouvaient dont on aurait pu fort bien se dispenser de faire l'acquisition, furent vendus pour faire face aux exigences du moment, et à chacun de ces sacrifices Délima se lamentait comme si on eût blessé une des fibres de son cœur.

Madame Martel qui était devenue une cocommensale assidue du logis joignait, naturellement, ses vigoureuses lamentations à celles de la jeune femme, branlant la tête outre mesure et soupirant sur un ton lamentable : Oh ! ma pauvre pauvre Délima ! C'était au point qu'Arman

ensait en devenir fou. Une fois que sa femme
vait été particulièrement vive dans ses jéré-
iades et que madame Martel la secondait de
on mieux, le pauvre mari les réduisit l'une et
l'autre au silence en se tournant vers la visiteuse
t en l'informant que ce qu'elle avait de mieux
faire pour la tranquillité de tous était de ra-
ener Délima avec elle et de la garder jusqu'à
e qu'il eût une demeure plus riche à lui offrir.
ais cette explosion était un événement rare et
influence morale qu'elle eut sur le moment
ssa bientôt, laissant encore une fois les adver-
ires du jeune homme maîtresses du champ de
taille.

Pendant qu'il supportait de son mieux les in-
rtunes qui l'entouraient, se laissant un jour
er au découragement et renouvelant le lende-
ain les résolutions qu'il avait prises de lutter
illamment contre le sort et de vaincre si c'était
ssible, un messager arriva d'Alonville pour
dire de s'y rendre sans retard parce que
dame Ratelle venait d'être frappée d'un coup
paralysie et qu'elle se mourait. Atterré et
fondément chagrin de cette affreuse nouvelle,
e prépara à partir incontinent; de son côté,
lima sut profiter du prétexte des mauvais
mins et du temps défavorable pour refuser
'accompagner

Il arriva à temps pour recevoir la dernière bénédiction de la bonne tante Françoise, pour cueillir de ses lèvres expirantes quelques conseils et des paroles de sympathie; un autre coup de l'ennemi infatigable termina la scène. Aucune expression ne peut rendre la désolation du pauvre Armand en face du cadavre inanimé de sa tante. Elle avait été le dernier être qui l'eût aimé sur la terre, car sa confiance dans l'affection de sa femme s'était évanouie depuis longtemps; son oreille aujourd'hui glacée par la mort était la seule à laquelle il eût pu confier ses peines et ses projets. L'avenir qui s'ouvrait maintenant devant lui n'était plus embelli par l'espérance de rencontrer un cœur sincère qui pût l'aimer.

Quelques mots furent échangés entre lui et Paul, ce dernier faisant preuve d'embarras et de contrariété, pendant que lui-même était peu occupé et indifférent. Ce fut là toute leur entrevue.

Après les funérailles auxquelles les deux frères assistèrent côte à côte, le notaire du village remit à Armand une lettre que madame Ratelle avait ordonné de lui donner lorsqu'elle serait morte et il ajouta qu'il était prêt à lui lire le testament de la défunte.

Portant la date du matin qui avait précédé

arrivée d'Armand, la lettre renfermait une
criture tremblante, presque illisible, mais témoi-
nait d'une tendre affection de sympathie pour
s infortunes, et l'engageait à puiser des conso-
tions à la source où elle en avait trouvé elle-
même de si abondantes, l'espoir d'une vie future.
le déclarait qu'à l'exception de quelques legs
aritables et d'un présent à Paul, elle faisait
Armand son légataire universel; mais prévoy-
t l'extravagance de Délima et sa propre im-
udence dans les affaires d'argent,—ce qui
it amplement prouvé par la prodigalité avec
uelle avait été dépensée la forte somme qu'elle
r avait donnée,—et craignant que, si l'héri-
e était mis à leur disposition sans conditions
rictives il serait promptement dépensé, les
sant encore une fois la proie de la pauvreté,
manifestait le désir qu'Armand ne reçût que
érêt annuel de l'argent qui lui était légué
dant l'espace de sept ans, après lequel il en-
it dans la jouissance complète de son héri-
sans être entravé par aucune autre condi-

rsque, de retour chez lui, notre héros eut
té à sa femme les détails de la mort de
me Ratelle et les dispositions du testament,
ná eut peine à cacher son désappointement.

—Seulement cent-vingt louis par année pendant sept ans ! répétait-elle avec un certain mécontentement : juste un peu plus que la somme avec laquelle nous mourrions de faim. Nous avons le temps de mourir tous deux avant l'expiration du terme convenu.

—Ce ne serait pas un événement très regrettable ! répondit Armand avec une profonde amertume : assurément, notre vie n'est pas si agréable que nous puissions la regretter.

— Elle le serait si nous avions beaucoup d'argent, répliqua la jeune femme.

—Aucune somme d'argent ne pourrait apporter le bonheur dans notre maison ! pensa en lui-même le pauvre Armand.

Mais il ne souffla mot.

XVII

Encore quelques mois de luttes ennuyeuses, combats contre la pauvreté et les troubles domestiques, puis un autre changement s'opéra dans le drame. Le brave et intelligent avocat

aise, dans le bureau duquel Armand avait étu-
é, tomba malade, et après plusieurs variations
mieux au pire, il paya sa dette à la nature.
otre héros fut très profondément affecté par
tte dernière épreuve. Il lui semblait que tous
ux qui l'avaient aimé ou lui avaient porté quel-
e intérêt lui étaient enlevés l'un après l'autre ;
is il oubliait qu'ils étaient d'un âge mûr et
e dans l'ordre de la nature il était de toute
entualité de s'attendre à leur mort : il sentait
lement le vide immense que laissait dans sa
et ses espérances chacune de ces morts.
près les funérailles de M. Lahaise il resta
dant plusieurs jours à la maison, solitaire et
ctif, donnant pour prétexte qu'il copiait des
uments de lois ; mais, en réalité, il s'aban-
nait de plus en plus au découragement qui
aillait. Etait-ce l'apathie ou la maladie ? Il
e pouvait dire ; mais une singulière aver-
pour la profession qu'il avait embrassée
parait de lui, et il pensait qu'il lui était tout
inutile de perdre son temps à se chercher
tre patron sous les auspices duquel il pût
nuer ses études légales. Il se demandait à
ême comment il pouvait se résoudre à
e un temps si précieux à acquérir une
e qui, peut-être, ne lui rapporterait jamais

rien. En supposant même qu'il continuât se
études et qu'il subît avec succès son examen,—
chose qui devenait tout à fait douteuse dans l'
tat d'abattement et de désespoir où il éta
plongé,—qui l'assurait que les clients lui vie
draient et qu'on lui donnerait des causes ? E
mettant les choses au mieux, cela ne pouvait a
river avant plusieurs mois, et pendant ce temp
là les dettes, les désagréments et les difficultés
serreraient de près, et la hideuse pauvreté éta
là, comme un spectre, assise à son foyer.

Par une sombre matinée d'orage, il s'était le
la tête remplie de toutes ces pensées qui s'acha
naient à lui avec une inflexible tenacité. Sa
prêter d'attention aux reproches que lui fais
Délima au sujet de sa paresse apparente, ni à
fortes lamentations sur son sort, il restait ass
la tête appuyée sur ses mains, immobile com
une statue, pendant de longues et ennuyeu
heures, sans concevoir ni plans ni projets, m
se laissant aller à un morne désespoir. Tou
coup une main légère s'appuya sur son épa
et une voix amie—celle de Belfond—résonn
son oreille.

—Holà, Armand, disait-elle, tu viens de fa
un somme ! A deux reprises je t'ai dit bonj
et je n'ai pas encore reçu de réponse.

Armand leva les yeux avec un sourire forcé, et il essayait évidemment à inventer une réponse lorsque la voix aiguë de Délima se fit entendre.

—Il a vraiment choisi un vilain temps pour dormir en plein jour lorsque c'est à peine si nous avons, dans la maison, assez d'argent pour nous procurer à dîner. Si je n'étais pas là, il dépenserait la plus grande partie de l'argent du mois à payer des dettes, comme si nous en avions les moyens !

—Hier matin j'ai vendu ma montre, et il n'est pas possible que le prix que j'en ai obtenu ait tout passé pour les chétifs repas que nous avons faits depuis ce temps-là, répondit le jeune mari d'un air abattu.

Délima ne put s'empêcher de rougir. Elle n'attendait pas autant de franchise de sa part, surtout devant un étranger ; mais, comme depuis longtemps elle avait résolu de ne pas se laisser dominer, elle reprit :

—Mais ça va passer avant que tu penses à m'avoir d'autre argent, et alors, je suppose, il nous faudra crever de faim.

Armand, dont les yeux languissants étaient ombragés par un air de souffrance plus qu'ordinaire, se passa la main sur le front.

Belfond, qui retenait avec grande peine l'in-

dignation excessive que lui faisait éprouver la mauvaise humeur de l'acariâtre jeune femme, s'interposa.

—Ma chère madame Durand, dit-il, vous voyez que votre mari n'est pas bien : je vous en prie, laissez le seul avec moi pendant quelque temps, car j'ai quelque chose d'important à lui communiquer.

Elle sortit de l'appartement, ses magnifiques cheveux ondés en désordre. Pendant qu'elle exécutait cette retraite, Belfond, qui ne pouvait plus se contenir, ne put s'empêcher de dire :

—Peste de femme !

Armand le regarda avec un air de reproche tel que son ami se hâta d'ajouter :

—Pour l'amour de Dieu, Armand, pardonne-moi ; mais de te voir ainsi tracassé et affligé, je ne sais vraiment plus ce que je dis ni ce que je fais. Oh ! mon ami, je sens que je pourrais pleurer comme une femme, au spectacle que tu m'offres.

Et il posa tendrement sa main sur celle de son compagnon, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes.

—Mais, diantre ! dit-il brusquement en chassant à la hâte ces marques de sensibilité, je n

uis pas venu ici pour jouir de jérémiades, mais our voir si je ne pourrais pas t'être de quelque ervice... Il ne faut pas prendre feu si vite arce que je te dis cela ! Je sais bien que si je 'offrais de l'argent à titre de prêt, tu me dirais, insi que tu n'as cessé de me le répéter, que si tu vais eu l'intention de l'accepter, tu ne m'aurais as fait connaître si ouvertement tes besoins, uoique, à la vérité, à ta place, je ne me retranherais pas d'une manière aussi absurde dans a dignité. C'est autre chose que j'ai à te proser, quelque chose que tu peux accepter sans moins du monde porter atteinte à cette indéendance dont tu es si fier. J'ai écrit à mon usin Duchesne qui demeure à Québec et qui t un des meilleurs avocats de la capitale ; il te ecevra volontiers de suite dans son bureau, et e donnera tous les avantages possibles, beaup plus que ne t'en offrait M. Lahaise. Le est qu'ayant entendu parler avantageusement ton caractère et de tes capacités, il a hâte de voir avec lui.

Soupçonnant de quelle source de bons offices quelle on pouvait attribuer l'intérêt que lui oignait M. Duchesne, Armand secoua la tête.

—Belfond, dit-il, j'en ai fini avec les hésitas et les incertitudes, et j'ai fermement résolu

d'abandonner la profession que j'avais chois dans des temps plus heureux.

—Non, non, tu ne feras pas cela Armand ! n'agiras pas aussi lâchement. Ecoute-moi. Ven ton ménage : le produit de la vente paiera no seulement ton transport et celui de ta femme Québec, mais il te restera encore de l'arge Arrivés là, prends une chambre dans une mais de pension respectable et tranquille, et pu entre de suite dans le bureau du cousin D chesne. Si tu es trop fier, trop opiniâtre po me faire le plaisir de m'emprunter ce que je s que tu seras bientôt en état de me remettre, t'en restera assez pour commencer, et à Québ comme à Montréal tu trouveras de l'ouvrage copiste. Duchesne m'a promis qu'il te procu rait beaucoup d'écritures, et si la chose devi nécessaire, tu prendras une couple d'écoli chez toi le soir. En un mot, fais n'importe q plutôt que de renoncer à la profession dont tu maintenant parcouru une longue étape de route aride et épineuse, à cette profession peut définitivement te conduire à l'honneur e la fortune.

—Mais, murmura Armand, le succès es douteux et le temps d'épreuve si long ! Je capable d'obtenir de suite quelque situation

que j'avais chois
.
as cela Armand !
Ecoute-moi. Ven
la vente paiera n
celui de ta femme
encore de l'arge
bre dans une mais
tranquille, et p
reau du cousin D
trop opiniâtre p
prunter ce que je s
de me remettre,
mencer, et à Québ
veras de l'ouvrage
omis qu'il te procu
et si la chose devi
ne couple d'écoli
t, fais n'importe q
profession dont tu
longue étape de
cette profession
duire à l'honneur e

and, le succès e
euve si long ! Je
quelque situation

quelque place de commis qui me rapportera un bon salaire.

—Et puis après ? Dans cinq ans d'ici tu seras peut-être encore commis, avec le même salaire ; néanmoins, ce serait une heureuse idée si tu n'étais pas entré dans une autre carrière. Ecoute, Armand : promets-tu d'essayer ce que je te propose ?

—Te rappelles-tu, Rodolphe, cette époque de notre vie de collège, hélas ! déjà si lointaine, qui fut témoin du commencement de notre bonne amitié et dont cependant le premier pas fut cette affreuse bataille où je sautai sur toi comme un BULL-DOG ? De même qu'alors j'étais aux abois, harassé, désespéré, environné de troubles et d'ennemis, de même je le suis encore aujourd'hui.

—Mais tu oublies que tu as à tes côtés un véritable ami qui, malheureusement pour toi, a le faible de toujours vouloir te donner des conseils. Vois-tu, un grand avantage qui résultera de ton déménagement à Québec, ce sera de te débarrasser de l'influence pernicieuse de cette terrible mégère qui, j'en suis convaincu, est le mauvais ange qui inspire ta femme. Si, après avoir essayé mon plan, tu continues encore à vouloir changer de profession, j'essaierai alors de te pro-

curer une bonne situation : j'ai encore des ami et des cousins parmi les marchands de Québec

Pendant longtemps Belfond raisonna et cher cha à persuader son ami qui balançait de plu en plus. Enfin, Armand consentit, et quand il se séparèrent, l'empreinte du morne désespoi avait disparu de son visage.

Lorsque notre héros annonça à sa femme so intention de transporter leurs pénates à Québec il s'en suivit une scène terrible. Délima pleura éclata, tempêta, sans cependant recourir à l'é vanouissement ; de son côté, madame Mart déclara carrément que le contre-coup d'une sé paration dans l'état actuel de sa santé délica tuerait la jeune femme, qu'il n'y avait qu'un i sensé ou un monstre qui pût penser à arrach ainsi une créature si jeune et si frêle d'au m lieu des amis qui lui étaient si attachés, pour traîner parmi des étrangers. A tout cela Ar mand n'avait qu'une réponse, et cette répon constituait apparemment une place forte do l'ennemi ne pouvait s'emparer.

—Si ma jeune femme trouve l'arrangeme impraticable, elle est parfaitement libre de r ter avec ses amis, disait-il invariablement.

Cependant, cette proposition ne rencontr les vues de personne, les hostilités cessèrent,

ai encore des ami
hands de Québec
raisonna et cher
balançait de plu
sentit, et quand il
u morne désespoi

nça à sa femme so
s pénates à Québec
ole. Délima pleur
lant recourir à l'
té, madame Mart
ntre-coup d'une s
de sa santé délica
l n'y avait qu'un i
t penser à arrach
et si frêle d'au m
si attachés, pour
s. A tout cela A
nse, et cette répon
ne place forte de
er.
rouve l'arrangeme
tement libre de r
nvariablement.
tion ne rencontr
stilités cessèrent,

élima se contenta de parcourir toute la maison
pleurant et en se lamentant. Son linge fut
mpaqueté et l'encan eut lieu. La vente eut un
uccès complet, et des bagatelles s'élevèrent à des
rix comparativement très forts, ou elles étaient
chetées par un individu de modeste apparence,
uoique très bien habillé, qui se trouvait dans
foule et que personne ne soupçonnait être un
ent de Rodolphe Belfond.

Il faisait un de ces temps d'hiver sombres et
istes comme il y en a si souvent en Canada ;
épais nuages gris qui couraient le firmament
diquaient une tempête de neige, bien qu'il en
considérablement tombé la nuit précédente.
lgré cela cependant, notre héros partit avec
jeune femme pour la nouvelle ville où ils
vaient tenter fortune. Les apparences du
mps étaient si peu encourageantes, qu'il aurait
n volontiers retardé le départ au lendemain ;
is l'HABITANT qui devait, moyennant un
x modique, les recevoir dans sa carriole, ne
vait attendre. Ils n'apportaient avec eux
un petit coffre contenant des hardes, Belfond
ayant promis de leur faire parvenir le reste
une bonne occasion.

u moment du départ Délima sanglotait
rement, et Armand roulait dans sa tête des

pensées de tristesse et de mélancolique anticipation. Tous deux ils étaient tellement préoccupés qu'ils s'apercevaient à peine de l'épaisse neige qui tombait et des sombres nuages qui roulaient au-dessus de leur tête. Ils arrêtèrent, pour dîner, à une petite auberge de village où on leur servit une assiettée d'excellente soupe et une fricassée de mouton dont Délima, qui commençait à reprendre ses esprits, se régala de bon appétit. Après cela ils se remirent en route, mais la grande quantité de neige qui était tombée avait rempli les chemins, et leur vigoureux cheval canadien, dont les jarrets paraissaient de fer, se démenait violemment dans les brouillards de poudrerie, secouant de temps en temps les petits glaçons qui s'étaient attachés à ses yeux et à sa crinière. Nos voyageurs commençaient à regarder avidement dans le lointain pour tâcher d'apercevoir le petit village et l'auberge où ils devaient passer la nuit. Le vent était froid et perçant, mais Armand protégeait sa femme de la bise piquante en l'enveloppant dans les nombreuses robes dont la carriole était garnie. Enfin on commença à apercevoir quelques lumières à travers l'atmosphère chargée de neige, et ce fut avec un sentiment d'excessive satisfaction qu'ils arrivèrent à l'auberge si désirée.

Ils y avaient été précédés par d'autres voya-
urs, car on entendait le son de voix à travers
porte entre-bâillée du petit salon, un bruit
ésillant et une odeur appétissante venaient
poêle, et une couple de cultivateurs étaient à
er, fumer et boire dans le bas-côté.

Délima qui était d'une humeur pitoyable
sit sur la première chaise venue, mais l'au-
rgiste demanda aussitôt à madame et à mon-
ur de vouloir bien passer dans l'autre cham-
. Ils ne se firent pas prier, et en entrant ils
rouvèrent inopinément en présence de mada-
et de mademoiselle de Beauvoir.

Saisi d'étonnement, Armand fit un pas ou
r en arrière et ses joues devinrent écarla-
mais se remettant enfin, il salua poliment
deux dames. Madame de Beauvoir répondit
une inclinaison de tête superbe quoique po-
mais Gertrude, évidemment dominée par
même embarras qui s'était emparé du jeune
and, devint rouge aussi, puis elle salua avec
tation.

élima, qui avait eu occasion de voir quelque-
ces dames dans les rues de Montréal, les
nut de suite. Elle remarqua l'embarras
uel, quoique passager, de son mari et de
tocratique jeune fille, que malgré sa rare

beauté à elle-même et l'élégance parfaite de s propre toilette, elle reconnaissait lui être éminemment supérieure.

Piquée par ce contraste défavorable, offensé de la froideur des deux nobles dames,—laquell n'était pas de nature à encourager à se fai présenter ou à lier connaissance—elle demand à son mari d'un air de dignité affectée, s'il pourrait pas avoir une des servantes pour l'aid à se déshabiller.

—Elles sont trop occupées, répondit il; t'en prie, laisse-moi t'aider?

Décidée à montrer son importance et s pouvoir sur son mari, elle reprit avec aigreu

—Non, tu es trop maladroit. Va voir si tu pourrais pas me procurer une aide convenab

Pouvait-il raisonnablement faire autrem que de se soumettre? Refuser aurait été ame une scène. Il s'exécuta donc et revint quelq instants après.

—C'est comme je le craignais, dit-il: ch est occupé!

—C'est malheureux, s'écria-t-elle en cont ant à poser d'une manière ridicule. Dans misérable lieu avons-nous campé? Bien, moi à ôter mon manteau.

Armand, profondément mortifié et accab

onte, se rendit à son désir, avec la conviction
ntime que pendant tout ce temps le froid et
ronique regard de madame de Beauvoir était
xé sur eux. La jeune fille, soit par compassion
our notre héros, soit par l'impatience que lui
isaient éprouver les absurdes prétentions de
femme, s'était assise, avec un livre, près d'une
ougie qui éclairait faiblement sur la table, et
oique son attention pût être ailleurs que sur
pages de ce livre, néanmoins ses yeux y
ient fixés.

La servante vint bientôt mettre la table pour
souper, et la comédie dans laquelle Délima
it la principale figurante continua. Quoique
deux dames, qui étaient habituées à tous les
es, ne trouvassent aucunement à redire de
voix sur les qualités du repas,—madame de
uvoir se contentant de frémir lorsqu'elle
ta le thé et inspecta l'omelette au lard qu'elle
sa dans son assiette sans y toucher,—cepen-
Délima, qui prit assez librement des deux,
épandit en critiques de toutes sortes. Deux
elle avait tenté de souffler à son mari :
duis-moi à elles ; mais craignant qu'elle
entendue, il se mit en frais de la satisfaire
'efforçant d'entamer quelques mots de con-
tion avec madame de Beauvoir. Sur sa

demande si c'était son intention de se remettre en route le lendemain matin malgré le mauvais état des chemins, la grande Dame répondit brièvement : oui, et que n'eût été la difficulté de voyager la nuit par des chemins aussi affreux elle ne serait pas restée si longtemps dans leur logis actuel. Puis il s'informa si M. de Couval était bien.

—Bien, je vous remercie ! lui fut-il répondu.

Et comme pour mettre fin à cette conversation elle se leva de table.

—Viens, Gertrude, dit-elle en se retournant du côté de sa fille : il est temps de nous retirer.

—Tu devrais être fier de tes amies de la ville qui sont si polies ! murmura Délima avec un sarcasme irrité au moment où les dames, après avoir fait une légère inclinaison de tête, laissaient la chambre.

Gertrude, qui sortait la dernière, entendit la remarque et elle jeta involontairement les yeux sur elle, mais il y avait dans leur expression plus de tristesse que de colère. Délima s'en aperçut, et ce fut une excuse à l'accès de colère et de mortification auquel elle donna cours aussitôt que la porte fut refermée. Comment osaient-elles la traiter avec tant d'insolent mépris ? N'était-elle pas autant qu'elles ? Et comme

llait que son mari eût manqué de cœur pour ester tranquillement à la voir ainsi insultée. h! s'il eût eu le caractère d'un homme, il 'aurait pas souffert cela.

- Que m'aurait-il donc fallu faire? demanda-il enfin sévèrement : elles ne voulaient pas aire ta connaissance, ni la mienne non plus.

Mais les remontrances ou les reproches étaient galement inutiles pendant que la poitrine de élima était agitée par une pareille tempête irritation. Dans son opinion, sa dignité et son rgueil avaient été outragés d'une manière hon-use.

Comprenant l'inutilité de résister plus long-ps, Armand se dirigea, en étouffant un upir, vers la fenêtre et y appuya son front rûlant, fixant un vague regard sur le givre qui temps en temps venait en frapper les carreaux. faisait, intérieurement, la comparaison entre ttejeune fille aux manières nobles et distinguées cette femme au caractère étroit et violent, quoi-e jolie, qui l'appelait son mari et dont la voix eine de colère résonnait encore à son oreille. frissonna, car il sentit qu'il commençait à mprendre comment certains hommes commet-t des suicides et l'enchaînement d'idées qui nduit à un acte de désespoir aussi coupable.

Oui, s'il n'avait été retenu par la salutaire pensé d'une existence future, il se serait débarrassé d la vie et de ses misères.

Finalement, Délima, épuisée par sa propr véhémence, s'arrêta et, ouvrant brusquement l porte, appela, pour se faire conduire à chambre, une servante qui passait. Cette dernièr y consentit, et Armand fut laissé seul.

Il demeurait toujours près de la sombre fen tre, observant la tempête du dehors, aussi tris que celle qui régnait dans son cœur meurtri douleur. Sur l'entrefaite, le hennissement chevaux, le tintement de clochettes, le bruit voix joyeuses résonnant dans le silence de nuit, annoncèrent de nouveaux arrivants à l'a berge. Puis on entendit le piétinement de pie des voyageurs qui secouaient la neige qui y été collée, et la commande d'un bon souper en mê temps que de quelque chose de chaud pour r nimer la circulation de leur sang.

Les voix paraissaient cultivées et étaient quelque sorte familières à Armand; aussi, moment où il se demandait dans quelles circo tances il les avait déjà entendues, la porte s'o vrit et livra passage à Robert Lespérance e l'un de ses amis. Tous deux furent ravis plaisir en apercevant Durand qui essaya va

r la salutaire pensé
serait débarrassé d

isée par sa prop
rant brusquement
ire conduire à
assait. Cette dernièr
aissé seul.
s de la sombre fen
u dehors, aussi tris
son cœur meurtri
le hennissement
clochettes, le bruit
dans le silence de
eaux arrivants à l'a
piétinement de pie
nt la neige qui y ét
bon souper en mè
se de chaud pour
r sang.
ultivées et étaient
Armand ; aussi,
t dans quelles circo
endues, la porte s'
bert Lespérance
leux furent ravi
nd qui essaya vai

ent de tirer en arrière pour les éviter. Ils ne oulurent pas que leur réjouissance turbulente t vue d'un mauvais œil ; ils demandèrent donc s pipes, de l'eau chaude, du sucre et du rum, ils le forcèrent gaiement à la table où ils le rent asseoir entre eux. Les verres furent promp- ment emplis de nouveau, car les nouveaux rivés étaient de bons vivants, et ils insistèrent ur qu'Armand en fît autant. Lespérance lui épara lui-même son verre qu'il fit plus fort et us sucré.

—A présent, disait à Armand une voix inté- eure, laisse-les ; tu en as pris assez, retourne ec ta femme !

Mais il ne put supporter l'idée d'être exposé core une fois cette nuit à son impitoyable gue ; aussi prit-il la résolution de rester là où e trouvait, mais de ne prendre que le seul rre que Lespérance le forçait si énergiquement avec tant de persistance à accepter. Cependant, squ'il l'eut bu, un singulier sentiment de eté s'empara de son être, et il sentit qu'il avait portée de sa main un calmant qui pouvait faire oublier, du moins pendant quelques res, ses chagrins et ses désespoirs. Pourquoi n profiterait-il pas ? Oui, à l'avenir, il en ti- ait tout l'avantage possible, et cela d'une

manière absolue et sans réserve. Dorénavant rien ne le retiendrait, ni le stigmate qui s'attache à la réputation d'un iv ogne, ni le déshonneur, la pauvreté et la ruine qui accompagnent la victime de l'intempérance. De quel prix la vie était-elle pour lui, pour qu'il prît tant de soin et de souci à la conserver ? Elle n'en n'avait aucun. Oui, à dessein et de propos délibéré, il s'abandonnerait à la terrible tentation qui se présentait si inopinément.

Lespérance et son ami, à la fois surpris et enchantés d'un consentement si facilement obtenu d'un être qui avait toujours été remarquable par le contrôle qu'il avait sur lui-même, chantaient de joyeuses chansons, racontaient de gaies histoires, tout en lui versant rasades sur rasades. Enfin, ils eurent la satisfaction de le voir peu à peu glisser sur le sopha, entièrement enivré. Puis ils se félicitèrent de leur ouvrage et en firent des gorges chaudes. Il avait toujours été si horriblement précieux et fait le fameux, il avait toujours été si régulier et irréprochable que c'était un triomphe complet de l'avoir fait tomber du piédestal sur lequel il s'était juché. Combien ils s'amuseraient à conter l'histoire à quelques-uns de leurs camarades de Montréal. A ce beau tableau cependant il y avait une o

re. Armand ne s'était pas montré compagnon
e verres très amusant et jovial : il n'avait pas
rononcé un seul mot qui ne pût être dit en état
e sobriété. Peut-être qu'une autre fois il serait
lus agréable ; du moins ils lui en donneraient
chance. Tout en parlant ainsi, ils mirent
dormeur dans une position plus commode,
acèrent des coussins sous sa tête, étendirent
r lui un paletot qui se trouvait sur une chaise
ès de lui, puis ils laissèrent la chambre.

De bonne heure, le lendemain matin, Armand
t réveillé par la servante qui était entrée pour
ettre la chambre en ordre, et, chose assez
gulière, à l'exception d'un léger mal de tête,
ne lui restait aucun symptôme désagréable de
bombance de la veille. Il passa dans la cuisine,
baigna la tête et le visage dans de l'eau froide,
son mal de tête disparut. Après s'être lissé la
evelure le mieux qu'il put, il revint dans la
le. Là il comprit tout : les verres vides et
utres traces de la récente bamboche, le sopha
lequel il avait passé la nuit ; oui, il s'était aban-
nné librement et entièrement au tentateur !
présent que son pouls était calmé et son front
raîchi, à présent que sa raison avait repris son
pire, était-il fâché et peiné de ce qui était
ivé ? Hélas ! une expression d'opiniâtreté

passa sur sa figure, et son cœur répondit : non ! Il se rappela la sensation de réjouissance, de bien-être et d'oubli de sa misère que cette ivresse lui avait procurée, et il résolut d'y avoir souvent recours. Il ne pouvait payer trop cher cette bienheureuse interruption dans la monotonie de sa misérable vie dont il était excessivement fatigué.

Il était assis, les yeux fixés sur le plancher, absorbé dans ces pensées, lorsque la porte s'ouvrit doucement et se referma presque aussitôt. Il leva les yeux, et quel ne fut pas son étonnement en apercevant Gertrude de Beauvoir debout près de lui. Elle était extrêmement pâle et avait une main appuyée sur la table comme pour s'y soutenir.

—Armand Durand, dit-elle d'une voix basse et saccadée, me serait-il permis de vous parler avec toute la liberté et la franchise d'une amie ?

Le jeune homme, trop surpris et agité pour répondre de vive voix, fit un signe de tête affirmatif.

—Alors je vous demanderai, par la mémoire des parents qui vous ont si tendrement aimé, par la considération générale que vous vous êtes acquise jusqu'ici, par le souvenir de notre vieille amitié d'enfance, de promettre solennellement que vous ne céderez plus jamais à la tentation qui vous a si complètement dominé hier au soir !

ur répondit : non !
e réjouissance, de
re que cette ivresse
t d'y avoir souvent
op cher cette bien-
a monotonie de sa
essivement fatigué.
s sur le plancher,
sque la porte s'ou-
presque aussitôt. Il
as son étonnement
auvoir debout près
t pâle et avait une
mme pour s'y sou-

d'une voix basse
is de vous parler
chise d'une amie ?
pris et agité pour
signe de tête affir-

i, par la mémoire
drement aimé, par
e vous vous êtes
nir de notre vieille
re solennellement
ais à la tentation
miné hier au soir.

La figure d'Armand devint cramoisie. Ah ! ELLE connaissait donc sa dégradation ! Eh bien, qu'est-ce que cela lui importait à elle, cette belle et orgueilleuse jeune fille, si éloignée de son cercle à lui et aux siens ?

Le même signe de détermination qui avait obscurci son front lorsque Gertrude était entrée reparut encore.

—Mille fois merci, mademoiselle de Beauvoir, répondit-il, du généreux intérêt que vous témoignez pour mon bien-être, mais je n'aimerais pas m'engager de la manière que vous demandez. Irrésistibles et fortes tentations peuvent surgir, j'aurai assez à faire en y cédant sans avoir à augmenter le nombre de mes méfaits en violant une promesse que je vous aurais faite.

—Ceci n'est pas une réponse et je ne l'accepte pas comme telle. Pour venir vous faire cet appel j'ai risqué d'encourir la colère de ma mère, les insultes de votre femme, les moqueries de vos amis. Oui, vous m'écouterez !

—Mademoiselle de Beauvoir, je n'ose pas. Je serais volontiers vous offrir mes résolutions de faire mieux, mais je n'ose me hasarder plus loin que cela. A présent que j'ai goûté à la coupe de l'oubli et que je l'ai trouvé si bienfaisante, si salutaire, je ne puis promettre solennellement d'y renoncer.

—Mais est-ce que vous allez échanger la noble dignité d'honnête homme, les talents dont Dieu vous a si abondamment doué, pour la vie dégradante d'un ivrogne, et la mort prématurée et affligeante d'un ivrogne?

—La vie ne m'est pas si agréable pour que je m'y cramponne, répliqua-t-il avec amertume.

—Oh! je sais cela, Armand,— et elle joignit involontairement les mains, tandis que ses yeux s'emplirent de larmes;—j'ai entendu tout ce qui s'est passé: nous occupions, ma mère et moi, la chambre voisine, et quoi que nous ayons pu faire nous avons entendu chaque mot à travers la mince cloison. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant qu'après qu'ELLE vous eût laissé et qu'eux fussent arrivés vous douloureusement éprouvé, tenté dans votre heure de faiblesse, ayez failli? A peine ai-je pu m'empêcher de me rendre près de vous pour vous arracher le verre des mains, mais ma mère était avec moi et je n'ai pas osé. Puis je les ai entendus se glorifier de votre chute, former le projet de vous tenter encore à l'avenir, et je me suis fait vœu, Armand Durand, qu'au point du jour je vous chercherais et j'essayerais de vous sauver!

Armand était si fortement ému qu'il ne pouvait articuler une seule parole.

z échanger la noble
s talents dont Dieu
, pour la vie dégra-
nort prématurée e

gréable pour que j
il avec amertume.
nd,— et elle joigni
tandis que ses yeu
i entendu tout ce q
, ma mère et moi, l
e nous ayons pu fair
mot à travers la mine
a d'étonnant qu'apr
u'eux fussent arrivé
ouvé, tenté dans vot
lli ? A peine ai-je p
e près de vous po
mains, mais ma mè
as osé. Puis je les
tre chute, former
e à l'avenir, et je
and, qu'au point
t j'essayerais de vo

nt ému qu'il ne p
ole.

Après avoir inutilement attendu une réponse elle continua rapidement, d'une voix émue et tremblante :

—Vous n'êtes pas le seul à qui le fardeau de la vie est lourd. Ah ! l'existence n'est pas, pour moi non plus, une feuille de rose ; mais nous ne devons pas chercher notre récompense sur cette terre. Alors, armez-vous donc d'un généreux courage, et au lieu de vous laisser abattre sur le champ de bataille, combattez bravement jusqu'à la fin.

Comme il continuait à garder le silence, et qu'elle craignait un refus définitif, elle se hâta d'ajouter :

—Je vous en prie, écoutez-moi jusqu'au bout : vous ne prendrez pas en mauvaise part la démarche que j'ai faite et vous ne l'interpréterez pas comme une action indigne d'une fille bien née et qui se respecte ; mais si je suis vue ici, les autres n'auront pas la même pensée. Cependant, malgré cette crainte, je ne partirai pas avant que vous ne m'ayez donné la promesse que je vous demande.

—Eh bien, qu'il en soit comme vous le désirez, amie au cœur noble et généreux, lui répondit-il : oui, par tout ce que j'ai de plus sacré sur la terre, je vous promets de ne plus jamais boire

à cette coupe fatale. Du moins, je ferai mes efforts pour me montrer et devenir digne du sympathique intérêt que vous avez daigné prendre d'un être aussi indigne que moi.

Le visage de Gertrude se rasséréna.

—Je sais, dit-elle avec une expression de bonheur, je sais que cette promesse sera fidèlement tenue. Maintenant, acceptez cette bague, — et elle tira de son doigt un superbe rubis — portez-la, non comme souvenir de celle qui vous la donne, mais en mémoire de la promesse solennelle que vous avez faite au moment où elle vous fut présentée.

La bague qui était trop grande pour Gertrude allait très bien au doigt d'Armand.

—Elle sera portée aussi longtemps que ma promesse sera tenue, c'est-à-dire jusqu'à la mort! dit-il en la passant dans l'un de ses doigts.

—Merci, M. Durand. Et maintenant adieu! nous partons ce matin, et je ne vous reverrai probablement plus.

Ils se donnèrent la main et se séparèrent

Lorsqu'il fut seul, Armand pencha respectueusement la tête et demanda à Dieu la grâce de garder inviolable sa promesse, et il le remercia en même temps de ce qu'il y eût sur cette misérable terre des femmes comme Gertrude de Beau-

voir. L'amitié que lui avait témoignée cette personne à l'esprit noble et généreux, le releva dans sa propre estime, lui fit rappeler les hautes aspirations qu'il avait eues dans les commencements, le remplit des résolutions les plus ferventes pour être à l'avenir sincère et fidèle à ses bons penchants.

Il était debout près de la fenêtre à rouler toutes ces pensées dans sa tête et à admirer le soleil qui jetait majestueusement ses rayons sur un monde de cristaux de neige et de brillants diamants, lorsque sa femme entra.

—Tu es vraiment un mari bien tendre et rempli d'attentions ! dit-elle en l'apostrophant rudement.

Armand se contenta de lui faire signe que la chambre voisine était occupée, et elle baissa la voix sans toutefois changer l'esprit de ses récriminations.

—C'est une honte pour toi de m'avoir laissée seule toute une nuit dans une maison étrangère et dans un petit cabinet de chambre rempli de rats et de souris affamés qui m'ont tenue toute la longue nuit dans une mortelle terreur.

—Vois-tu, Délima, tu m'avais laissé si brusquement et tu m'en avais tellement dit avant de partir, que je ne me souciais pas fort, en te suivant, de m'exposer à en recevoir davantage.

— Où, alors, as-tu passé la nuit ? je suppose fumer et à boire ?

—Tu n'as pas encore deviné toute la vérité. Je l'ai passée là, couché sur ce sopha, stupidement enivré. Si tu doutes de la véracité de mes paroles demande à Lespérance et à son ami qui ont été mes compagnons de fête.

Délima pâlit. Elle avait assez vu les maux et les horreurs de l'ivrognerie (son père ayant succombé à cette terrible passion) pour frémir de terreur à la pensée d'avoir un ivrogne pour compagnon de ses jours. Le naturel raffiné d'Armand, son horreur de tout ce qui était vice et dégradation, l'avaient bercée dans un rêve de fausse sécurité, d'où elle s'éveillait tout à coup avec terreur. Oui elle entrevoyait le précipice au bord duquel elle et son mari se trouvaient, et sa conscience lui soufflait que sa langue de vipère et son humeur tracassière étaient les principales causes qui l'avaient fait succomber à la tentation.

Malgré tout cela cependant, elle se retourna vers lui avec colère et lui-dit :

—Comment, as tu le front de me dire une pareille chose ? Tu devrais avoir honte de toi. Ah ! je prévoyais quel serait mon sort lorsque j'ai consenti à laisser mes amis et mes parents. Je suppose que tu veux, par ce moyen, me briser le cœur afin de te débarrasser bientôt de moi.

Et elle éclata dans un paroxysme de pleurs. Il la regarda, et involontairement il fit un nouveau contraste entre sa brusquerie indigne du sexe faible, sa méchanceté et son humeur acariâtre, et la jeune demoiselle qui, quelques minutes auparavant, était là ; et rapide comme l'éclair, la pensée lui traversa la tête que l'une semblait être son bon ange et l'autre son mauvais ange. Cependant il repoussa immédiatement cette idée, et il se sentit soulagé lorsque, par un mouvement de curiosité, Délima se rendit à la fenêtre, attirée par des sons de voix et le tintement de clochettes : c'étaient, comme elle avait supposé, madame de Beauvoir et sa fille qui entrait dans leur SLEIGH magnifiquement équipé et traîné par une paire de splendides chevaux bruns.

Cette vue excita tellement son intérêt qu'elle oublia son chagrin et sa colère, et séchant ses larmes, elle demanda à la servante qui venait d'entrer pour préparer le repas du matin, si ces dames partaient sans prendre le déjeuner ?

—Non, répondit la femme de chambre ; elles se sont fait servir dans leur chambre un déjeuner qu'elles ont généreusement payé et auquel elles n'ont presque pas touché. La plus vieille dame paraissait fatiguée de n'avoir pu dormir de

la nuit, vu le tapage que l'on avait fait dans la chambre voisine.

Armand tressaillit. La fille qui parlait ne soupçonnait pas que le paisible monsieur qui était devant elle avait été l'un de ceux qui avaient troublé le repos de madame de Beauvoir; mais il n'en sentit pas moins pour cela la honte, l'humiliation du moment, et il lui fallut un regard sur le rubis qui brillait à son doigt pour se remettre.

Délima, pour s'indemniser du désappointement d'avoir perdu une seconde rencontre avec les dames de Beauvoir, se donna des airs de grande dame au déjeuner, auquel assistaient Lespérance et son ami. Elle s'était d'abord promis de faire d'amers reproches aux deux joyeux lurons pour la part qu'ils avaient prise dans les écarts de son mari pendant la nuit précédente; mais se rappelant tout à coup la silencieuse et tranquille dignité de Gertrude et la froide hauteur de sa mère, elle tâcha d'imiter l'une et l'autre, et désappointa agréablement son mari qui se préparait à avoir une scène quelconque; en même temps elle en imposa aux deux autres convives qui se demandaient intérieurement où la petite campagnarde avait pu prendre ces manières de grande dame.

XVIII

Le voyage à Québec se fit sans autre incident. Il était tard, le soir, lorsqu'ils y arrivèrent. Lespérance, qui connaissait parfaitement la vieille cité de Champlain, les conduisit dans une auberge à bon marché de la basse-ville où ils eurent le loisir de rester en attendant qu'ils trouvassent une maison de pension.

Après que Délima, épuisée par la fatigue de la route, se fût retirée pour la nuit, Lespérance aborda Armand.

—Maintenant, lui dit-il gaiement, viens avec nous; viens, nous allons demander des pipes et des verres, et nous allons passer une bonne nuit.... Allons, mon bon, ne secoue pas la tête d'une façon aussi négative. Pense au temps agréable que nous avons eu hier à l'auberge de LA FEUILLE D'ÉRABLE, et tu n'en as pas été la miette plus mal le lendemain matin!

—C'est la première nuit que j'aie passée de cette manière, et je suis fermement convaincu, Lespérance, que ce sera la dernière. Il est tout

à fait inutile d'insister, car aucune persuasion aucune raillerie, ne me feront changer de dé termination.

Malgré cela, le tentateur persistait encore : ne voulait pas mener Armand dans aucun excè il désirait simplement passer ensemble un agréable et joyeuse veillée. Mais entre Duran et celui qui cherchait à achever sa perte s'élevai comme un bouclier et une sauvegarde, la nob et calme figure de Gertrude.

Le lendemain notre héros trouva, à un pr assez modique, une maison de pension qui ava l'air assez confortable, et il s'y installa sans d lai avec sa femme. Il chercha ensuite M. D chesne, et sur la présentation d'une lettre q lui avait été remise par Belfond, il fut reçu av beaucoup de politesse et installé de suite dans burcau qui ne différait de celui qu'il avait occ pé à Montréal qu'en ce que celui-ci était p sombre et plus malpropre.

Il va sans dire que Délima se fâcha et gro mela. Elle trouva que les côtes étaient tr escarpées et trop glissantes, les rues étroites sales, les magasins petits et mesquins dans l extérieur, quoiqu'on sût parfaitement bien extorquer l'argent des gens. Comme la santé Délima était délicate, le jeune mari écouta

plaintes, bien qu'elles fussent puériles, avec plus d'égard et de sympathie qu'il ne lui en avait montrés dans ces derniers temps. Il s'empressa de consulter un médecin d'expérience qui, ayant trouvé l'état de sa santé très précaire, prescrivit une diète généreuse, du bon vin et une promenade en voiture tous les jours lorsque la malade serait incapable de marcher.

Soit par l'effet de l'entière séparation d'avec madame Martel,— ce parfait brandon de discorde,—ou par l'effet des espérances d'une maternité qui approchait, il s'opéra un grand changement dans l'humeur de Délima : son caractère subit une douce influence. Il y eut bien encore de puériles chagrins et des plaintes pour que le Docteur Meunier en perdît quelquefois patience ; mais le vieil esprit d'arrogance et d'agression disparut. Sa dépendance d'Armand était maintenant portée jusque dans ses plus petits détails. Ainsi lorsque approchait l'heure de son retour du bureau, elle s'asseyait près de la fenêtre pour le voir arriver, s'il était en retard, ce qui arrivait quelquefois lorsqu'il avait des commissions, elle lui faisait des reproches de sa négligence et de son indifférence, prétendant qu'il ne venait tard que parce qu'il trouvait ennuyeux le temps qu'il passait avec elle.

Pour quelqu'un qui aurait eu des dispositions moins généreuses et moins douces qu'Armand Durand, tout aurait été pénible et intolérable, mais il trouva une excuse à ces tracas dans la santé maladive de sa femme, dans sa condition solitaire et isolée. Ils n'avaient pas d'amis et de connaissances à Québec, et ils n'en firent pas. Armand connaissait quelques avocats et des étudiants dont il avait rencontré quelques-uns à Montréal, mais l'intimité n'alla pas plus loin qu'au salut ou peut-être à une poignée de main lorsqu'il les rencontrait dans la rue. Heureusement pour Délima que son hôtesse était une douce et excellente personne ; mais les soins de son ménage, joints à l'occupation de ses pensionnaires et de trois petits enfants, ne lui laissaient que peu de loisir pour tenir la conversation avec sa nouvelle pensionnaire.

Le jour de l'an était arrivé : l'astre du jour brillait dans toute sa splendeur, et quoique le froid fût vif, le ciel était sans nuages et les chemins superbes. Les rues étaient remplies de chevaux de toutes couleurs et de voitures de toutes descriptions, chargées principalement de messieurs, car en ce jour de fête toute spéciale la partie féminine de la population reste à la maison pour recevoir les visites.

Vêtue d'une robe unie à couleur sombre,— car le goût des toilettes et des parures paraissait l'avoir laissée, — Délima, qui avait l'air très tranquille et pensive, était assise dans un fauteuil qu'elle avait traîné près de la fenêtre pour voir les scènes du dehors.

Elle attendit dans les escaliers un pas pressé et léger, et Armand entra.

—Voyez, madame Durand, dit-il gaiement, je vous ai apporté vos étrennes.

Et en disant cela il ouvrit et lui passa une petite boîte en carton dans laquelle, entourée de ouate, se trouvait une petite mais bien belle épinglette.

Elle la prit et tandis qu'un léger sourire animait sa figure et qu'elle faisait un effort de son ancienne coquetterie, elle l'attacha à sa robe.

—Elle te va très bien, chère, mais l'année prochaine il nous faudra avoir quelque chose de plus coûteux.

Ces paroles touchèrent apparemment quelque corde douloureuse ou peut-être quelque pressentiment funeste dans la poitrine de la jeune femme, car elle éclata en sanglots et lui dit :

—Armand, Armand, mon cœur me dit que je ne verrai plus un autre jour de l'an !

Peiné de ce découragement, Durand fit son

possible pour la cajoler et la faire rire ; il lui prit la main et lui dit doucement :

—Dis-moi, chère femme, est-ce qu'il y aurait quelque chose que tu désirerais que je fisse pour toi ?

—Je n'ai qu'un désir au monde, mais comme je sais que tu ne me l'accorderas jamais, je n'ai que faire d'en parler

Une vague idée de la chose traversa l'esprit de notre héros et le fit frissonner ; mais il regarda la jeune et pâle figure en pleurs qui était tournée vers lui d'un air suppliant, et il dit courageusement :

Qu'est-ce que c'est ?

—Je voudrais avoir la cousine Martel pour prendre soin de moi pendant ma maladie.

L'esprit d'Armand saisit de suite toutes les tracasseries, les tempêtes domestiques, l'intense affliction comprises dans cette simple phrase, et il garda le silence.

Délima continua

—Tu sais que la vieille demoiselle Duprez qui occupait la petite chambre voisine est partie pour aller passer l'hiver avec ses amis aux Trois-Rivières, de sorte que nous pourrions avoir cette chambre pour la cousine Martel. Si elle était demandée, elle viendrait très volontiers, et ce

me serait une grande consolation de l'avoir avec moi, plutôt que d'être toute la journée seule à m'ennuyer. Oh ! je t'en prie, mon cher Armand, accorde-moi cela !

Il n'était pas dans la nature de Durand de refuser.

—Eh bien ! dit-il, je présume que je ne dois pas répondre par un non à une demande faite le jour de l'an : ainsi tu lui écriras lorsque tu le voudras, et dis lui que nous paierons toutes ses dépenses.

—Comme tu es bon, Armand ! je pense bien qu'elle ne voudrait pas sans cela. La première fois que je suis venue de Saint-Laurent, il m'a fallu lui payer de mon ouvrage les jolies toilettes qu'elle m'avait achetées. Et maintenant, laisse-moi admirer encore ma jolie épinglette : il y a longtemps que je ne me suis vue aussi gaie.

Quelles que fussent les secrètes pensées d'Armand, il les garda pour lui, et le jour de l'an se termina plus plaisamment pour le jeune ménage qu'il n'avait commencé.

Madame Martel accepta avec un empressement facile à comprendre l'invitation, et dans un espace de temps qui parut singulièrement court à Armand, elle arriva avec armes et bagages.

Logée et pensionnée aux frais d'Armand, elle

se sentit obligée de se comporter d'une manière au moins tolérable, mais son éternelle présence dans la petite chambre qu'ils occupaient était déjà un cruel supplice. Comme de raison, la malade consumait maintenant, et assez mystérieusement, une double quantité de vin et de douceurs, sans pour cela gagner plus d'embonpoint; mais Armand ne se plaignit pas de ces surcroîts de dépenses tant qu'il put les faire en s'efforçant de pratiquer la plus sévère économie sur les choses qui concernaient ses goûts particuliers et ses plaisirs personnels, et aussi en travaillant le matin et le soir à l'écriture que M. Duchesne, conformément à la promesse qu'il avait faite à Belfond, lui procurait abondamment.

Une après-dînée qu'il avait annoncé à Délima qu'en raison d'une demi-journée de congé accordée à son bureau, il reviendrait de bonne heure, lorsqu'il rentra il fut agréablement surpris de la trouver seule.

—Où est donc madame Martel? lui demanda-t-il.

—Je l'ai envoyée me faire une couple de commissions qui la tiendront occupée jusqu'à la fin du jour. Le fait est, Armand, que j'en suis fatiguée.

—Ah! bah! voilà du nouveau! Je crains qu'a-

près cela tu deviennes fatiguée de moi et que tu m'éloignes à mon tour.

—Oh ! non, il n'y a pas de danger que cela arrive. Depuis que j'ai vécu ici seule avec toi et que je n'ai pas eu continuellement quelqu'un à toujours parler mal de toi, à me mettre dans la tête toute espèce de malices et de méfaits, je me sens d'autres sentiments à ton égard. Armand, je sens que je n'ai pas été une bonne épouse.

—C'est une absurdité ce que tu me dis là, ma chère Délima, il ne faut pas t'occuper de cela. Nous tournerons bientôt une nouvelle et agréable page du journal de notre vie.

—Tu la tourneras seul, mon mari, et je désire franchement et de tout mon cœur que ce soit une page heureuse ! répliqua-t-elle d'un ton calme et plein de mélancolie.

—Pourquoi cela ? Si tu parles d'une manière aussi déraisonnable, je commencerai réellement à regretter l'absence de la vieille cousine Martel. Non, non, il a été décidé que tu mourrais la femme d'un juge, et si tu veux considérer que je n'ai pas encore subi mon examen pour entrer seulement dans le temple de Thémis, tu verras que tu as encore une longue carrière à fournir.

Elle secoua la tête, mais ne fit aucun effort pour empêcher son mari d'amener la conversation sur un sujet moins lugubre.

Nos deux jeunes gens parurent très contrari de voir madame Martel entrer dans leur chambr Elle avait l'air tout intriguée. Après avoir raco té avec une prolixité extraordinaire les fatigu de son expédition, les chutes qu'elle avait fail faire sur les trottoirs glissants, les chevaux l'épouvante qu'elle avait évités, les voleurs sou la figure des négociants pratiquant l'extorsio auxquels elle avait échappé, elle montra se emplettes, vantant avec complaisance son habil té supérieure à acheter et les disputes qu'ell avait soutenues avec les marchands. Lorsqu'ell eut épuisé ce fertile sujet, elle se mit tout à cou dans la tête que l'appartement était froid, e ouvrant la porte du poêle avec un grand fracas elle y mit plusieurs morceaux de bois tout e manifestant son étonnement qu'Armand éta assis là bien tranquillement et laissait ainsi refroi dir la chambre.

—Mais, cousine Martel, il fait assez chaud e nous avons assez de feu, riposta Armand. D'ai leurs, le Dr Meunier nous a principalemen défendu de tenir la chambre trop chaude : il d que cela affaiblit Délima.

—Qu'importent les opinions du Dr Meuni ou celles de quelqu'autre jeune homme sans exp rience? je pense que, comme garde-malade, j

rurent très contrariés
er dans leur chambre.
e. Après avoir racon-
ordinaire les fatigues
es qu'elle avait failli
sants, les chevaux à
vités, les voleurs sous
pratiquant l'extorsion
ppé, elle montra ses
mplaisance son habile-
t les disputes qu'elle
archands. Lorsqu'elle
elle se mit tout à coup
tement était froid, et,
avec un grand fracas,
reaux de bois tout en
ent qu'Armand était
t et laissait ainsi refroi-

, il fait assez chaud et
riposta Armand. D'ail-
ous a principalement
bre trop chaude : il dit

inions du Dr Meunier
eune homme sans expé-
mme garde-malade, je

evrais en savoir assez sur la manière de tenir
chambre d'une malade.

Nous devons dire ici que dès les premiers ins-
nts de l'arrivée de madame Martel, une vive
ostilité s'était élevée entre cette digne matrone
le médecin de Délima, et qu'elle mettait ins-
nctivement opposition à toutes les prescriptions
recommandations de la haute autorité. Si le
r Meunier entrait gaiement dans la chambre
qu'après avoir parlé de la température il
uggérait une promenade à pied ou en voiture,
elon le cas, la vieille maussade reprenait :

- Grand Dieu ! sortir aujourd'hui ! vrai, elle
élerait à mort. Regardez donc dehors : les gla-
ons pendus au bout du nez des chevaux !

—S'ils lui font peur, elle peut s'abstenir de les
egarder ! répondait il sans plus de cérémonie.

Ou bien, d'autres fois, il lui arrivait de faire
visite pendant l'absence d'Armand, et il
ouvait la chambre aussi chaude qu'un four ;
lors il demandait à madame Martel, d'un ton
n peu froissé, quel objet elle avait en vue : si
était de faire de suite rôtir la malade toute vi-
ante ou de l'affaiblir jusqu'à la mort par cet
troce moyen de calorique ?

—L'affaiblir, Docteur ? répondait-elle avec
dignation : un bon feu et une nourriture n'ont
ncore jamais affaibli personne.

—S'il vous plaît, madame, je ne veux pas avo dans cette chambre de malade aucun des capr ces de vieille femme : ils ont tué plus d'infort nés que la maladie ne l'a jamais fait.

—Tu veux la tuer à ta manière ! murmura elle à voix basse.

—En l'absence du Dr Meunier elle défia encore plus systématiquement ses ordres. L promenades en plein air étaient toujours remis à un temps plus favorable ; le poêle était comb de bois et, plus que cela, elle jetait de côté l toniques et les potions du médecin, sous prétex qu'une tasse de bouillon ou un verre de v chaud ferait plus de bien que ses dégoûtant médecines.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que madame Ma tel qui n'avait aucune confiance dans les prép rations du médecin, en avait beaucoup dans s propres tisanes et en fournissait avec abonda ce à la malade. Cependant, ceci n'était connu q d'elle, car elle savait parfaitement bien qu'A mand, quoique paisible sous d'autres rapport n'aurait jamais toléré une révolte aussi audac euse contre la Faculté.

Quoique ne connaissant probablement p seulement la moitié des exploits de madam Martel, le Dr Meunier avait ouvertement

ns les termes les plus explicites exprimé son inion sur son compte, terminant une fois ses marques à notre héros en lui disant :

—Si elle était garde-malade à gages, M. rand, je la prendrais certainement par les aules et je la jetterais dehors.

A la suite de ce conseil, Armand voulut savoir opinion de sa femme sur la possibilité d'induire ur cousine à abréger sa visite pour le présent, uf à en faire une plus longue plus tard ; mais simple mention de ce projet jeta Délima dans accès de pleurs, pendant lequel elle déclara ec vivacité qu'elle était certaine que si mada- e Martel la laissait maintenant elle ne la rever- it plus jamais.

Le sujet fut donc abandonné et les choses stèrent dans le même état jusqu'à ce que événement attendu avec tant d'anxiété fût rivé.

Les tristes pressentiments que la pauvre élima avait depuis les quelques dernières se- aines n'étaient que trop fondés, et le soir du ur qui le vit père, Armand était pâle et frappé e terreur comme quelqu'un qui est sous l'em- re d'un songe terrible, près des restes inani- és de sa femme et de son enfant. Quelques ots d'adieu à son mari, à son enfant, un ten-

dre baiser sur son front encore mouillé par eaux du baptême et sur lequel commençaien perler les sueurs de la mort, et l'âme de jeune femme s'était envolée vers l'éterni presque aussitôt suivie par celle du petit inn cent.

Rarement des cierges avaient répandu le pâle lumière sur d'aussi beaux restes de la tri humanité que sur ceux de cette jeune mère de son enfant. La mort avait accentué les faib traits de celui-ci sans toutefois les contract en sorte que ce petit visage délicat avait u ressemblance surprenante avec la douce figu classique auprès de laquelle il reposait.

Dans le cours de la longue nuit que le no veau veuf passa auprès de ce lit paisible et sil cieux,—il avait refusé d'une manière brève presque sévère toutes les offres qu'on lui av faites de lui servir de compagnon dans ces d nières et tristes veillées,—il s'assujétit à stricte et âpre examen intérieur. Il sentit q n'avait jamais aimé celle qu'il avait juré sole nellement à l'autel d'aimer, mais il lui é resté fidèle et il l'avait chérie en maladie com en santé; il avait peut-être supporté plus pa emment ses défauts et ses faiblesses que si e eût occupé les plus profonds replis de son cœ

re mouillé par
el commençaien
t, et l'âme de
e vers l'éterni
elle du petit in

ent répandu le
x restes de la tri
ette jeune mère
accentué les faib
fois les contract
délicat avait u
vec la douce figu
l reposait.
nuit que le no
lit paisible et sil
manière brève
res qu'on lui av
non dans ces d
l s'assujétit à
ur. Il sentit q
il avait juré sol
mais il lui é
en maladie com
upporté plus p
blesses que si
eplie de son cœ

Ah ! sa conscience était plus calme à présent qu'il avait souffert et tout supporté avec patience au lieu de se venger, même lorsqu'il aurait eu des raisons de le faire. Il pouvait donc envisager tristement cette belle figure, sans lire des reproches sur ses traits de marbre et sans se torturer par de vains regrets de ne pouvoir expier un passé qui n'était plus à sa portée.

Du moment qu'Armand perdit sa femme, il s'opéra un remarquable changement chez madame Martel. Les manières demi-familières, demi-agressives qui avaient caractérisé cette femme depuis qu'il était entré dans sa famille, avaient entièrement disparu pour faire place à la politesse qu'elle lui témoignait lorsqu'il s'était mis en pension chez elle.

Lorsqu'elle eut déposer la pauvre Délima dans le paisible cimetière Saint-Louis, elle fit, avec émotion, ses adieux au jeune veuf, sentant bien en elle même que de ce jour toutes relations entre eux étaient rompues.

Elle ne se trompait pas.

XIX

Lorsque les premiers jours de son deuil furent écoulés, notre héros reprit ses études légales et s'y livra cœur et âme. L'état solitaire dans lequel il vivait contribua pour une bonne part à son avancement. M. Duchesne ne fut pas longtemps sans acquérir la certitude que le jeune homme qui lui avait été si chaleureusement recommandé par son cousin Belfond, était de ceux qui sont destinés à arriver de bonne heure au pinacle du succès que tant d'autres n'atteignent jamais. En écrivant à Rodolphe, il lui avait donné sur Armand les rapports les plus flatteurs et lui disait que rarement il avait vu de plus grands talents unis à autant d'énergique fermeté et à autant de probité dans le caractère.

Le lecteur ne sera donc pas surpris d'apprendre, qu'après avoir subi le plus heureux et le plus brillant des examens, Durand reçut de M. Duchesne la proposition d'une part dans sa vaste pratique. L'offre fut vite acceptée avec reconnai

ance, et Armand se trouva dans une position particulièrement bonne pour un homme de son âge, qui avait lutté pendant quelque temps avec d'aussi grands désavantages.

Cette chose si subtile qu'on appelle le temps s'écoula, et de bienveillants sourires furent encore prodigués au jeune, habile et élégant avocat, et les invitations lui vinrent de tous côtés ; mais jamais on ne le vit dans les gaies réunions du monde à la mode. Cependant, il vint un temps où il fut obligé, du moins une fois, de se départir de son habitude : ce fut à l'occasion du mariage de son ami Belfond.

Celui-ci, malgré ses fréquentes et vigoureuses tirades contre le mariage et le beau sexe, s'était tout à coup décidé, après une connaissance de trois semaines et une cour de huit jours, de conduire à l'autel une fillette de seize ans, toute fraîche sortie de son costume bleu,—couleur alors portée par les élèves du Couvent de la Congrégation Notre-Dame,—et qui, pour contrebalancer son extrême jeunesse, possédait une jolie figure et des manières tout à fait gentilles. Le commérage de Québec avait décidé que la jeune personne qu'il avait choisie était Gertrude de Beauvoir, et Durand s'était senti mécontent de lui-même par l'étrange et sourde douleur

ainsi que par le sentiment de tristesse que cett nouvelle lui occasionna.

Un matin, Belfond entra dans ses confortable chambres. Armand essaya inutilement de rend cordial l'air de préoccupation qu'il avait e l'apercevant. Son ami l'informa, avec un a souriant mais un peu embarrassé, qu'il était ven pour lui donner une chance de lui souhaiter la joie. Alors notre héros fit de son mieux cont fortune bon cœur, accepta la proposition avec meilleure grâce du monde et il ajouta, peut-êt d'un ton un peu mordant, que lui et sa fianc se connaissaient depuis assez longtemps po avoir réciproquement une idée raisonnable leurs goûts et de leurs sympathies.

—Allons, s'écria Belfond, pas de persiflag Armand ! Si un autre que toi m'eût dit cela, lieu de l'inviter à mes noces, je l'aurais culbu d'un coup. La petite Louise et moi nous n serons que plus heureux, après notre maria d'avoir pour occupation d'étudier les qualités l'un et de l'autre, car, tout naturellement, n essaierons de rester aveugles sur nos défauts.

—Louise ! dit Armand tout dérouté.

—Oui, Louise d'Aulnay ; mais tu n'as besoin d'ouvrir de si grands yeux, tu ne connais pas : elle n'est sortie du couvent l'été dernier.

—Ah ! reprit Armand se sentant soulagé d'un poids immense, je pensais que c'était mademoiselle de Beauvoir.

—Non, il n'y a pas de danger ! Je t'ai dit, il y a déjà des années, qu'elle n'était pas de mon goût et que, probablement, je n'étais pas du sien, et en vérité d'aucune autre ; mais qu'importe ? elle a refusé des partis à droite et à gauche, et quelques-uns meilleurs que ceux auxquels elle aurait droit de s'attendre ; mais une chose pour laquelle je la respecterai et la révérerai toujours, c'est parce qu'elle a directement rejeté ce suffisant freluquet de de Montenay. Je suppose que sa vocation, comme ma petite Louise appellerait cela, est de rester vieille fille. Peut-être que la circonstance qu'elle vient ici pour servir de fille d'honneur à Louise a donné naissance au bruit courant de mon mariage avec elle. Les deux familles sont dans les meilleurs termes d'amitié, se faisant souvent des visites et se rendant des politesses. Mais quelle différence il y a entre ces deux ! Ah ! Gertrude est trop spirituelle et trop fière pour un pauvre diable comme moi. Elle te conviendrait mieux.

Heureusement que, pendant qu'il parlait ainsi, Melfond était occupé, selon une vieille habitude, à frapper du bout du pied le pied de la table

sculptée en patte de lion, en sorte qu'il ne s'aper-
çut pas de la vive rougeur que ses dernières
paroles avaient fait monter à la figure de son
ami.

—Et maintenant, Armand, continua-t-il, aime-
rais-tu à être garçon d'honneur ?

—Pas du tout, mon cher ami, répondit-il à la
hâte : tu sais l'aversion que j'ai pour ces sortes
de cérémonies. Je désire rester dans ma coquille
comme un limaçon.

—C'est ce que je pensais ; aussi, j'ai promis
conditionnellement à Arthur d'Aulnay, mon
futur beau-frère, que si tu n'acceptais pas je le
choisirais. Il brûle d'être garçon d'honneur, car
il est profondément frappé de mademoiselle de
Beauvoir et, comme il n'a que dix-huit ans, tu
peux imaginer les chances qu'il court. Main-
nant il faut que je parte, car j'ai à choisir une
garniture de perles pour ma perle incomparable ;
mais avant de nous séparer, Armand, un mot
d'avis pour toi. Comme tu sais apprécier ma
amitié, n'essaie jamais de me faire endêver sur
ce que je ne connais Louise d'Aulnay que depuis
peu de temps, ou de donner à entendre, comme
l'a fait ce matin un camarade que je me propose
de ne plus regarder, que si j'avais retardé d'une
autre semaine j'aurais probablement cha-

l'idé.. comme je l'ai fait si souvent. Allons, au revoir ! Ne manque pas d'être prêt de bonne heure le matin de l'heureux jour.

Ce fut avec des sentiments bien divers qu'Armand endossa l'habit irréprochable avec lequel il devait assister à cette fête nuptiale ; puis il tressaillit à l'idée de se rencontrer prochainement avec la seule femme qui avait été, il le savait maintenant, et qui était encore son unique amour, la femme dont le généreux courage l'avait sauvé lui-même de la ruine et qui lui avait tendu une main secourable lorsque tout le monde, à une exception, l'avait abandonné.

Les d'Aulnay étaient une des premières et des plus riches familles de Québec, en sorte que tout fut fait avec éclat et splendeur. La fiancée paraissait comme un perce neige et son aristocratique fille d'honneur comme une magnifique fleur de lis, grande, blanche, superbe et noble.

Pendant la cérémonie les yeux d'Armand la suivirent avec un singulier renouvellement du culte de son enfance et avec l'ardente admiration qu'elle lui avait inspirée pendant leur première entrevue à la fête d'été chez M. de Courval ; mais à la fin de la cérémonie, lorsque leurs regards se rencontrèrent et qu'ils échangèrent un petit salut, il pensa tristement qu'elle n'était pas main-

tenant plus près de lui qu'elle ne l'avait été au timide jeune homme de campagne.

Les convives se trouvèrent bientôt assis autour d'une table somptueusement servie, et ce fut alors qu'il arriva à Armand un des contretemps désagréables dont il avait été jusque-là protégé par sa vie retirée. Depuis le mémorable matin que Gertrude, semblable à un ange de lumière, lui était apparue à la petite auberge et lui avait arraché cette promesse qui avait été son salut, il s'y était montré scrupuleusement et religieusement fidèle ; même lorsque madame Martel, en lui annonçant qu'il était père lui avait présenté un verre plein jusqu'au bord, l'invitant à boire à la santé de la mère et de l'enfant, il s'était bravement exposé à l'indignation de la bonne femme en refusant avec fermeté la coupe qu'elle lui offrait, ce qui lui faisait faire, plus tard, la remarque qu'elle s'attendait bien à la triste catastrophe qui était survenue peu de temps après une circonstance si inouïe.

On proposa une santé en l'honneur des jeunes mariés et les verres furent emplis de champagne. Machinalement, notre héros leva le sien à la hauteur de ses lèvres, espérant par là échapper à la remarque et aux imputations d'affectation qu'on ne manquerait pas de lui faire. En effet, il fut désappointé dans son entente, car deux ou

trois personnes, qui l'avaient observé, lui en firent le reproche. La tempérance totale était peut-être plus rare dans ce temps-là qu'aujourd'hui, et il reçut une avalanche de railleuses désapprobations, jointes à une certaine dose de ce que Belfond appelait des SCIES.

—Est-ce que M. Durand, comme les chevaliers d'autrefois à la veille de mettre leurs éperons pour la première fois, aurait fait vœu de s'abstenir du jus de la vigne? demanda ironiquement de Montenay.

—Je suis lié par une promesse! répliqua notre héros avec froideur, tout en observant la courtoisie.

—Bien, il me semble qu'une circonstance aussi heureuse que la présente devrait, comme un jubilé, exempter de tous vœux onéreux ou mal fondés. Qu'en pense la charmante fille d'honneur?

—Je pense qu'une promesse faite doit être accomplie! répondit-elle d'une manière brève.

Sur ces entrefaites une autre santé fut proposée et accueillie, et on laissa tranquilles Armand et son verre plein.

Après que les convives furent revenus au salon, il se trouvait debout devant un beau tableau représentant une des belles dames de la cour de France, et il pensait comme son front calme et

fier, ses yeux brillants ressemblaient à ceux de mademoiselle de Beauvoir, lorsqu'il entendit tout à coup derrière lui le frôlement d'une robe de soie ; et, se retournant, il aperçut mademoiselle de Beauvoir qui se rendait à l'autre bout de l'appartement. Ils échangèrent quelques mots d'étonnement sur ce qu'ils ne s'étaient vus depuis très longtemps, Armand fit allusion à la vie retirée qu'il avait menée depuis quelque temps, puis il s'établit une pause qui fut rompue par Gertrude.

—J'ai été bien contente ce matin, dit-elle, en voyant comme vous avez fidèlement tenu votre promesse.

—Est ce que je pouvais faire autrement lorsque vous aviez daigné me la demander ? Ah ! j'espère que je la garderai ainsi que le précieux talisman que vous m'avez alors donné, comme je vous l'ai déjà dit, jusqu'à la mort !

Et il porta à ses lèvres le rubis dont elle lui avait fait cadeau.

—Songez, mademoiselle de Beauvoir, continua-t il, songez de quoi vous m'avez sauvé, à tout ce que je vous dois, et dites-moi si vous devez vous étonner de l'ardente et éternelle gratitude que je ressens pour vous ?

Ah ! Armand, cette voix passionnée, ce regard

aient à ceux de
squ'il entendit
nent d'une robe
erçut mademoi-
à l'autre bout de
quelques mots
taient vus depuis
usion à la vie
quelque temps,
fut rompue par

natin, dit-elle, en
ement tenu votre

utrement lorsque
er? Ah! j'espère
précieux talisman
mme je vous l'ai

ubis dont elle lui

Beauvoir, conti-
m'avez sauvé, à
lites-moi si vous
et éternelle gra-
?
onnée, ce regard

tense, cette émotion et ces manières trahis-
aient, à son insu, un sentiment plus vif que
celui de la reconnnaisance.

Une rougeur soudaine monta à la figure de Ger-
trude, et elle baissa les yeux.

—M. Durand, dit-elle, vous attachez véritable-
ment trop d'importance à une bagatelle, et la
fidélité que vous avez mise à observer votre pro-
messe me récompense amplement de ce qu'il
m'en a coûté pour vous la demander... Mais
vous ne vous êtes pas encore informé de votre
vieil ami, M. de Courval! ajouta-t-elle, voulant
donner le change à la conversation qui commen-
çait à devenir embarrassante. N'avez-vous pas
su qu'il a été très malade?

—Je suis vraiment fâché de l'apprendre, dit
Armand en lui présentant une chaise que sa com-
pagne accepta de suite, contente de prolonger
cette conversation qui avait revêtu un caractère
strictement général.

Elle apprit à Durand que M. de Courval avait
eu plusieurs attaques de rhumatisme aigu, que
de fait il était devenu un martyr de cette maladie
et que, quoiqu'il fût mieux dans le moment,
madame de Beauvoir avait été obligée de rester
à la maison pour le soigner; puis l'entretien
roula sur leur première rencontre au manoir

d'Alonville lorsqu'ils n'étaient qu'enfants, et combien même alors elle l'avait aidé et encouragé. Entre ce lointain souvenir et leur rencontre, dans la petite auberge, qui avait exercé une si heureuse influence sur la carrière subséquente du jeune homme, la transition fut facile. Le sujet était, selon toute apparence, plein d'intérêt pour les deux, et quel que fût le charme qui l'animat, bien que son secret et sincère amour pour son amie fût sans espérance et malgré l'indifférence polie qu'elle lui avait toujours manifestée, Durand se trouva, presque sans s'en apercevoir, à lui dévoiler le secret de son cœur, secret qu'il avait si longtemps gardé. Parée de sa robe et de son voile de fille d'honneur, au milieu des joyeuses causeries et des rires bruyants des convives qui résonnaient dans ses oreilles, Gertrude de Beauvoir accepta les vœux de celui pour qui sa préférence datait presque d'aussi loin que la sienne pour elle.

On devine qu'en apprenant l'engagement que sa fille avait fait, madame de Beauvoir la railla et que les pointes d'épigrammes ne lui firent pas défaut ; mais, heureusement, son opposition ne fut ni forte ni de longue durée. Sans doute Durand n'était pas un seigneur non plus qu'un riche et indépendant citoyen comme de Montenay ou

Belfond, mais il était l'associé d'un vieil avocat bien connu ; après quelque temps il deviendrait possesseur de la fortune de madame Ratelle, et son frère Paul, qui n'était pas marié et qui, d'après le bruit courant, buvait beaucoup, se ferait probablement bientôt mourir et le constituerait son héritier.

—Eh ! bien oui, se dit-elle, j'y donne mon consentement, car il vaut mieux que Gertrude se marie avec lui que de rester vieille fille, comme je l'en ai souvent menacée.

Quant à M. de Courval, il fut très satisfait de ce mariage et, pendant une sévère attaque rhumatismale, il fit à la fiancée présent d'une dot raisonnable et d'un riche trousseau.

Armand avait beaucoup de choses à dire à sa fiancée, notamment la réception du mystérieux billet qui l'avait appelé auprès du lit de mort de son père, billet que Gertrude avoua avec confusion avoir écrit elle-même ; ensuite la trahison de son frère Paul, les machinations mises en œuvre par madame Martel, les vicissitudes et les agitations de son malencontreux mariage, la mort paisible de sa femme, et depuis lors sa vie tranquille et monotone. Gertrude l'écoutait avec sympathie, et plus d'une fois, pendant qu'il poursuivait son récit, il s'aperçut que ces yeux qu'il

avait cru si orgueilleux, si indifférents, s'assombrissaient d'une tristesse qui donnait à penser.

—Dans tout ce que vous venez de me dire, Armand, il y a une seule chose que je désirerais qui fût autrement, une chose que je vous demanderai de rétracter. Par considération pour moi, voulez-vous pardonner à votre frère Paul, sans restriction et complètement?

Une ombre passa sur le front du jeune homme.

—Gertrude, dit-il enfin, je ne lui ai jamais causé de dommages et je n'ai pas non plus l'intention de lui en faire pour tout le mal qu'il m'a causé : certainement que ce doit être assez.

—Non ; les concessions que vous avez faites l'ont été en considération de madame Ratelle : il vous faut maintenant faire quelque chose pour moi. Ecoutez, Armand ; que votre pardon, libre et sans condition, soit mon cadeau de noces ; je l'estimerai et l'apprécierai infiniment plus que le plus pur diamant et la plus rare des perles ! Les souverains signalent ordinairement l'inauguration de leur règne par un acte d'amnistie : signalons, par une semblable preuve de clémence, le commencement de notre bonheur qui, je l'espère, durera toujours.

Elle disait cela d'un ton badin, mais ses yeux étaient singulièrement suppliants, et Armand

sentit toute l'impossibilité qu'il y aurait pour lui de ne jamais leur rien refuser.

—Comment, dit-il, puis-je ne pas accorder ce que vous me demandez? Oui, mon orgueil vindicatif, la longue animosité que j'ai caressée, quoique passivement, contre le frère qui m'a volé mon droit d'aînesse et l'amour de mon père, doivent céder à votre influence. Ah! Gertrude, une plus grande preuve de votre pouvoir sans bornes et de mon profond dévouement ne se pouvait donner!

La noce fut simple, et c'était, suivant madame de Beauvoir, ce qu'il y avait de mieux à faire, à cause des antécédents du prétendu. Gertrude, dont tous les désirs et les aspirations tendaient à la tranquillité et à l'absence complète de tout éclat, dédaigna avec magnanimité de ressentir cette observation.

Paul, quoiqu'il eût été poliment invité, envoya une excuse, alléguant qu'il était malade. Sa conscience lui faisait probablement trop sentir sa culpabilité envers son frère, pour qu'il désirât se rencontrer avec lui en une telle circonstance. Cependant, il envoya à la mariée la plus superbe garniture de joyaux qu'il put se procurer à prix d'argent et, plus tard, il trouva le courage de faire une courte visite aux nouveaux mariés,

événement qui, toutefois, ne se renouvela pas souvent. Il ne fit jamais entrer dans la maison paternelle d'Alonville une femme qui fût la sienne, afin de chasser la misanthropie qui régnait dans son intérieur.

De Montenay ne se maria jamais. Il continua à fréquenter les salles de bal et à suivre les pas de chaque nouvelle débutante pourvu qu'elle fût jolie, jusqu'à ce que ses cheveux souples et lustrés devinssent gris, calamité à laquelle il porta remède au moyen de quelque inestimable teinture, et jusqu'à ce que ses dents blanches et régulières dont il était si fier eussent été remplacées par un râtelier artificiel. Il mena cette vie jusqu'à ce que l'âge et les infirmités ne lui laissassent alternativement que celle de l'abandonner ; il devint alors le plus méchant et le plus tyrannique des vieux garçons, faisant consister son principal amusement à se moquer du mariage en général et du bonheur domestique de ses amis et connaissances en particulier.

Cependant, sa vindicative éloquence ne put jamais amener de nuages sur le soleil qui dorait la demeure d'Armand et de sa femme. Sans doute, ils furent quelquefois visités par le trouble et la maladie : c'est le sort de tous les descendants d'Adam ; mais ils trouvèrent dans leur mutuelle

affection d'amples consolations à leurs chagrins passagers.

Une brillante destinée attendait notre héros. Il se distingua sur l'arêne politique de son pays, dans laquelle il entra peu de temps après son mariage, autant par son inflexible intégrité que par ses rares talents. Durant le cours de sa carrière il fut bien soutenu par la noble jeune femme qui partageait ses pensées, ses espérances, ses projets, comme elle partageait la destinée de sa vie et dans les heures de sombre déccuragement auxquelles échappent rarement les vrais enfants de leur pays, elle lui donnait des paroles d'espérance, l'encourageait, l'animait au succès en lui disant :

—En avant !

Jamais il ne fut tenté, par les honneurs et les émoluments, de sacrifier un seul principe, un seul point de justice, et le plus précieux héritage qu'Armand Durand laissa à ses enfants,-héritage bien supérieur à l'ample fortune et à la position sociale qu'il s'était acquises, fut le souvenir de son sincère et honnête patriotisme, de sa parfaite intégrité.

FIN